

N° 34  
2018

# CHRONIQUES



# NONTRONNAISES

Présentées par le GRHN  
Groupe de Recherches Historiques du Nontronnais



# SOMMAIRE

## Chroniques n° 34 - 2018

Éditorial	P. 3
Histoire de la cartographie de la Terre. <i>Alain Reilles</i>	P. 4
Quelques éléments sur la villa gallo-romaine de Nontronneau. <i>Francis Gérard</i>	P. 9
La colline d'Écorneboeuf et les Pétrocores, le peuple fondateur du Périgord. <i>Christian Chevillot</i>	P. 24
Jules de Verneilh et Léo Drouyn, deux complices surdoués. <i>Bernard Larrieu</i>	P. 29
Le Piémont à Nontron. <i>Hervé Lapouge</i>	P. 44
Notre sortie autour de Saint-Barthélemy-de-Bussière. <i>Jacques Jarry, Jean Bardoulat, Francis Gérard</i>	P. 67
Pierre Bourrinet, instituteur-archéologue de Teyjat. <i>Jean-Marc Warembourg</i>	P. 87
Étouars, de la pérennité de son habitat. <i>Marie-Thérèse Mousnier</i>	P. 102
Ephéméride.	P. 116

Responsable d'édition : GERARD Francis  
Bernardières  
24340 CHAMPEAUX  
frgerard24@orange.fr

Lecture : Christiane Le Deley ; Sorties organisées par Jacques Jarry.

N. B. : Les articles publiés dans le présent bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.



# ÉDITORIAL

Des Chroniques très bien fournies qui, nous l'espérons, donneront lieu à des relectures fréquentes.

Nous commençons par des publications de 2017 qui n'avaient pu prendre place dans les Chroniques n° 33 : Histoire de la cartographie de la Terre, très intéressante conférence d'Alain Reilles et une synthèse rapide sur la villa de Nontronneau, suite à l'hommage à Louis le Cam.

Nous débutons 2018 par l'importante et très documentée conférences de Christian Chevillot sur Ecorneboeuf ; suivie de celle de notre Collègue Hervé Lapouge sur le Piémont à Nontron.

Nous avons mis ensuite le livret de notre sortie dans les environs de Saint-Barthélemy-de-Bussière qui, par ouï dire, a beaucoup plu à ses participants.

Notre Collègue Jean-Marc Warembourg nous offre ensuite un document complet sur Pierre Bourrinet et Fejjat, après ses interventions à la SHAP et au GRHIN.

Pour parachèver ces Chroniques, Marie-Thérèse Mousnier, notre présidente il n'y a pas si longtemps, sort un peu de son silence pour nous relater une histoire très détaillée de la commune d'Étouars.

Ces Chroniques bien chargées satisferont, nous l'espérons, nos lecteurs attentifs.

Quelques remarques : - bien que la fréquentation à nos séances semble s'accroître un peu, le nombre de nos membres cotisants continue de diminuer... Nous recrutons...

- Le programme de l'an prochain comporte peu d'intervenants du GRHIN... nous encourageons vivement les glorieux chercheurs de notre Société...

En souhaitant longue vie au GRHIN et pour vous bonne lecture,

Le président.

# HISTOIRE DE LA CARTOGRAPHIE DE LA TERRE.



Le globe terrestre de Martin Behaim de 1492.

Conférence donnée au GRHIN  
Par Alain Reilles  
Le 2 novembre 2017.

# Histoire de la cartographie de la terre.

## Les premières représentations :

- Configuration d'atolls en Polynésie à l'aide d'assemblage de roseaux...
- Forme des lacs et végétation sur des peaux de phoques eskimos...
- Tablettes d'argile de Mésopotamie où, dans l'espace circulaire, est gravé le cours des fleuves...
- Égypte antique où, suite aux inondations du Nil, des arpenteurs retrouvent les parcelles et effectuent le premier relevé cadastral, tel le village de Deir el Médine en -1500...
- Depuis ces représentations naïves jusqu'au premier plan cadastral : la cartographie se cherche.

## La cartographie en Grèce antique :

La géométrie en sera le support...

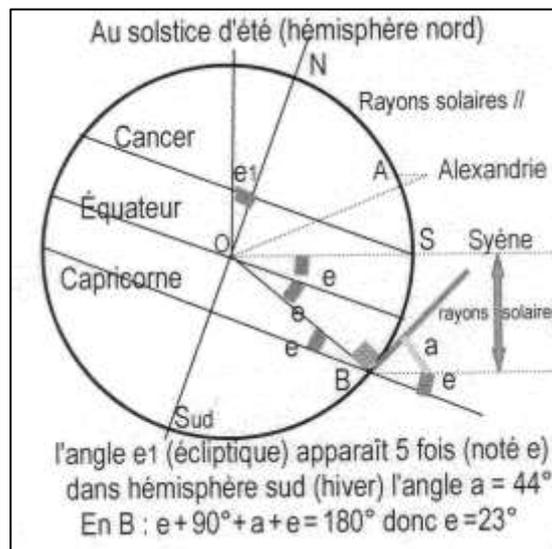
L'étude de l'ombre du gnomon, minimale au solstice d'été et augmentant avec la latitude, permet à Pythéas de Phocée, en -330, de prouver la sphéricité de la Terre et de calculer la latitude de divers lieux comme Marseille ou l'île de Thulé (Islande)...

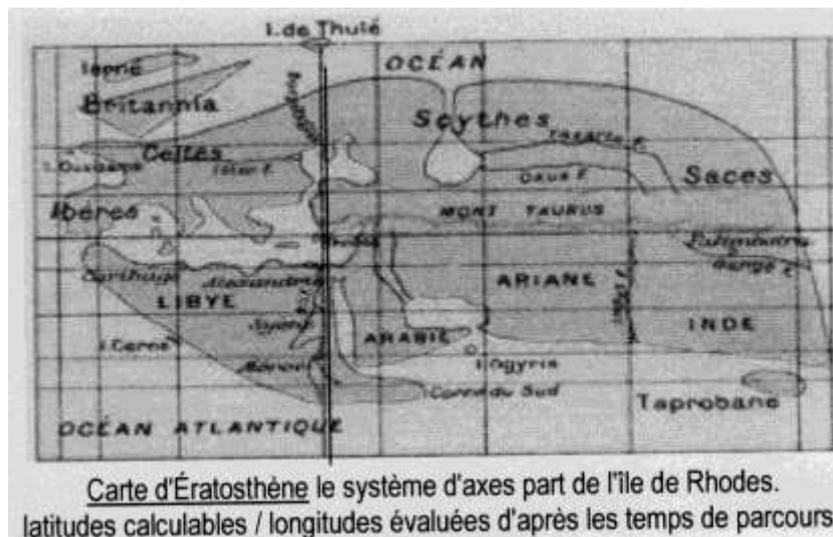
## Ératosthène et le rayon terrestre :

Au solstice d'été, à midi, l'ombre de l'obélisque d'Alexandrie (en A) est 1/8 de sa hauteur, 800 km plus au sud, en S (Syène) le soleil est vertical (tropique du Cancer) ; le rapport AS / OS est aussi de 1/8. La distance AS est évaluée à 800 km d'après le temps de marche des chameaux dans le désert...

Ainsi  $R_t = OS = 8 \times 800 = 6400$  km !

De plus, l'inclinaison de l'axe Nord Sud expliquant les saisons est calculable par la géométrie grecque.(voir figure ci-après)





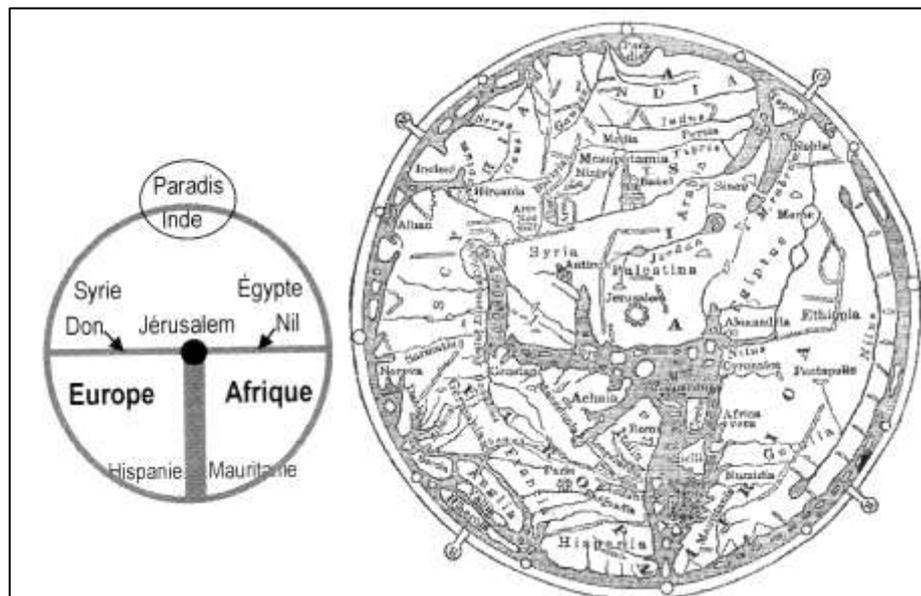
Le summum de la géographie grecque sera dû à Claude Ptolémée (90, 168) sa projection conique intègre l'évaluation de 350 points de référence, mais cette carte sera perdue durant de nombreux siècles.

### La cartographie romaine :

La carte d'Agrippa (III<sup>e</sup> siècle) retrouvée par Peutinger au XV<sup>e</sup> siècle est un parchemin (6,84 x 0,38 m) qui représente les villes le long de fleuves apparaissant parallèles (Garonne, Loire, Seine...) sur des longitudes amplifiées et latitudes très comprimées.

### La cartographie au Moyen Âge :

Le christianisme révolutionne l'ordre moral antique puis se fossilise au 4<sup>e</sup> siècle dans une interprétation consacrant le divorce entre la foi et la raison.



Dès lors, la cartographie sera interprétée à l'aune de la théologie symbolisée par les cartes en « T et O » se détaillant parfois mais dans la logique d'un disque ou sphère entouré d'eau, Jérusalem au centre, la méditerranée axe vertical sépare l'Europe de l'Afrique. « *Orienter une carte* » = mettre l'orient en haut .

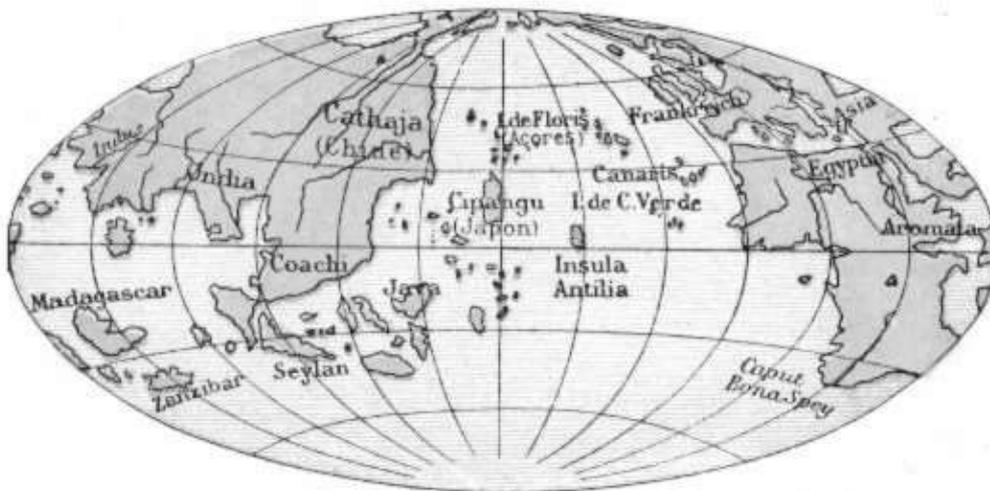
Du IV<sup>o</sup> au XIII<sup>o</sup> siècle, la cartographie évolue peu en Occident tandis que dans le monde Arabo-Musulman les échanges au IX<sup>o</sup> siècle avec la Chine et l'utilisation de la boussole permettent quelques avancées. Notons qu'Al Idrisi (en 1138) réalise une carte s'approchant de celle d'Ératosthène (avec le sud en haut).

Les voyageurs du XIII<sup>o</sup> siècle, tels Marco Polo et Ibn Battuta perçoivent d'autres limites du monde, les échanges se développent : Gênes, Venise, Palma, Barcelone produisent des *portulans*, cartes marines intégrant l'orientation depuis l'arrivée de la boussole (1302) en occident. Enfin, l'atlas catalan (1375) représente un réel progrès de la cartographie.



### La Renaissance :

La cartographie grecque est intégrée aux nouvelles connaissances. Martin Behaim réalisant un globe terrestre en 1492 (sans les Amériques!), devient l'invité de Henri le navigateur.



Interprétation du globe de Martin Behaim.

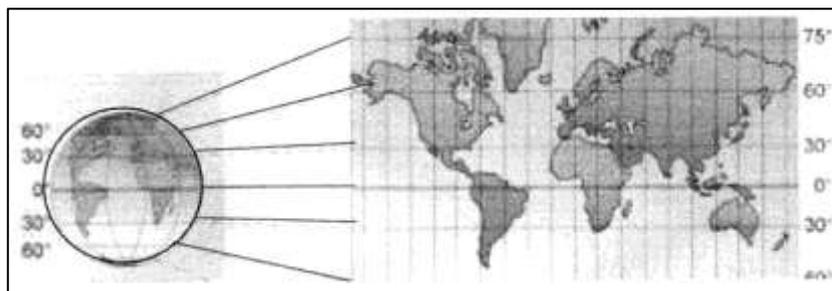
Ce dernier entreprend le contournement de l'Afrique pour atteindre l'Inde, la Chine... et tandis que les cartes se précisent, un certain Christophe Colomb part des Canaries et grâce aux alizés atteint une nouvelle côte : sans réaliser qu'un nouveau continent est découvert !...

L'Amérique apparaîtra d'abord comme une bande cotière.

Ex. carte de Martin Waldseemüller en 1507...

### La cartographie hollandaise :

Dès la fin du XVI<sup>o</sup> siècle, les progrès de la navigation permettent à Mercator, Hondius, Ortelius de réaliser des cartes plus précises utilisant divers systèmes de projection.

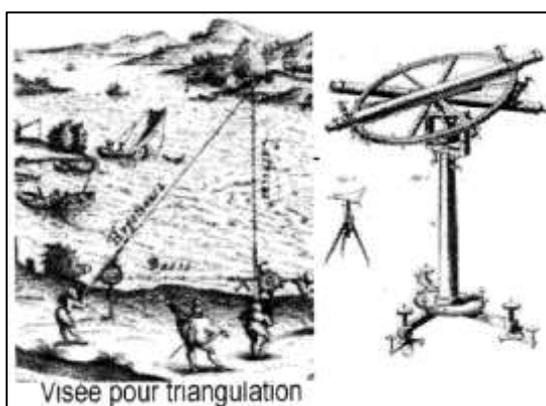


Ex. projection de Mercator.

### La cartographie française depuis Louis XIV :

Coronelli réalise un globe monumental (diamètre 4 m, visible à la BNF de Paris)

De 1668 à 1815, les Cassini se succéderont, mesurant en 1718, le méridien de Paris par triangulation.



D'autres mesures seront entreprises par l'abbé Picard, puis Delambre et Méchain(1791) définissant le mètre par rapport au méridien Dunkerque Barcelone.

La Condamine et Maupertuis mesureront l'aplatissement des pôles. (expéditions au Pérou et en Laponie)...

Localement, Pierre de Beleyme (1747-1819) cartographiera le Sud Ouest français avec représentation du relief puis, Elisée Reclus (1830-1905) éditera sa Géographie en 19 volumes, en abordant les aspects humains et écologiques !

### La mesure de la longitude :

Cette mesure devient précise en 1736 grâce à l'horloge marine de **John Harrison** variant de moins d'une seconde par jour et permettant de comparer l'heure solaire du navire à l'heure de référence du départ.

Dès lors, grâce au calcul précis de la longitude, le contour des continents sera défini avec une précision de l'ordre du km.

### Conclusion :

Que de chemin parcouru depuis l'Antiquité, que de régressions avant de dessiner cet outil de la connaissance devenant outil de domination et de conquête entrevu par Henri le Navigateur. Cartes produites à Barcelone, Gênes, Venise puis par la Hollande relayée par la France tandis que l'Angleterre, exploitant ses cartes marines ne triangulera son territoire qu'en 1853 et que les autres pays industriels n'effectueront ce travail qu'à partir de 1870 ...

Déjà une ère nouvelle se dessine, la photographie aérienne associée au ballon, à l'avion et aux satellites vont ouvrir une nouvelle page de la cartographie...

**Synthèse de la conférence diffusée au GHRIN de NONTRON le 2 novembre 2017 par Alain Reilles**

# QUELQUES ELEMENTS SUR LA VILLA GALLO- ROMAINE DE NONTRONNEAU.



Conférence donnée au GRHIN  
Par Francis Gérard  
Le 7 décembre 2017

## La villa gallo-romaine de Nontronneau.

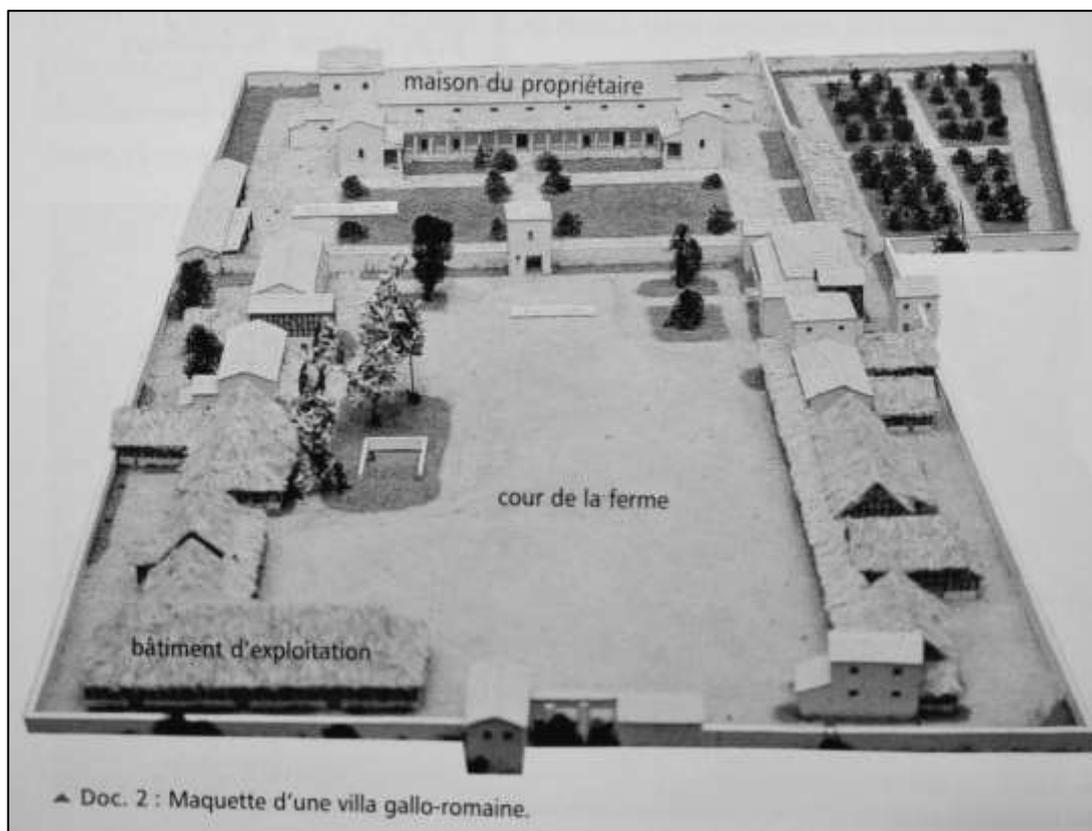
Monsieur Le Cam, membre fondateur du GRHIN (Groupe de Recherches Historiques du Nontronnais), rédacteur de nos statuts, longtemps vice-président de notre association, prolige en interventions de qualité, méritait un hommage particulier de notre part.

Ne revenons pas sur le portrait de grande exactitude et d'hommage incontestable que vient de rendre Hervé Lapouge. Il me revient de le compléter en essayant de rappeler son action capitale pour le site de la riche villa gallo-romaine de Nontronneau.

Cette action est marquée, en particulier, par les fouilles du site de 1967 à 1984. Treize rapports de fouilles sont conservés au Service Régional de l'Archéologie. Remercions ici Monsieur Débrunais qui a bien voulu nous en fournir des copies. Notons que trois de ces rapports ont été offerts par M. Le Cam au GRHIN, ce qui nous a permis, en partie, de présenter le recueil des Chroniques Nontronnaises n° 32 bis, que nous vous recommandons. Notons que Louis le Cam, parfois contrarié par des propriétaires, a acheté toutes les parcelles cadastrales concernées par ses fouilles. Il a revendu ensuite ces terrains, riches de notre histoire, à la Communauté des Communes du Nontronnais, actuellement propriétaire. Tout le matériel, très abondant, venant des fouilles, a été déposé aux réserves du musée de la ville de Périgueux : Vésunna. Remercions ici madame Pénisson, sa conservatrice et Mlle Maleyre, sa collaboratrice qui ont bien voulu aussi donner au GRHIN des photos de bon nombre d'objets retrouvés, ce qui a enrichi notre publication.

D'où l'idée de la pose d'une plaque commémorative à Nontronneau. Celle-ci fut très bien accueillie par madame Belly, maire de Lussas-et-Nontronneau, et nous l'en remercions vivement. Mais Messieurs Restoin, Président de la Communauté des Communes, Bourdeau, Conseiller départemental et maire de Nontron, Monsieur Débrunais, du SRA et Monsieur Christian Magne, Directeur du CPIE de Varaignes ont tous convergé pour rendre cette journée d'hommage à Louis Le Cam possible.

Il reste à synthétiser une présentation de cette villa pour tenter d'en faire comprendre l'importance.



Cette maquette montre clairement les deux parties d'une villa gallo-romaine : la pars urbana (maison du propriétaire) ; la pars rustica (cour de ferme et bâtiment d'exploitation). On voit sur la maquette que la pars urbana est parfaitement construite alors que la pars rustica est restée en bois et torchis couvert de chaume.

En introduction je citerai Mme Marchet : « *La villa de Lussas-et-Nontronneau fut découverte lors de la sécheresse de 1967. En effet, au cours de prospections, MM. F. Reix et L. Le Cam ont repéré plusieurs alignements parallèles et perpendiculaires sur les parcelles du lieu-dit Champs de Nontronneau, appartenant alors à M. J. Allefort. Le plan ainsi ébauché permit aux inventeurs du site d'émettre l'hypothèse de la présence d'un établissement antique. En 1968, cette hypothèse est confirmée : quatre sondages, pratiqués sous la direction de M. le Cam, permettent de mettre au jour plusieurs murs en petit appareil soigné, de 0,64 m d'épaisseur, et du mobilier céramique d'époque romaine.* »

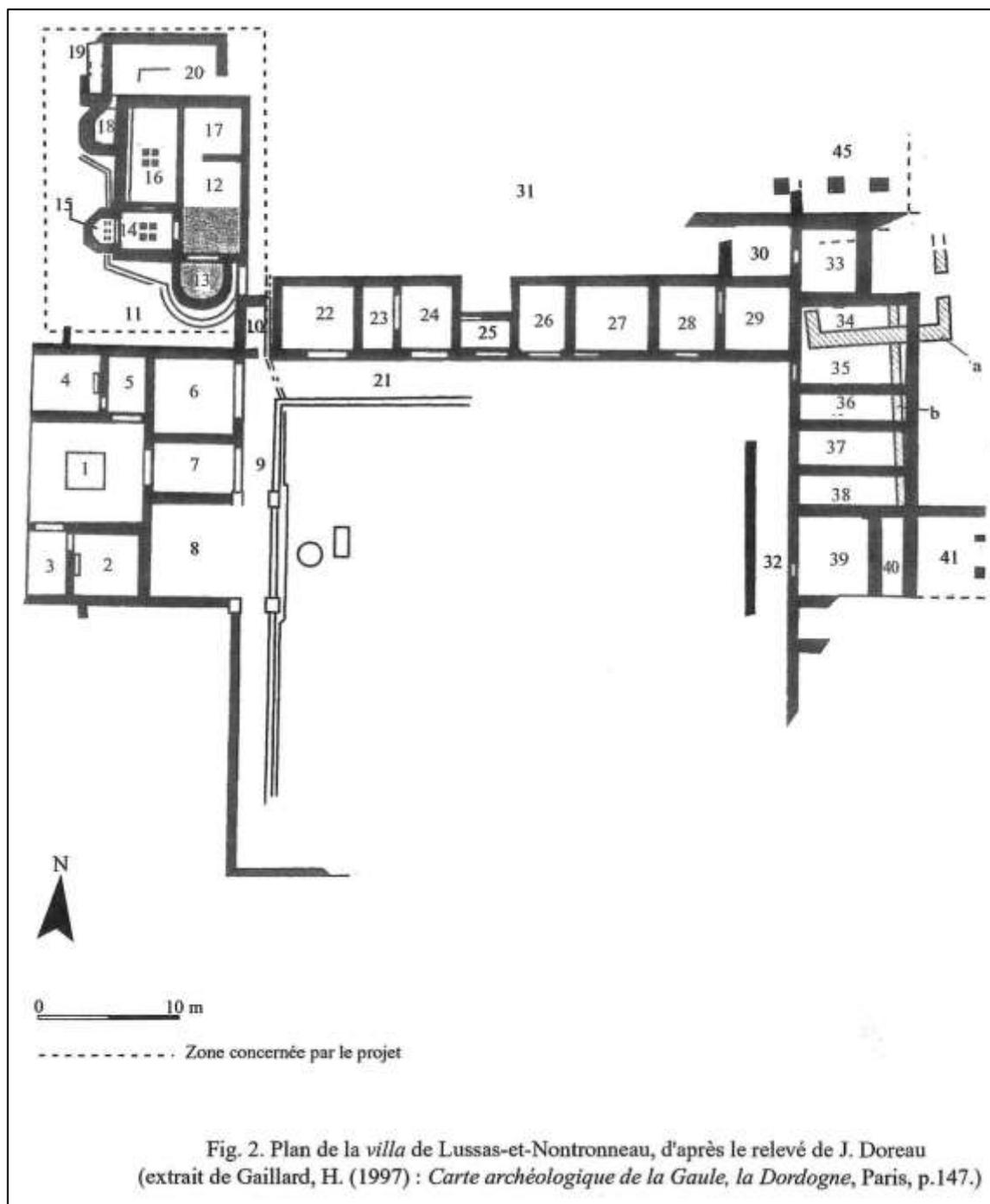
Voilà deux Vice-présidents du GRHIN à l'origine d'une découverte capitale, c'est un honneur pour notre Société.

Découverte capitale, oui, M. Le Cam et Mme Marchet ont fouillé, incomplètement toutefois encore, une villa aristocratique gallo-romaine de grande importance pour tout le Sud-Ouest. C'est une des rares trace d'une telle importance aussi bien conservée. Cette villa noble semble avoir subi trois étapes de construction depuis le premier jusqu'au quatrième siècle de notre ère.



Par chance, les fouilles ont débuté par les traces de la partie la plus riche de la pars urbana, l'habitation noble, pour se poursuivre par les thermes. Lors de l'établissement de la carte archéologique de la Dordogne en 1997, la villa, et en particulier les thermes, ont été remarqués. Ces parties déterminantes ont été refouillées par Mme Marchet avec grande minutie et professionnalisme.

Cette villa est très imposante : elle fut fouillée par M. Le Cam sur 3600 m<sup>2</sup> ; elle couvrait vraisemblablement une aire d'environ 70 m sur 70 m soit près de 5000 m<sup>2</sup>, ce qui est considérable. Par comparaison, le château féodal voisin des Bernardières, avec ses deux enceintes, ne couvre guère plus de surface. Il en va certainement de même du château de la baronnie de Mareuil.



Cette villa appartient au territoire antique de la cité des Pétrocores. En limite nord, elle est également proche de la cité des Lémovices, mais semble subir l'influence de Vésonne. Elle est très

proche de deux axes routiers qui perdureront en Périgord : la diagonale d'Aquitaine, Bordeaux-Limoges et la route Périgueux-Poitiers.

Notons que ces 5000 m<sup>2</sup> ne représentent que la pars urbana de la villa, la pars rustica n'a été peut-être qu'effleurée vers le nord par Louis Le Cam.

Et notons de manière plus générale que ces grandes villae comportaient souvent plus de 1000 habitants. Cela deviendra notre village ; sans oublier les fermes isolées qui dépendaient de la villa.

Le plan de la villa de Nontronneau est de type méditerranéen, plus au nord, les villae sont différentes. Donc, malgré sa position limitrophe du pays des Pétrucos, cette villa en fait pleinement partie. Cette limite est donc très ancienne (future limite linguistique avec la Charente).

La partie la plus frappante de cette villa est celle des thermes : ils sont bien conservés et de plan classique dans le Sud-Ouest. La fouille de Mme Marchet nous en donne le fonctionnement.



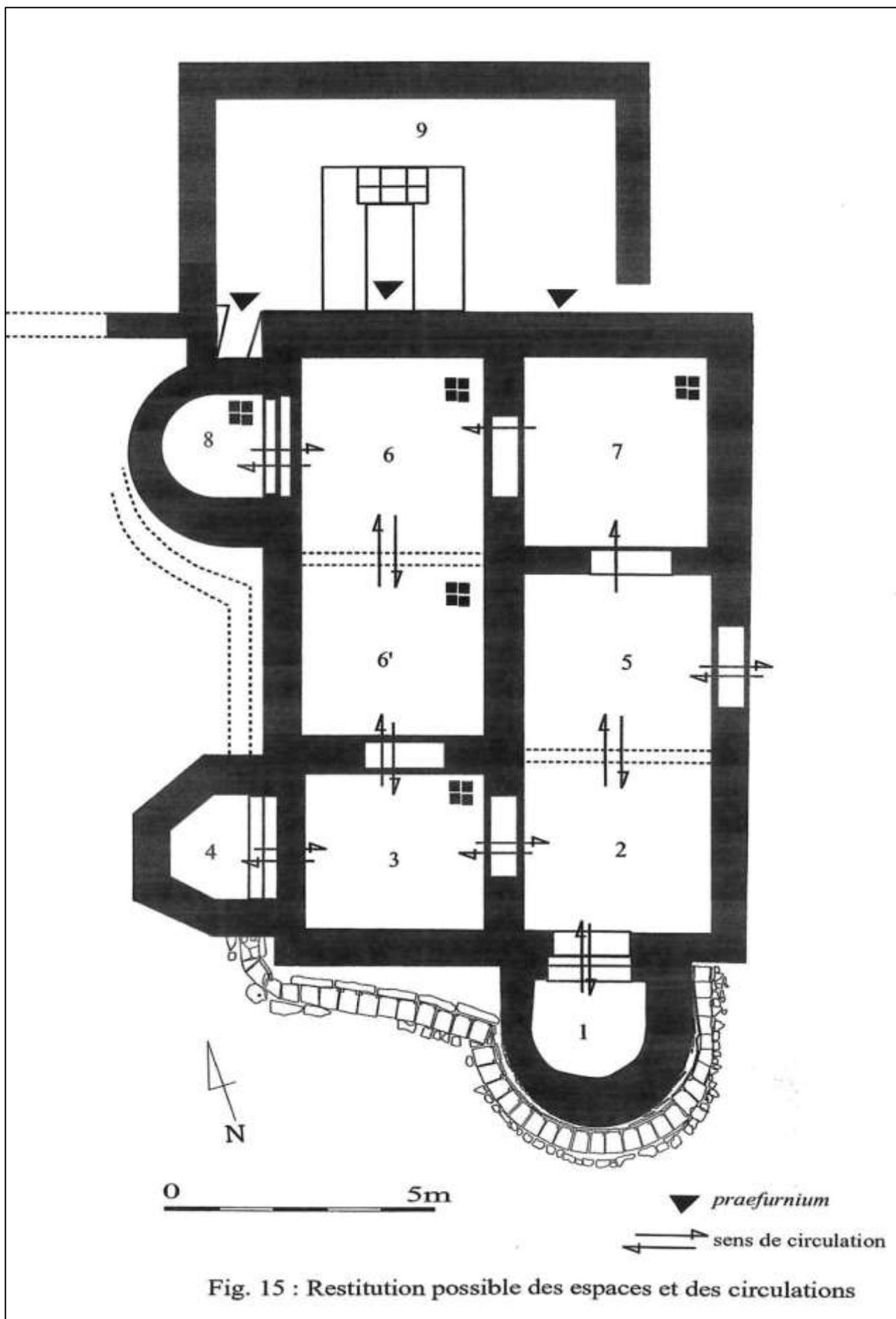


Fig. 15 : Restitution possible des espaces et des circulations

Deux parcours sont possibles dans ceux-ci : celui du non-sportif et celui du sportif :

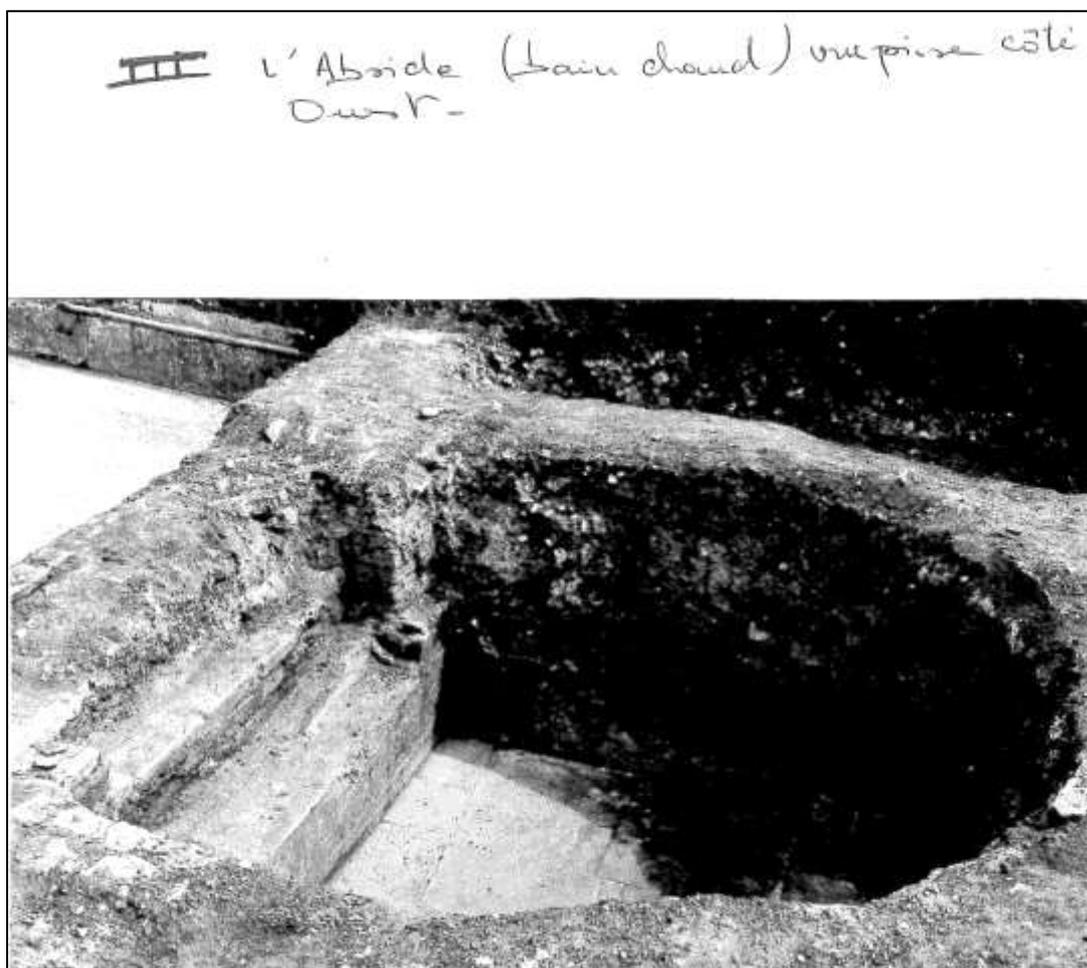
1° le non-sportif.

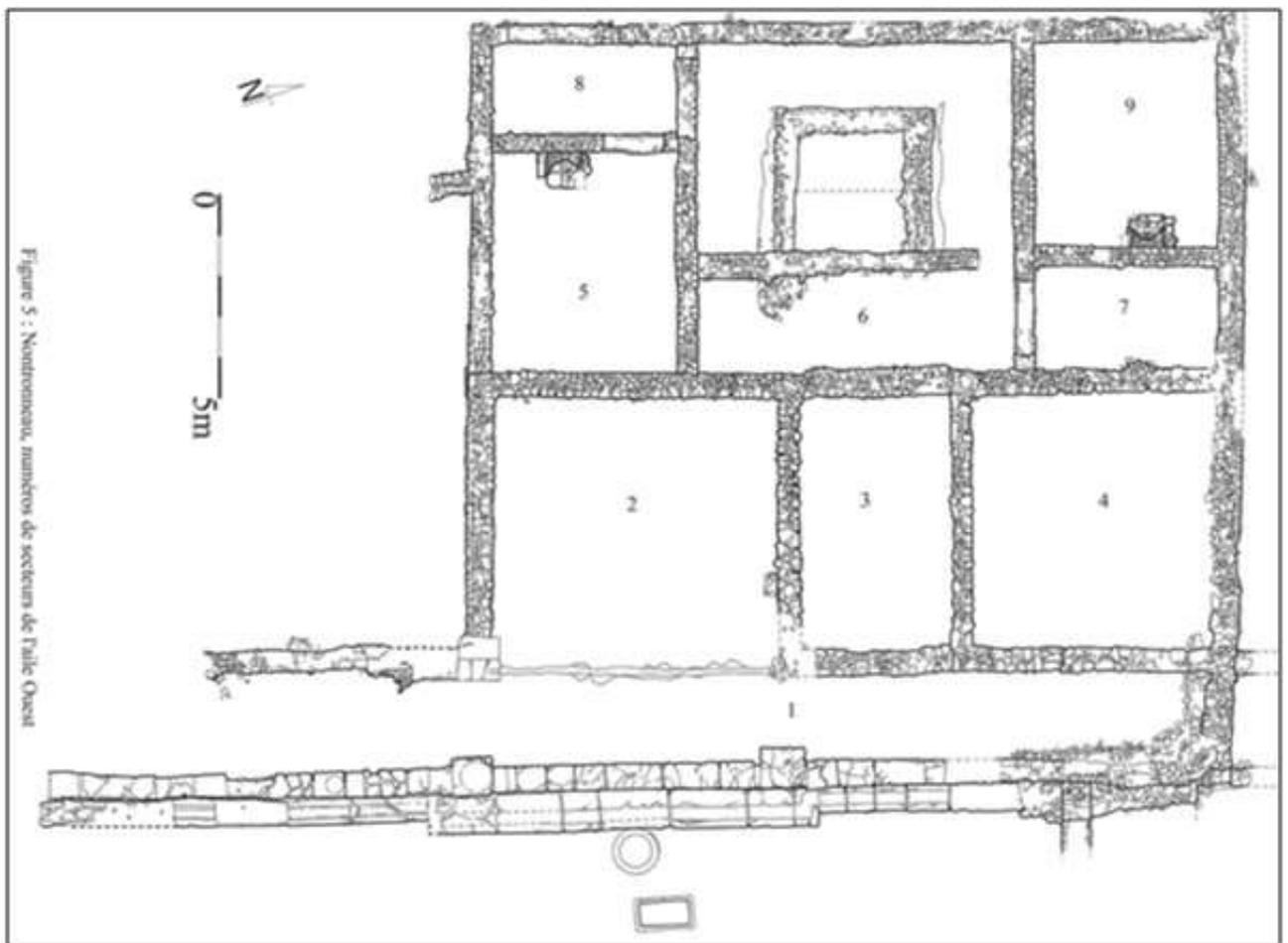
- Il entre par la salle 5 (froide) qui est une salle luxueuse et décorée (apodyterium) et s'y déshabille.
- Il traverse la salle 2 pour atteindre la salle 3 ou salle tiède (tepidarium) où il commence sa sudation.
- il passe dans la salle 6', une étuve sèche (laconium) où il sue et se nettoie au strigile.
- il passe dans la seconde salle chaude 6 (caldarium) où il peut se détendre dans un bain chaud en 8.
- retour au tepidarium 3, où il profite d'un bain tiède 4.
- retour au frigidarium 2 et bain froid dans la piscina 1 pour faire retomber complètement sa température.

2° le sportif.

- Il pratique le sport (palestre) soit dans la cour (31) à l'est soit directement en salle 5 et se met en sueur.
- il passe dans la salle 7 chaude (destrictarium) où il termine sa sudation et se nettoie au strigile.
- il passe dans le caldarium 6 et se délasse dans le bain chaud 8.
- il traverse la salle 6' et peut se refroidir dans le bain tiède 4.
- il passe dans le frigidarium 2 et plonge dans la piscine froide.

Ce double parcours se développe dans la seconde moitié du Haut-Empire. Il semble que le bain 4, par sa forme, soit caractéristique du 4° siècle et donc tardif. Ces thermes ont été transformés plusieurs fois en quatre siècles, il est même possible qu'ils aient été victimes d'un incendie.





La partie ouest ici représentée est la partie la plus riche de la villa.

La galerie 1 qui se trouve devant les salles était couverte et à colonnes, avec peut-être un fronton devant la salle 2, qui était la salle de réception. La salle 3 est un large couloir menant à l'atrium 6, salle centrée sur un impluvium et permettant d'atteindre les deux grandes salles chauffées par deux cheminées (5 et 9) qui sont desservies par les couloirs 7 et 8. C'est l'habitation du maître.





**cliché 1 : vue générale de l'aile ouest après nettoyage, depuis l'Est (G.M.)**



Reproduction d'une villa gallo-romaine donnant une idée de l'aspect réel de la villa de Nontronneau.



**Cliché n°13 : Cheminée FY1122, vue depuis l'Est (G.M.)**

Trace d'une cheminée des pièces les plus confortables (salle 5)





**Cliché 2 : Vue générale du secteur 1 depuis le Sud (G.M.)**

La galerie couverte et le mur stylobate, précédés du canal d'écoulement des eaux.





n° 9

Salle 38 et partie Salle 40



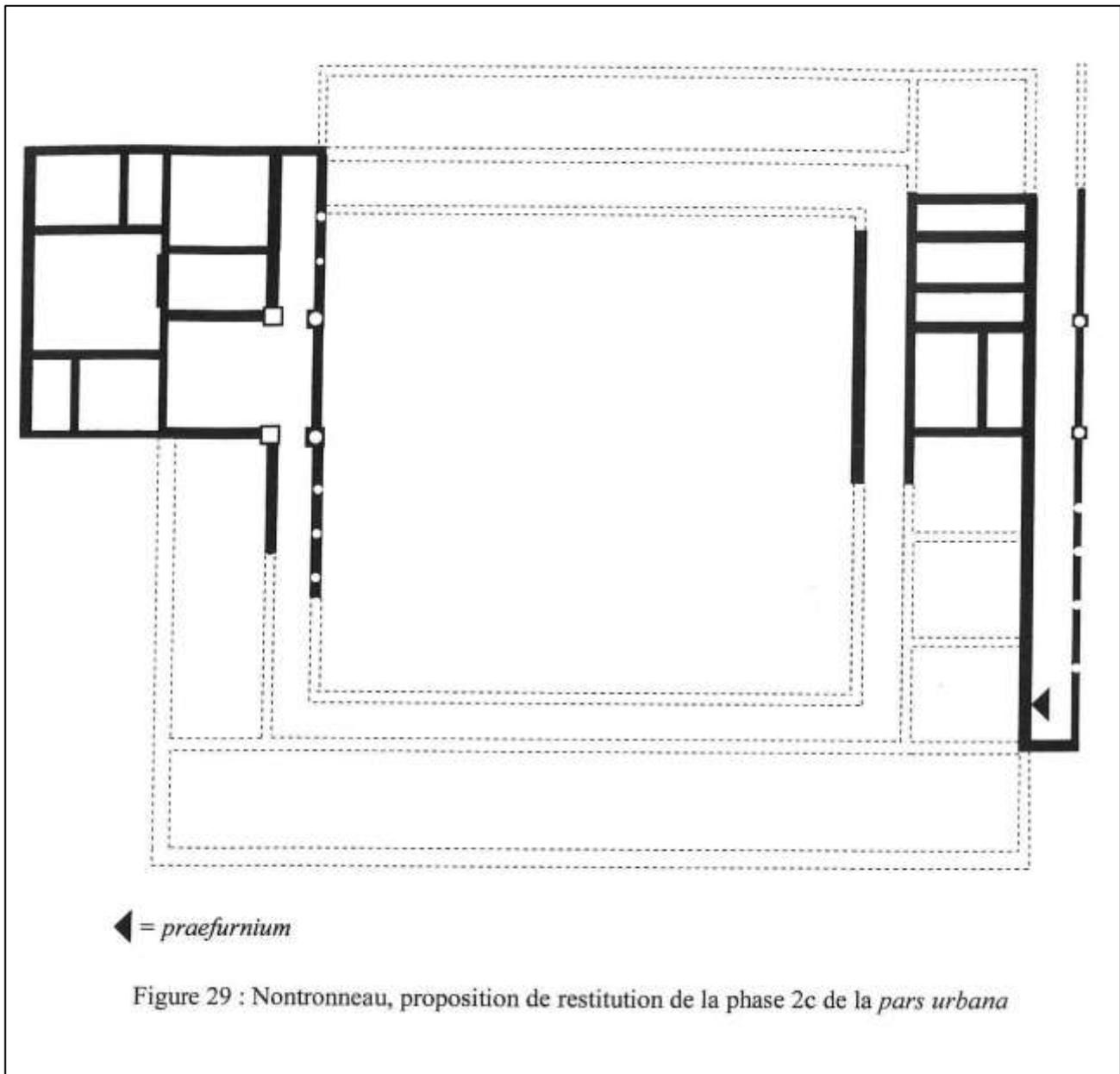
n° 10

Salle 39

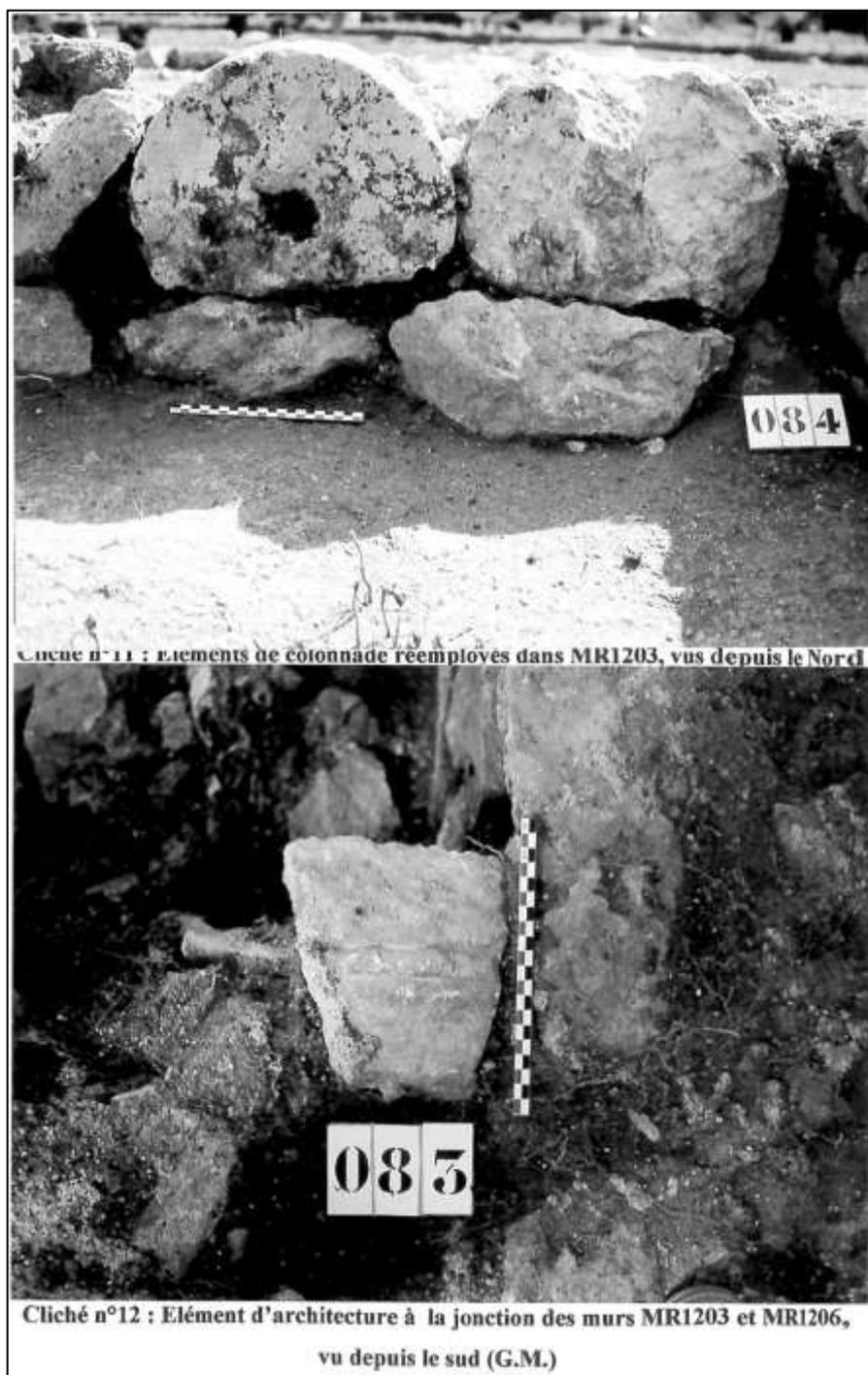


n° 11

Salle 40



La partie est (à droite ici) fut interprétée par Louis Le Cam comme l'entrée de la villa. C'est fort possible mais pas toujours évident selon les siècles. Cette partie fut transformée plusieurs fois et il semble que l'entrée ne s'est faite par là qu'au milieu de la vie de la villa. Vers le IV<sup>e</sup> siècle ? les galeries à colonnades externe et interne ont été murées. Murées entre les colonnes pour la partie externe ; détruite et reconstruite en un mur avec un couloir plus étroit pour la galerie interne.



Nous commençons à apercevoir ici beaucoup de questions qui restent en suspens sur l'importante villa de Nontronneau.

Ce qui nous fait penser à l'avenir du site.

Personnellement je dirai en me trompant sûrement que :

1°) Ce site a un besoin urgent d'être protégé : il manque une dizaine de camions de terre pour les parties où la couverture est insuffisante.

2°) Il serait bon de pouvoir rendre compte aux habitants et aux touristes de passage de la valeur du site. Il faut sensibiliser à ces traces archéologiques, capitales pour l'histoire du Périgord.

Trois ou quatre panneaux explicatifs sur une aire proche du site, avec une vue « 3D » de la villa seraient appréciés de beaucoup de monde.

3°) Peut-être est-il possible d'envisager de nouvelles fouilles ou sondages permettant par exemple :

- de déterminer la place de la pars rustica (au nord comme le suggérait Louis Le Cam?)
- de savoir si les péristyles internes à la cour intérieure et externes entourent complètement la villa.
- de mieux comprendre la fin de l'aile ouest et l'aile sud... si cela est possible.

Souhaitons donc longue vie à ce site très important et surtout ne le laissons pas sombrer dans l'oubli.



*n° 12*

*Salles 40-41*



*n° 13*

*Salle 41. Porche d'entrée*

LA COLLINE  
D'ÉCORNEBŒUF ET LES  
PÉTROCORES,  
LE PEUPLE FONDATEUR  
DU PÉRIGORD.



**Conférence donnée au GRHIN  
Le 1<sup>er</sup> février 2018  
Par Christian Chevillot**

## La colline d'Écornebœuf et les Pétrocores, le peuple fondateur du Périgord.

*« Nos ancêtres les Gaulois »? Sommes-nous, comme l'a érigé en vérité le XIXe siècle, les descendants des Gaulois? Que savons-nous réellement d'eux en Périgord, que nous reste-t-il à découvrir? Tout, ou presque tout... Une chose est sûre, c'est le premier peuple attesté par l'Histoire de notre région et qui a donné son nom à sa capitale actuelle Périgueux et au Périgord, mais aussi à de nombreux toponymes géographiques de notre région.*

*La géographie du Périgord parle gaulois... De nombreux toponymes liés essentiellement aux rivières ou à la géographie de notre actuel département sont en dialecte gaulois des Pétrocores. Les rivières qui se terminent par le suffixe onna (en gaulois = udna qui a donné onde en latin...) ont gardé leur nom gaulois : Dronne, Rizonne, Nizonne, Lizonne, Beauronne, etc.*

L'image de nos présumés « ancêtres » les Gaulois, largement entretenue par les livres d'histoire de notre enfance, est-elle vraie? Sont-ils nos ancêtres officiels de nos vieux manuels scolaires, cantonnés dans d'épaisses forêts, vivant dans des modestes huttes de branchages et condamnés à vivre de la chasse au sanglier? Toutes ces contre-vérités volent aujourd'hui en éclats...

L'image d'Épinal née au XIXe siècle montrant les Gaulois comme des barbares sympathiques, courageux, bons artisans mais aussi désunis, indisciplinés, portés sur la boisson et toujours prêts à se bagarrer est bien loin de la réalité... Sans oublier les nombreux anachronismes d'une bande dessinée célèbre : Astérix! Nos pseudo-ancêtres? En fait un mythe tardif construit de toutes pièces au XIXe siècle!



Reconstitution d'une maison gauloise au musée d'Aquitaine par C. Chevillot et In Situ. (Cliché C. Chevillot).

Édifiant! Le XIXe, dans beaucoup de domaines, à réécrit l'Histoire à des fins politiques ou religieuses, et il faudra du temps pour retrouver une réalité... tout autre... et surtout convaincre bon nombre de nos contemporains de ces impostures de l'Histoire inventées par le XIXe siècle! Du vrai délire. Que ce soit pour les Gaulois... ou la fin de la Guerre de Cent ans décrétée à Castillon-la-Bataille, ce qui est faux, et j'en passe et des meilleures, tout a été réinventé ou réécrit au XIXe siècle! Les Pétrocores, comme les autres peuples gaulois, n'ont jamais construit de dolmen, ne portaient pas de casques avec des ailes, n'ont jamais coupé de gui avec des faucilles en or et ne consommaient pas de sanglier... mais des chiens élevés à cette fin!

Je vais tenter d'apporter un éclairage nouveau, plus nuancé, grâce aux recherches en cours et aussi à la réinterprétation des données anciennes, historiques et archéologiques! Ces recherches en cours sur la colline d'Écornebœuf près de Périgueux, bien au contraire, nous montrent que nous avons à faire à une société brillante et raffinée qui a laissé de nombreuses traces dans notre paysage. Agronomes et éleveurs éclairés, les agriculteurs Pétrocores ont su choisir les cultures les mieux adaptées à leurs terres. Ce sont eux qui ont modelé le milieu rural, l'ont façonné à leur image. Les paysages que vous voyez encore autour de vous résultent pour la plupart des Pétrocores qui occupaient et exploitaient tout leur territoire.

L'occupation du sol est dense, avec une ferme de plus ou moins grande importance tout les 1 km ou 1,5 km, sauf dans les endroits les plus difficiles d'accès. Les fouilles archéologiques témoignent d'une exploitation rationnelle et systématique des terroirs. Cette mise en culture avait atteint dans certaines régions de la Gaule une telle intensité que les bois avaient quasi disparu... Les pollens retrouvés mettent en évidence peu d'essences d'arbres et beaucoup de céréales et de prairies.

Posidonios d'Apamée, géographe grec qui va parcourir la Gaule aux alentours de 100 av. J.-C. nous décrit un paysage ouvert, où la forêt est quasi absente, avec des champs cultivés et des prairies, en somme un pays de Cocagne. Donc l'image d'un paysage avec les Gaulois vivants dans un espace envahi par la forêt est fausse et, au contraire, c'est un paysage ouvert, intégralement cultivé et réservé à l'élevage. Les Pétrocores, comme les autres populations gauloises, ne chassent pas, ou très peu, ce sont des éleveurs de porcs, de bœufs, de moutons et de chèvres, de chevaux et de chiens dont certains destinés à être consommés.

Les fouilles menées de 1971 à 2006 sur l'*oppidum* gaulois de La Curade, sur Périgueux et de 2012 à 2015 à Écornebœuf, mettent en évidence une exploitation rationnelle des espaces : moutons plus nombreux sur les plateaux alors qu'en plaine c'est le bœuf qui domine. Les Pétrocores, comme les autres populations gauloises, élèvent des chevaux, des bœufs, des porcs en quantité,

des moutons, des chèvres et des... chiens pour leurs peaux et leur consommation. Le sanglier n'est pas mangé, contrairement à certains clichés, de même que le fameux coq gaulois est fort rare... Les Gaulois ne sont pas des chasseurs mais des agriculteurs et des éleveurs.



Christian Chevillot et l'équipe de l'ADRAHP en fouille à Écorneboeuf en septembre 2012. (Cliché, . A. Guillin).

Certaines de leurs résidences aristocratiques ont inspiré par la suite les grandes *villae* gallo-romaines de nos vallées du Périgord, notamment dans la vallée de la Dronne. Au cours du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ces peuples essentiellement ruraux ne vont pas rester à l'écart du phénomène urbain. Ils vont inventer un nouveau type d'urbanisation avec les *oppida*, comme celui de La Curade qui domine l'actuelle ville de Périgueux.

Outre leurs grandes qualités d'agriculteurs et d'éleveurs, les Gaulois sont réputés pour leurs habiles artisans et Strabon décrit les Pétrocores (avec les Bituriges Cubii qui habitent Bourges) comme étant parmi les artisans les plus réputés du monde antique de la métallurgie du fer. Cet aspect est largement vérifié par les fouilles en cours du site de Lacoste près de Castillon-la-Bataille, qui se trouvait en fait en territoire Pétrocore. Là, des artisans ont produit des milliers d'objets en fer du III<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. à partir de lingots de fer en provenance des mines et gîtes du *pagus* des Pétrocores.

Depuis trente ans, les découvertes se sont multipliées et permettent de battre en brèche de nombreuses idées reçues et fausses sur les Gaulois.

Notre actuel département de la Dordogne, souvent appelé – avec juste raison « Périgord » –, est en fait l'héritier du pays d'un peuple Celte qui

s'appelaient les Pétrocores. En effet, les sources écrites des auteurs anciens, que ce soit Strabon, Pline l'Ancien, Ptolémée et même l'illustre Jules César, les nomment *Petrocorii*. Ce nom résulte de l'association de deux mots, *petro* qui signifie quatre et *corii*, qui désigne un « rassemblement de clans armés ». Le peuple Pétrocore se serait donc formé à partir de l'alliance de quatre familles dirigées par des élites en armes. Par contre nous ignorons à quelle date précise cette alliance s'est faite, probablement au cours de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., comme pour beaucoup d'autres peuples Celtes qui ont occupé ce territoire que César appellera arbitrairement la Gaule, pays qui n'existe pas et n'a jamais existé. Dans la foulée il inventera aussi la Germanie, peuplée de farouches et redoutables Germains, en fait des Celtes comme ceux qui habitaient de l'autre côté du Rhin... mais qu'il n'a pas pu conquérir !

Le peuple des Pétrocores est mentionné pour la première fois au moment de la fameuse « Guerre des Gaules » et dans son livre, Jules César précise qu'il a participé à la défense d'Alésia auprès de Vercingétorix par l'envoi d'un contingent de 5000 hommes armés.

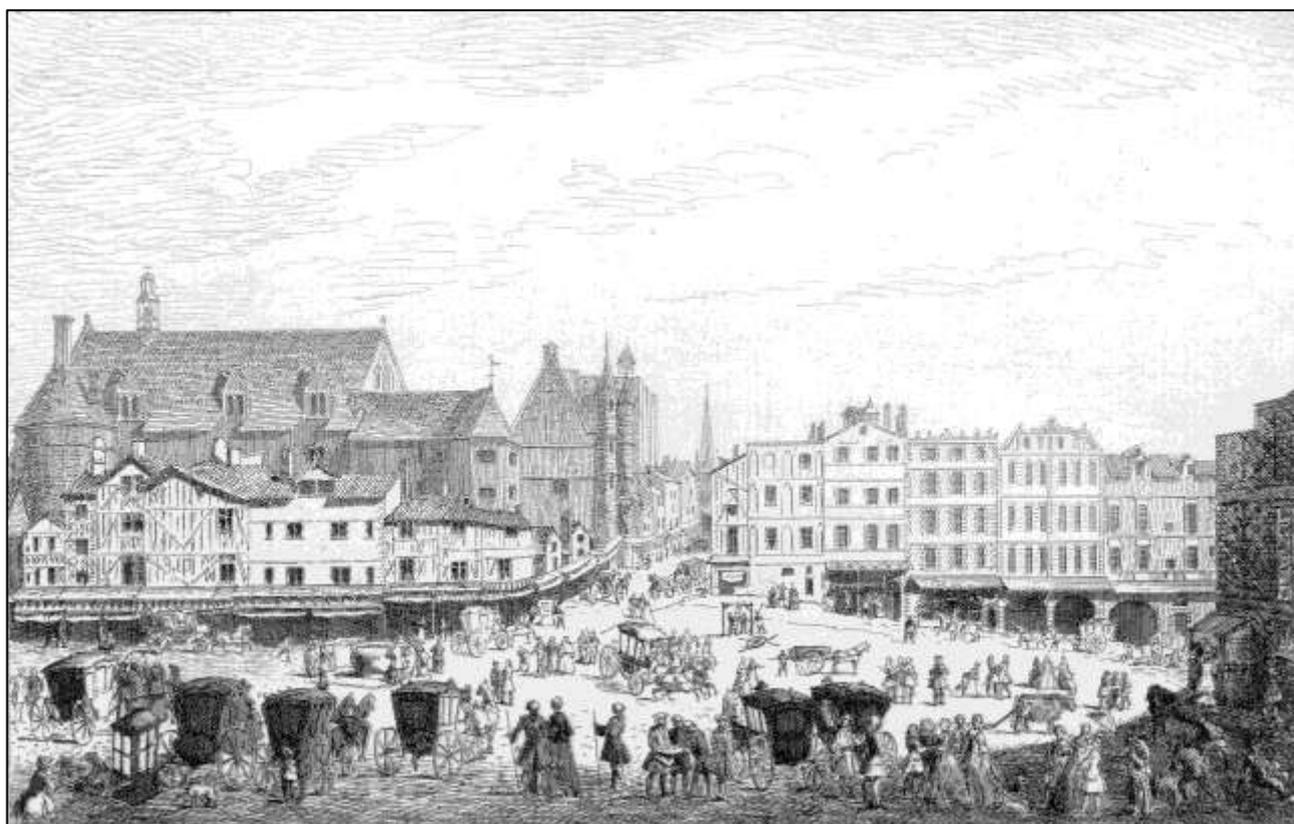
Je vous propose de partager avec moi les connaissances récentes acquises sur les Pétrocores et les autres peuples qui les entouraient.

Christian CHEVILLOT, *Dr de l'Université de Bx III ; Membre associé du CNRS (CReAA 6665, Université de Rennes I) ; Président de l'ADRAHP*



Revers d'une monnaie Pétrocore, dite « au monstre hybride », un sanglier aux jambes humaines inversées.  
(Cliché C. Chevillot).

# JULES DE VERNEILH ET LÉO DROUYN, DEUX COMPLICES SURDOUÉS.



Coll. Bibliothèque de Bordeaux. (fonds Delpit XXIII / 58)

**Vue du palais de l'Ombrière au XVIII<sup>e</sup> siècle.** Gravure à l'eau-forte par M. Léo Drouyn ; figures par M. J. de Verneilh, d'après un dessin à la plume appartenant à M. Dusolier, avoué au tribunal civil, et qui a été exécutée par M. Des Maisons du Pallans, d'après le dessin original possédé par M. le comte de Lynch, gendre de M. le premier président Leberthon.

**Conférence donnée au GRHIN  
Le 1<sup>er</sup> mars 2018  
Par Bernard Larrieu.**

# Jules de Verneilh et Léo Drouyn, deux complices surdoués.

## Le projet de livre illustré sur le Périgord.

Très vite, sur ce projet de livre illustré sur le Périgord\*, se sont greffés deux autres Périgourdins, qui avaient le même profil que les châtelains de Lanquais : ce sont les châtelains de Puyraseau, les « Nontronnais » Félix et Jules de Verneilh.

Oh certes, de bien plus récente noblesse, mais, comme le dira plus tard Jules de Verneilh lors de sa réception à l'Académie de Bordeaux : « *qu'unissait une parfaite communion de goûts, d'étude et d'opinion.* » Traduisons : goût pour les beaux-arts et les monuments du Moyen Âge, études historiques et archéologiques, fidélité à Dieu et aux Bourbons.

Deux frères très unis et complémentaires, l'aîné, Félix, - qui mourra jeune en 1864 - immense savant, qui travailla sur les racines françaises de l'art gothique, l'influence byzantine sur l'art roman périgourdin (St-Front et les églises à coupoles) et qui peut être considéré comme l'inventeur des bastides du Sud-ouest de la France ; Jules, le cadet, l'artiste, au dessin souple et élégant et qui mit son art au service de son frère.

Comme pour Charles des Moulins, on est avec Félix de Verneilh dans l'optique de la nouvelle archéologie, celle du Moyen Âge, de la conservation du patrimoine. Félix de Verneilh est proche de Didron et du cercle des Annales archéologiques, avant de se rapprocher, grâce à des Moulins, d'Arcisse de Caumont et de la Société française d'archéologie. Il est très ami de Gaucherel, le graveur attitré de Viollet-le-Duc.

Les frères Verneilh vont donc participer aux 'chevauchées archéologiques' des années 1846-1847 et ils se retrouveront tous à l'automne 1847 aux sessions du Congrès archéologique d'Angoulême et de Limoges organisées par de Caumont et la SFA - session où Félix de Verneilh sera intronisé « inspecteur divisionnaire pour la Haute-Vienne » et Léo Drouyn 'inspecteur départemental pour la Gironde ».

Drouyn et Jules de Verneilh, bien plus tard dans leurs écrits, ont rappelé le bonheur qu'avait été pour eux cette première rencontre, au mois de juin 1846, et ces journées d'exploration du Périgord :

*« Vous rappelez-vous... écrira Drouyn à des Moulins, la promenade de quelques jours qui nous parut si vite faite et si peu fatigante parce que nous étions cinq à la faire : vous, M. de Gourgues, les deux de Verneilh et moi ; c'était la première fois que nous voyions ces deux derniers qui sont devenus nos amis intimes... Que de bonnes excursions le jour ! Que de délicieuses soirées au retour ! Quelle moisson de croquis, de notes, de plantes, de pierres, de haches en silex ! Que de beaux sites vus et dessinés avec promesse de les revoir et de les redessiner ! Que de châteaux, que d'églises !*

*Comme Félix nous expliquait bien les villes de Beaumont et de Montpazier ! Comme Jules dessinait bien Biron et Cadouin, comme votre beau-frère nous racontait bien l'histoire de tous les milieux que nous parcourions ! Quelle belle collection de plantes vous fîtes et comme j'écoutais ; comme je regardais, et que de choses j'ai apprises pendant ce voyage ! »*

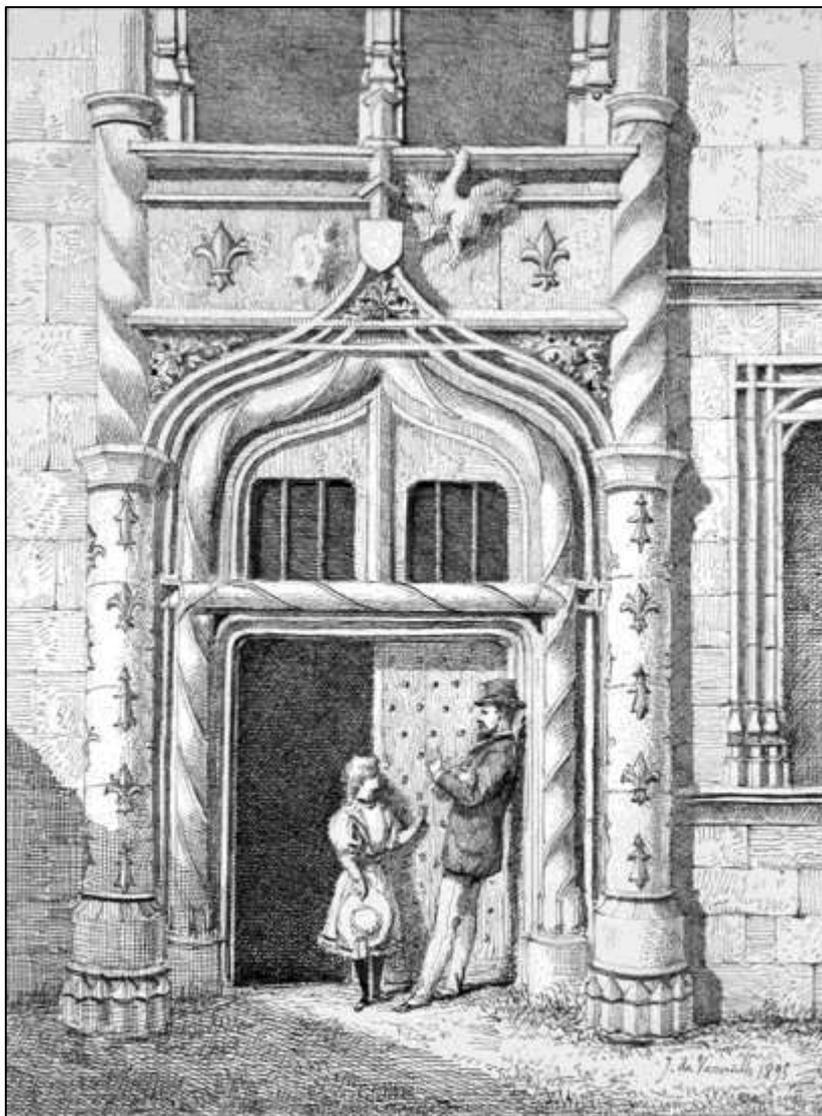
---

\* M. de Gourgues, châtelain de Lanquais, son beau-frère Charles des Moulins et Léo Drouyn ont le projet de publier un livre « Le Périgord illustré » mais le contexte politique les en décourage.

Et Jules de Verneilh évoquera, lui aussi, avec une grande nostalgie, à la fin de sa vie, ces journées heureuses :

*« Il était difficile, en ce temps-là, de faire des tournées autrement qu'à cheval, et Dieu sait quels cavaliers nous faisons ! Le vicomte de Gourgues, notre hôte, son beau-frère M. des Moulins, l'aimable et universel savant ; mon frère Félix et enfin mon vieil ami Léo Drouyn qui, avec moi, représentait la partie artistique ; toute cette chevauchée était plus occupée des monuments et des paysages que des bêtes, plus ou moins enfourchées par nous. Mais si les écuyers étaient médiocres, l'enthousiasme en présence des belles choses ne l'était pas. Et combien n'en avons pas admiré dans cette excursion de deux ou trois jours qui nous fit voir tour à tour et pour la première fois, Lalinde, Cadouin, St-Avit-Sénieur, Molières, Beaumont, Montpazier, trois bastides presque intactes, l'immense et imposante forteresse de Biron, pour finir par Bannes et Lanquais, où nous avons le plus aimable quartier général que puissent rêver des antiquaires ! »*

On est donc bien entre 1840 et 1850, dans ce « moment de Caumont » où l'érudit normand est à l'apogée de son influence, regroupant dans toute la France les passionnés de patrimoine, dont une bonne partie se recrute dans le milieu nobiliaire provincial.



Porte du château de Bannes - 1895 - plume - coll. Ville de Périgueux, MAAP, B 1287



Pavillon de Lanquais - 1845 - Gravure du Bulletin de la SHAP.

### **La correspondance entre les frères Verneilh et Léo Drouyn.**

C'est près de 250 pièces de correspondance active et surtout passive que nous avons retrouvées (et qui formeront la matière d'un volume entier) avec les frères de Verneilh qui montrent leur proximité.

**Les lettres de Félix ou à Félix** sont purement archéologiques : échanges sur les monuments du Périgord, commentaires sur leurs ouvrages respectifs : le Saint-Front de Verneilh et l'album de la Grande Sauve de Drouyn qui sortent à peu près au même moment, vers 1851.

Très obligeamment Félix accepte de faire les textes qui accompagneront les dessins des quatre baronnies du Périgord que Drouyn doit donner au Magasin Pittoresque.

On est en 1849-1850, et au détour d'une phrase de la lettre de Drouyn à Félix et d'une réponse de ce dernier, on comprend que le projet de livre sur le Périgord a du plomb dans l'aile :

*« Mon cher ami, écrit Drouyn, depuis bien longtemps aussi la publication du Périgord illustrissimé n'est plus qu'une fleur effeuillée ; d'où il en résulte que je me suis jeté furieusement dans le pittoresque peint et dessiné ; cependant j'ai quelques dessins à faire pour le Magasin Pittoresque, et avec ces dessins on m'a demandé des notices historiques ; moi qui n'ai jamais étudié que les arbres, comment faire ? me suis-je dit. Une voix m'a alors répondu : tu as des amis, mets-les à l'épreuve et sers-t-en. Je viens donc vous prier de me faire un quart de page sur l'histoire du château de Bourdeilles et un autre quart sur celui du château de Beynac. »*

Félix accepte et répond : *« J'ai bien peur que Charles des Moulins ne reprenne pas courage de longtemps. S'il veut attendre pour revenir à votre Périgord illustré que la république soit*

*enterrée, j'ose dire que ce sera long et chaud. Quant à la collaboration de M. de Gourgues elle ne m'a jamais paru bien assurée et je comprends qu'il ne faut plus y compter du tout. »*

Les derniers éléments de correspondance scientifique avec Félix de Verneilh, qui meurt quelques années plus tard, datent de 1858, quand le savant périgourdin est chargé par Arcisse de Caumont d'organiser la XXV<sup>e</sup> session du Congrès archéologique de France, qui se tiendra pour la première fois en Dordogne, à Périgueux. Secrétaire général du Congrès, il est assisté, au Bureau du Congrès, de Charles des Moulins et de Léo Drouyn, qui feront chacun une communication importante (Drouyn sur les châteaux du Périgord) et plusieurs interventions ponctuelles. C'est l'occasion pour Drouyn de rencontrer ce que le monde de l'archéologie périgourdine compte d'érudits, sauf l'abbé Audierne qui boudera le Congrès.

**Les lettres à Jules de Verneilh** sont d'une tout autre teneur, et d'un ton très différent. On est en présence d'échanges entre deux artistes, aux personnalités très différentes : d'un côté un travailleur infatigable, qui, devant gagner sa vie, mène de pair voyages et études de monuments, lectures, rédaction d'articles, publication de livres, gravures archéologiques ; mais qui arrive aussi à se livrer en même temps aux délices de son art, le paysage sur nature, dessiné, fusiné, gravé, peint... avec la même énergie qu'il met dans toute chose ;

De l'autre un artiste très doué mais paresseux, qui revendique sa paresse, son dilettantisme, dont les revenus lui permettent de consacrer une bonne part de son temps à son hobby, qui met son crayon au service de son frère, qui invite ses amis à Puyraseau pour des séjours artistico-archéologiques où l'on prend le temps de profiter de la vie...

Inutile de dire que, dans la correspondance, cela donne des échanges savoureux, mais en même temps c'est une mine d'informations sur les goûts, les pratiques et les relations de deux artistes provinciaux, loin de Paris et, même pour l'un d'eux, longtemps loin de Bordeaux.

Ainsi ce jugement de Drouyn, dans une lettre à Félix, sur une eau-forte de son frère, pas assez travaillée au goût de Drouyn : *« Jules a fait une gravure qui peut lutter avec ce qu'il y a de plus fort en fait d'eau-forte. Les défauts qui y sont, tels que les duretés dans le ciel, ne viennent que de son horreur pour se salir les doigts ; s'il eût lui-même fait mordre sa gravure, s'il l'eût lui-même retouchée, elle serait sans défaut. Son pittoresque est aussi bien que l'eût pu faire Jacques ; qu'il est fâcheux de le voir se contenter d'exercer son talent sur de simples croquis... »*

Ce à quoi Jules peut répondre à son ami : *« Vous laisserez après vous l'œuvre la plus énorme, que jamais mangeur de vernis dur ou mou ait laissé à la postérité. Aussi laborieux qu'on soit, on a parfois des moments de dégoût ou de fatigue pendant lesquels on n'est bon à rien, tout cela vous est inconnu, et vous allez toujours comme un dératé malgré vos leçons et les mille sujets de distraction que donne le séjour d'une grande ville, tout cela dépasse mon imagination... »*

Et, au mois de novembre 1852, Drouyn ayant été malade, il en profite pour rajouter une couche : *« J'espère que le repos vous aura un peu rétabli, si vous êtes susceptible de vous reposer quelque fois, ce dont je doute - mais vous devriez (c'est un conseil d'ami) quelque ardeur qui vous dévore, ne pas apporter dans votre travail cet acharnement inouï. Vous êtes assurément le seul artiste de ma connaissance à qui il faille donner un semblable conseil, mais vous devriez le suivre... »*

Cette longue amitié entre ces deux artistes aux talents si différents, mais finalement complémentaires, va se traduire, à partir de 1851, par une entente assez particulière, un 'traité de libre échange' dans lequel chacun va trouver son intérêt !

Bien sûr Jules de Verneilh est très admiratif des talents multiples de son aîné. Recevant en 1851 les lithographies en bichromie des Bains de Mer de La Teste et en même temps les premiers vernis mous de Drouyn, il lui écrit : *« Vos lithographies sont d'un grand effet, et n'en déplaise à votre modestie, vous avez fait d'après moi de grands progrès. Je vous engage à continuer cette série de paysages des landes, c'est poétique et original, et pour un homme habitué à la dureté du burin vous vous servez très moelleusement du crayon lithographique - par exemple je voudrais bien savoir où diable vous avez appris à tripoter de cette pâte molle et grasseuse qu'il faut tailler sans*

*cesse et qui fond dans la main. Si vous continuez cette série j'en retiens la suite, car je me propose d'en faire un album, et je tiendrais à ce qu'il fut composé exclusivement de vos œuvres. »*

Et c'est ce qu'il fit, puisqu'existe le fameux album qui s'ouvre par une bannière introductive que suivent les deux amis !

Verneilh va donc se constituer une belle collection de dessins de Drouyn, par un 'traité de libre échange' assez particulier dont leur correspondance se fait l'écho !

En quoi consiste cet échange ? Verneilh dessine pour les gravures ou litho de Drouyn des personnages sur de petits calques, qu'il lui envoie pour que Drouyn les place dans ses compositions, et en échange Drouyn le remercie en dessins !

Cela commence donc en 1851, avec les lithographies des Bains de Mer de La Teste, que Verneilh a « bonshommé » : *« Je vous en aurais mis d'autres, une fois que j'y suis ça ne me coûte guère comme vous le savez et vos plages de La Teste auraient vite été transformées en foires... »* Et plus loin il ajoute : *« Je suis toujours à votre disposition et vous pourrez user de moi sans aucune indiscretion, rien n'est plus facile et moins gênant pour moi que de vous rendre ces petits services. »*

Et six mois plus tard, il renouvelle son offre de service, tout en indiquant bien qu'il y gagne beaucoup du fait de la différence de qualité de leur échange : *« je vous propose, comme par le passé, que nous continuions notre libre échange de bonshommes et de paysages, - et je continue sans vergogne mes petits messieurs et mes petites madames tels qu'ils viennent au bout de mon crayon contre vos beaux et sérieux dessins. »*

De fait cette collaboration ne cessa pas et Drouyn fit continuellement appel à son ami lorsqu'il avait un travail important à présenter.

Ainsi les personnages qui sont au premier plan de l'eau-forte représentant l'église Saint-Michel de Bordeaux, qui obtint avec l'eau-forte de Bordeaux au soleil couchant la médaille d'or de l'exposition de Paris de 1867 sont de la main de Verneilh.

Mais c'est surtout à la fin de leur vie, quand Drouyn fabrique à la chaîne de grands dessins à la plume pour la ville de Bordeaux, qu'il met à contribution son ami, si doué pour les compositions animées. Un seul exemple, nous sommes en 1894, deux ans avant la mort de Drouyn, il a 78 ans et Verneilh 72. Il va vendre à la ville de Bordeaux une grande composition représentant la Porte de Bourgogne. Ses indications sont très précises !

*« Mon cher ami, c'est encore moi et mes embêtants bons hommes. J'espère que cette pancarte vous arrivera dans un moment où vous n'avez pas trop d'hôtes à Puyraseau et que ça vous sera moins désagréable à faire que la dernière commande. Cette fois-ci, ça représente la Porte de Bourgogne et les maisons de la place qui précède ; ce n'est guère dans mes moyens, mais, avec un peu de soin j'y arriverai peut-être. J'aurais bien essayé de faire ces figures, mais je les fais si mal que j'aurais tout gâté. J'ai choisi, pour vous ennuyer moins, du papier superbe.*

*Ne faites rien près du 1<sup>er</sup> plan. Les figures seraient trop grandes et nuiraient aux maisons. J'ai donné le place et la grandeur des bons hommes et des voitures : ainsi à commencer par la gauche, 2 personnes mâle et femelle causant, au pied d'un petit arbre rabougri, un tramway au-dessus se dirigeant vers la porte ; ensuite une voiture, tombereau ou camion à votre choix montrant vers le pont, le charretier encourageant son ou ses chevaux. Un peu plus sur la droite un groupe causant, puis de petites figures sur le bord du fond de la place, puis un cheval ou un tombereau au repos ; plus près de la porte un homme appuyé contre une borne et causant avec une femme ou avec qui vous voudrez. Un autre groupe analogue, mais plus près d'une des bornes du 1<sup>er</sup> plan. Les autres bornes du 1<sup>er</sup> plan isolées, les figures deviendraient trop importantes. Entre le réverbère et la porte une ou deux figures, un chef de tramway attendant le passage de l'un d'eux. Contre le soubassement de la porte, six commis assis, un homme montant les escaliers. Un fiacre ou une autre voiture se dirigeant vers la rue de la Rousselle. Puis quelques figures sur le trottoir. C'est tout. Il ne faut rien dans le coin de droite où je mettrai, devant l'épicerie, des sacs, des paniers, etc.*

*Le soleil vient de la gauche vers huit heures du matin.*

*Oui mon ami, je suis sans gêne, mais vous m'avez gâté, merci d'avance.*

*Oui, encore, mon ami, Leo semper paratus ; paratus, pas toujours, je suis souvent très fatigué, même paresseux, mais que ferais-je si je ne travaillais, si je ne dessinais, si je ne pensais, si je n'occupais pas mes yeux et mes mains, les seules choses encore valides de ma vieille carcasse... »*

Mais de son côté Drouyn sait rendre service à son ami, qui déteste toujours, quarante ans plus tard, se salir les doigts, comme le révèle l'abbé Peilhès dans un article de la Revue catholique de Bordeaux :

*« J'ai l'honneur, dit-il, de connaître et de fréquenter des aquafortistes de renom. L'un, collaborateur ou correspondant à ses heures, et qui manie aussi finement le burin et le pinceau que la plume, enlève d'une pointe légère des sujets où l'exactitude archéologique ne nuit en rien à la poésie du paysage.*

*Aussitôt le dessin marqué sur la planche, ou plus exactement sur la cire, il accourt chez son rival d'atelier, vieil ami de quarante ans, et dépose le cuivre sur la table. Pas n'est besoin d'explication ; l'ami sait ce que cela veut dire. Bon gré mal gré, il faudra qu'il se charge de la besogne matérielle, qu'il verse l'eau-forte sur la planche, qu'il surveille la morsure, la complète ou la corrige, armé tantôt du burin, tantôt du brunissoir. Tout cela, c'est désormais son affaire.*

*M. le baron de Verneilh, en grand seigneur qu'il est, refuse de se plier à cette 'cuisine-là'. Il ne reverra la gravure que transportée sur la feuille de papier, sortant des excellentes presses de Salmon.*

*[...] Demandez à l'ami de M. le baron de Verneilh s'il est l'auteur des dites eaux-fortes.*

*- Mes œuvres me suffisent, répondrait fièrement Léo Drouyn. »*

Mais s'ils ne travaillent pas au même rythme, tous deux partagent la même passion pour les arts, et Félix peut écrire à Drouyn le 7 octobre 1854, en l'invitant à Puyraseau, *« Je n'ai pas besoin de vous dire ce que nous comptons faire de vous. Soyez sûr que le Nulla dies sine linea sera une vérité. Nous vous ferons voir les belles cascades de la Dronne et surtout le magnifique château de Montbrun dont une route neuve nous rapproche beaucoup ; je l'avais revu l'an dernier après dix ans. J'y ai conduit l'autre jour M. de Malet, M. de Ste Aulaie et Jules qui tous ont été enthousiasmés. Jules assure qu'il y a là pour vous tout un grand tableau avec accompagnement d'étang entourant le château, de beaux arbres, des prairies, des montagnes sans changer quoi que ce soit ; peut-être cela vous fera-t-il mettre au second plan votre Carcassonne ! »*

A partir de 1858, Jules de Verneilh se lance à son tour dans la peinture, avec un de ses amis, M. de Rigny, receveur des finances à Nontron. Et il passe force commande à son ami Drouyn qui doit acheter pour lui couleurs, toiles et cadres et lui envoyer par la poste.

Dans une lettre du 22 mai, la demande est plus précise encore : *« Je crois me rappeler mon cher ami, vous avoir entendu dire que vous saviez préparer les toiles pour la peinture à l'huile. C'est bien moins coûteux je pense que de la faire venir toute préparée, et dans tous les cas ce serait bien plus commode pour nous, barbouilleurs nontronnais qui sommes loin surtout et sommes victimes des ports et des emballages. Nous avons ici des marchands de toile, nous savons même tendre les dites toiles sur les dits châssis, il ne nous manque donc que le secret de la préparation des toiles et c'est vous qui allez s'il vous plaît nous tirer d'embarras. Arrachez-vous donc pour quelques instants à vos aimables garnements du collège et dictez-moi votre formule, je vous écoute attentivement.*

*Oui mon très cher nous peignons M. de Rigny et moi comme de véritables enragés. J'y passe chaque jour de midi à 5 heures et je me fais attendre pour dîner. C'est un goût qui me vient tard, mais qui me passionne à un point inouï. M. de Rigny ne dessine pas très bien, mais il sait assez le petit train train de la peinture et est d'un bon conseil surtout pour un commençant comme moi qui sait à la vérité dessiner mais ne se doute pas de l'a. b. c. du pinceau. A nous deux nous avons déjà sali une douzaine de toiles et de panneaux ! »*



Porvionny 12 mai 1894

Mon cher ami

C'est encore moi et mes bons hommes.

Vous allez dire et vous avez raison: l'et animal ne m'écrivait que pour me demander quelque chose et Am'abon'onne a mon malheureux sort quand il n'a pas besoin de moi.

Mais pardonnez moi. Je ne suis pas malade. Cependant je suis très fatigué, si malade que je n'ai de courage que pour ne rien faire et me reposer; mes jambes ne refusent leur service; mon estomach ne me demande rien; il est vrai que le sens du goût est complètement effacé en moi, et que la mulliere de toutes les soupes ne me régal pas plus que du pain trempé dans de l'eau tiède, et vous; comment vous portez vous? Comment se comporte l'epidemie de l'ennemi. et tous vos enfants grands et petits? Les nouveaux nés et leurs mamans? Enfin dites moi un mot de tout le monde. Ici tout les miens sont bien - vieux et jeunes,

15

tous-ci sont à Biarritz depuis hier matin  
même le soldat.

Je ne sais pas trop où nous en sommes  
à l'Académie ; je crois que les libéraux  
doublés des savants, veulent absolument  
s'en aller si les autres ne leur obéissent  
pas ; et nous ne sommes pas disposés à  
obéir, assez de concessions comme cela,  
que la caisse de cette société me pèse  
et qu'il me tarde à avoir rendu mes  
comptes pour laisser cette besogne à  
quelqu'autre, tout me tourmente maintenant  
jugez donc si cette guerre intestine même  
Les membres du cénacle de la place  
Rohan sont superbes, Boiret a des  
succès au Palais et Froment vient de  
publier, dans le Correspondant, un travail  
qui est en ce point plus intéressant, où  
il fait connaître Montesquieu critique  
J'ent

Merci d'avoir été si amable pour Léon  
dans votre étude sur le château de  
Mouches. Voilà le propriétaire forcé de  
construire une chapelle.

Venez à mes hommes que je  
vous prie d'avoir la complaisance  
me bien composer que le terrain de la  
rue dont je vous adresse un calque  
très succinct. C'est la rue Etare que  
l'on vient d'ouvrir à travers un  
vieux quartier de St Michel, avec le  
clocher et l'église pour fond. J'ai  
indiqué, dans le calque, la grandeur que j'aimerais  
avoir les figures. n'en mettez pas dans  
l'angle de droite au point A qui  
doit être tout à fait dans l'ombre, le  
jour vient de droite avec le soleil bas,  
Cependant, ~~près~~ de ce coin, mais sur  
la rue qui est presque grande comme  
une place, mettez un charriot que  
l'on charge de terre et d'autres résidus.  
Au milieu en B un groupe assez belle  
de figures sur le large trottoir. Enfin  
pour les autres endroits faits à que vous  
voudrez. quelques élégants mais pas trop  
parce que ce n'est pas encore la mode  
s'y aller faire voir sa toilette, on  
n'y raconte guère que des sottises

des marchandises et du bas peuple.  
et quelques charriots à bras et autres.  
Et puis des maisons du premier plan,  
des pierres, des planches, des poutres, des  
démolitions qui cependant ne suivent  
pas attirer l'intérêt qui doit être tout  
au fond. Je crois, je me charge des pierres  
et des planches du 1<sup>er</sup> plan ne vous  
en occupez pas.

Vraie ma commande faite, si vous  
me rendez à service le Bon Dieu vous  
delivrera plutôt des peines du Purgatoire.  
Amen.

Je vous abandonne pour honneur  
et j'ai me préparé pour aller à  
la messe de pareille midi 1/2 et après,  
entendre parler Bouvier Frémont qui  
se l'avoue, en toute humilité, ont plus  
d'éloquence que votre Nidé ami.

Léo Drouyn

qui vous embrasse de tout son cœur

## Le projet de publication par Verneilh d'eaux-fortes sur « le Vieux Périgueux »

Le projet de publication par Verneilh d'eaux-fortes sur « le Vieux Périgueux » - il sera édité en 1857 - en collaboration avec le graveur parisien Gaucherel, qui est un ami des deux frères, est également l'objet de nombre de passages de leur correspondance.

On découvre que c'est un projet très ancien, qui est né au mois de décembre 1849 lors d'un séjour d'un mois de Gaucherel à Nontron et Périgueux, où, dit-il « *ils ont dessiné de compagnie comme de véritables enragés* ».

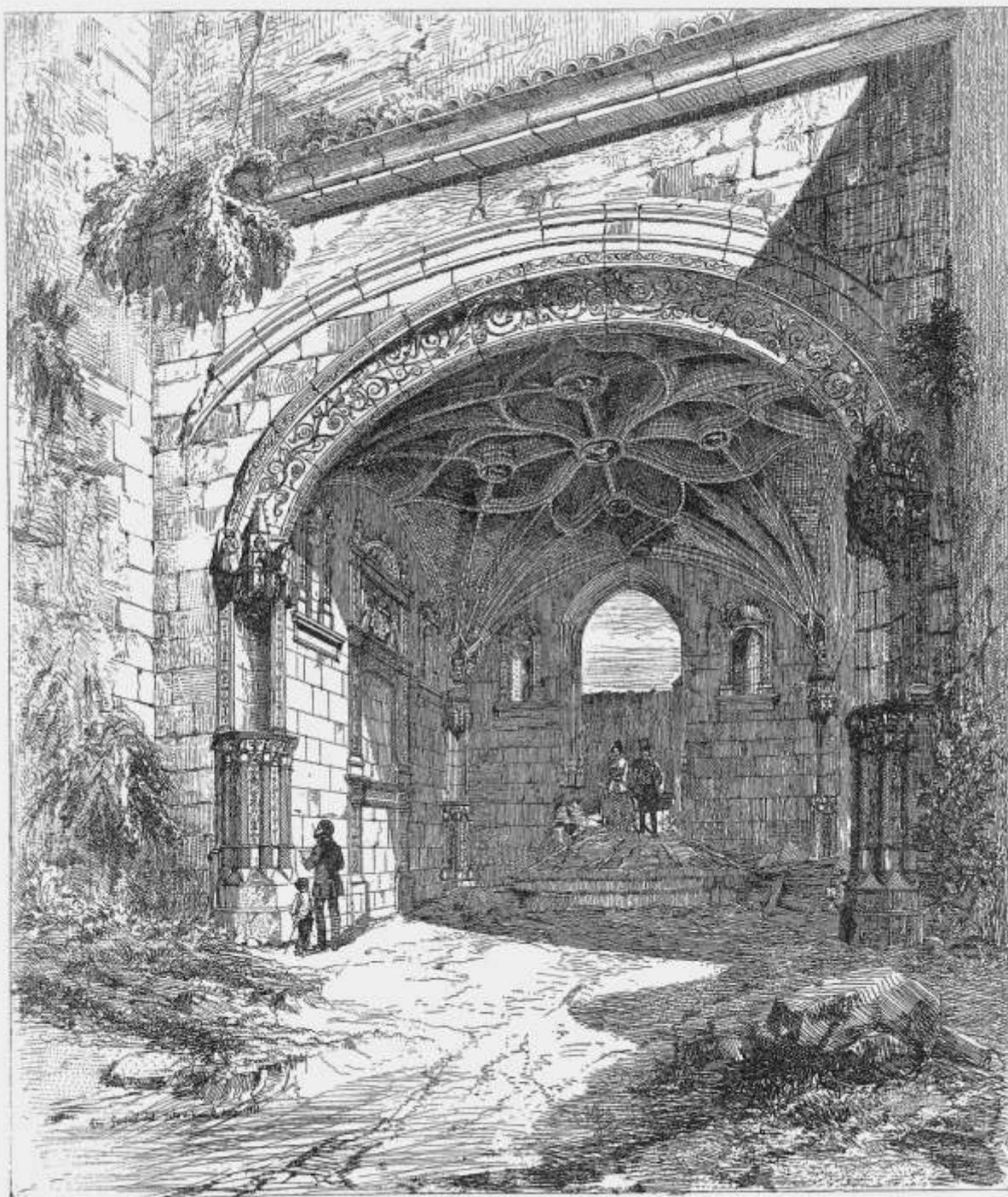
Voici comment Jules de Verneilh raconte cette genèse à Drouyn, dans les premiers jours de 1850 : « *Permettez-moi que je vous raconte comme quoi nous avons un peu empiété sur votre grande affaire et que je vous ai consulté à ce sujet. Pendant que mon frère et M. Gaucherel relevaient St-Front pierre par pierre et ne laissaient pas en paix la moulure la plus modeste et la plus cachée, je me mis de mon côté pour tuer le temps, à faire des croquis pittoresques de cette bonne vieille ville de Périgueux qui est comme vous le savez une mine inépuisable dans son genre. Je fis de mon mieux pour donner à Gaucherel la meilleure idée de mon savoir-faire, et comme il trouva mes dessins dignes d'être reproduits par son burin (vous voyez qu'il ne manque pas d'indulgence), il me proposa de faire à nous deux un album pittoresque de Périgueux.* »

Mais Verneilh a trouvé plus paresseux que lui, et il faudra presque 20 ans pour que Gaucherel, régulièrement invité à Puyraseau, et Verneilh ne fassent les 20 eaux-fortes qui illustrent l'ouvrage !

17 longues années où Drouyn prend régulièrement - et parfois ironiquement - des nouvelles du projet ! Mais la page de titre indiquera que l'ouvrage est en vente à Paris, chez M. Léon Gaucherel (rue des Feuillantines, 61) et ... à Bordeaux, chez M. Léo Drouyn (rue Desfourmiel, 30).



Frontispice de l'édition du « Vieux Périgueux » de 1867. Une des 20 gravures suit.



ANCIENNE CHAPELLE DE L'ÉVÊCHÉ

### **La participation de Léo Drouyn aux salons des Beaux-Arts de Périgueux.**

Alors rien d'étonnant à voir Léo Drouyn participer au Salon des Beaux-Arts de Périgueux, lors du grand Concours régional agricole organisé par la Société d'Agriculture de la Dordogne.

Une section « Beaux-Arts » a été prévue dont la présidence est confiée au Dr Galy, à charge pour lui et son équipe de réunir les œuvres des artistes et de les exposer.

Galy a bien fait les choses et on peut admirer à côté de toiles de Breughel, Van Dick ou Ribera des œuvres de contemporains célèbres comme Fromentin, Bouguereau, Narcisse Diaz, Dauzats, et des peintres bordelais comme Lewis Brown, Chabry, Chaigneau ou Pradelles.

Dans la collection fusains et gravures, on trouve les noms d'Émile Lalanne pour des fusains, de Verneilh et Marquessac pour des eaux-fortes et bien-sûr de Léo Drouyn qui, dit le 'compte-rendu du Salon' « a exposé plusieurs gravures et eaux-fortes (dont des planches de la Guienne militaire et un ensemble de 15 eaux-fortes pittoresques) et trois dessins au fusain remarquables ». Il y avait aussi, sous le numéro 330 deux gravures publiées par l'artiste.

Vient l'heure des récompenses et des médailles. Dans la section peinture, les médailles d'or iront à Émile Lafon de Périgueux et Lewis Brown de Bordeaux, et dans la section aquarelle, pastel, fusains, gravures, la médaille d'or revient à Léo Drouyn.

Trois ans avant Paris, c'est une récompense valorisante, et il la mentionnera dans son autobiographie.

Quelles étaient ces œuvres et que sont-elles devenues ?

Une lettre du Docteur Galy à Drouyn du 18 juin 1864 lui indique qu'il a « *recommandé à notre secrétaire de retenir un fusain, La Tempête, Le Chêne et le Roseau, le cadre contenant vos eaux-fortes et le spécimen de la Guienne militaire, le tout pour être placé au musée. Veuillez bien nous faire savoir ce que nous vous devons pour toutes ces bonnes œuvres et me croire, en attendant, votre dévoué .... Et notre sincère admiration.* »

Les registres d'entrée du Musée confirment bien cette entrée et L'Orage, Le Chêne et le Roseau figure bien au catalogue imprimé en 1865 sous le numéro 18, avec cette mention : « *Acheté par la Ville en 1864 - 6 Exposition de Périgueux, n° 116* ».

Le catalogue indique par contre que les eaux-fortes de la Guienne militaire et le cadre des 15 eaux-fortes pittoresques, numéros 19 et 20 du catalogue avaient été données par l'artiste pour le Musée.

De même, le catalogue de 1887 indique deux épreuves des églises Saint-Michel et Saint-André de Bordeaux également offerts par l'artiste.

Geste d'amitié de Drouyn pour un conservateur de Musée qui ne lui ménageait pas non plus son affection, comme le montre cette lettre du 13 septembre 1868.

« *Cher collègue et ami,*

*N'hésitez pas à m'envoyer vos œuvres. Tout ce qui me vient de vous, tout ce que vous écrivez ou que grave votre pointe fine et spirituelle me plaît, m'intéresse, me charme.*

*Vous ne voyez pas les vieux monuments exclusivement en archéologue, mais en amant de la nature, vous les enveloppez des plus saisissants paysages. Vos productions, en même temps qu'elles nous révèlent le génie architectonique de nos pères, traduisent, avec émotion, le langage des bois, des eaux, de l'air, en un mot de la grande âme universelle. - ne soyez pas effrayé de ce mot - Sans être panthéiste, je dis qu'il se dégage de toutes les œuvres de la création quelque chose qui a sa vie propre, sa physionomie, son parler et qui met de grands artistes comme vous en communication avec Dieu. Envoyez-moi donc vos magnifiques eaux-fortes pour que je les admire et en suce la moelle. Il est certains lointains de vos paysages, interrompus par de grandes flaques d'eau ou des touffes d'arbres que je ne puis me rassasier de voir. »*

Léo Drouyn n'oublia pas cette proposition, et, dans une lettre conservée aux Archives départementales de la Dordogne de 12 avril 1870, il fit une proposition d'achat au conservateur du Musée :

« *Cher Monsieur Galy,*

*Je viens de faire deux œuvres périgourdines.*

*1) Un tableau représentant Périgueux (Pont-Vieux, cathédrale et Escornenoef dans le fond), 1m20 de long, 0,85 de haut sans le cadre ; effet de matin brumeux.*

*2) Une gravure du même sujet, 0,85 de long, 0,35 de haut sans la marge ; effet du matin, orage et pluie. Celle-ci, faite assez tôt est à l'exposition de Paris.*

*D'après tout le monde c'est mon meilleur tableau. D'après quelques amateurs et quelques graveurs de Paris, c'est ma meilleure gravure. Je crois, moi, en avoir fait d'aussi bien jadis. Je voudrais proposer l'un ou l'autre, ou l'un et l'autre à la ville de Périgueux. Le tableau au prix de 800 fr encadré ; et la gravure au prix de 800 aussi et l'on m'en donnerait dix épreuves ; ou 1000 fr et je donnerais avec, 50 épreuves sur Chine, m'en réservant toujours dix pour moi. Laissant, dans*

*les deux cas, en toute propriété, le cuivre à la ville, avec la liberté d'en faire imprimer, à ses frais, tant qu'elle en voudrait. Si même on prenait ces deux œuvres, je les laisserais à 1500 fr et donnerais 50 épreuves de la gravure (il n'en existe qu'une épreuve à l'exposition, et une chez moi).*

*S'il y a moyen de faire cette affaire, j'enverrai le tableau et la gravure, ou les deux ensemble à Périgueux pour qu'on les examine.*

*Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments très affectueux. »*

Je ne reviendrai pas sur la question de la date et de la véracité de cette composition pittoresque, qui pose de nombreuses questions qui ont été abordées par Gilles Delluc et Vincent Marabout dans nos ouvrages respectifs.

Ce tableau n'a malheureusement pas été acheté par le Dr Galy et sa trace s'était perdue. Sur la base de cette lettre je l'évoquais dans mon livre « Entre Art et Sciences, Léo Drouyn cet illustre inconnu » et j'écrivais que « ce tableau inconnu appartient sans doute à une collection privée ».

C'était effectivement le cas, et ce tableau est passé vous le savez en salle des ventes l'an dernier et l'on a pu avoir une photo de cette œuvre de Léo Drouyn, qui est donc réapparue pour la plus grande joie des amoureux (et amoureuses !) de Drouyn.

Ce n'est malheureusement pas le cas de quatre autres œuvres de Drouyn qui furent exposées aux 'Salons périgourdins' de 1888 et 1890.

Le catalogue indique que ce sont des dessins à la plume, ce qui est normal à ces dates, puisqu'on sait qu'à partir des années 1880, Drouyn ne pouvant pratiquement plus graver pour des raisons oculaires, dessine, avec la même technique du petit trait et du croisillon, de grands dessins à la plume, qu'il réduit parfois par héliogravure pour en faire de simili eaux-fortes (cf mon livre).

Quels sont ces dessins ? (merci à Denis Chaput)

- *Le Vieux Pont de Périgueux* - tiens donc ! - et *Un dolmen à Illats*, au salon de 1888, « dessinés et modelés, dit Bethylle dans 'les Salons Périgourdins', avec une science consommée ; les ciels sont d'une finesse de ton incroyable, étant obtenus avec de simples traits de plume ; mais aussi pas un de ces traits ne porte faux et leur graduation, si bien observée, dénote une expérience peu commune. »

- *Le château de Beynac et le château de Châlusset*, au salon de 1890, deux dessins à la plume également, dont la critique fait encore l'éloge : « Parmi les dessins, il faut d'abord distinguer les deux qu'expose M. L. Drouyn, un vétérinaire de l'art qui sait manier la plume avec une dextérité surprenante : sa vue de Beynac et ses ruines du château de Châlusset sont parfaites d'exécution et resteront comme deux documents des plus précieux. »

Aucun de ces quatre dessins à la plume n'ont été retrouvés.

Sans doute ont-ils été achetés par quelque famille périgourdine, et, comme pour le tableau de Périgueux, il faut simplement souhaiter que ces quatre dessins à la plume ressortent un jour de leur grenier, comme est ressorti un jour ce beau dessin à la plume représentant l'étang de Puyraseau et qui appartient maintenant à la commune de Izon, le village natal de Léo Drouyn.

# LE PIÉMONT À NONTRON



Conférence donnée au GRHIN  
Par Hervé Lapouge  
Le 5 avril 2018

Avec les remerciements du GRHIN auprès de la SHAP. Ce texte a été publié de prime abord dans le Bulletin de la SHAP tome CXLIV - année 2017. Cette publication dans les Chroniques Nontronnaises étant conforme à la précédente, avec l'aimable autorisation du Président de la Société Historique et Archéologique du Périgord.

# De Trompéo aux Gianello. Le Piémont à Nontron.

## Et le Piémont<sup>1</sup> devient français.

La campagne d'Italie et les nombreuses victoires du général Bonaparte conduisent à l'armistice de Cherasco, signé le 28 avril 1796. Victor Amédée III (1726-1796), duc de Savoie et roi de Sardaigne, se retire de la Première Coalition dans laquelle restent seulement l'Angleterre et l'Autriche. Les places fortes d'Alexandrie, de Coni et de Tortone sont livrées aux Français en même temps que la libre circulation des troupes est consentie dans tout le Piémont. Le 15 mai suivant, l'accord de paix définitif signé à Paris cède à la France le comté de Nice, le duché de Savoie, Tende et Beuil, en même temps qu'il garantit le libre passage sur son territoire aux troupes françaises.

Il faut attendre le 11 septembre 1802 (24 Fructidor an X) pour voir la France annexer le Piémont. Annexion qui provoque la fureur des grandes puissances européennes et met également sérieusement à mal l'image de libérateur du Premier Consul auprès des patriotes piémontais et aussi d'ailleurs.

La fin de la domination française et la Restauration permettront à la famille de Savoie de récupérer ses terres.



1 - Région du nord-ouest de l'Italie, frontalière avec la Suisse, la France et les régions italiennes du Val d'Aoste, au nord, de Lombardie et d'Emilie-Romagne, à l'est, et de Ligurie, au sud, le Piémont tire son nom de sa situation géographique, au pied des Alpes. Traversé par le Pô, son chef-lieu est la ville de Turin, capitale des États de Savoie de 1563 à 1713, du royaume de Sicile de 1713 à 1720, du royaume de Sardaigne de 1720 à 1861, du Royaume d'Italie de 1861 à 1865, mais aussi, en parenthèse, de 1802 à 1814, chef-lieu du département du Pô.

## Le Piémont à Nontron. Un sous-préfet bonapartiste.

L'histoire commence par la nomination, par décret du 23 décembre 1811, de Charles Camille Trompéo au poste de sous-préfet de l'arrondissement de Nontron. Il succède à Geoffroy Boyer (1746-1833), natif de Nontron, ardent bonapartiste, ancien membre du Conseil des Cinq-Cents du 15 avril au 26 décembre 1799.

Né le 21 juillet 1778 à Biella (Bielle en français), ville piémontaise située au nord de Turin, Carlo Camillo Trompéo est le fils de Geltrude Prola Boetti et Pietro Paolo Trompéo (1753-1828), trésorier de la province de Biella, confirmé receveur particulier du même arrondissement par le gouvernement français, fonction qu'il a remplie jusqu'au moment de la séparation du Piémont de la France, membre du collège électoral du département de la Sésia ou Sézia.

Avant de venir à Nontron, le tout jeune Carlo Camillo Trompéo, âgé de 19 ans, fait partie, à l'été 1797, à Biella, du mouvement révolutionnaire s'inspirant du modèle jacobin français conduit par Pietro Avogadro dont il est le secrétaire<sup>2</sup>.

Il n'est donc en rien étonnant qu'il soit nommé par décret du 11 Prairial an XII (31 mai 1804) sous-préfet d'Alba, département de la Stura, un des cinq qui forment alors le Piémont. Il est alors seulement âgé de 25 ans ! Par décret du 24 Floréal an XIII (14 mai 1805), il devient membre de la Légion d'honneur, puis chevalier de l'Empire par lettres patentes du 18 juin 1809.



Sous-préfecture d'Alba.



Le blason

Le chevalier Trompéo peut alors blasonner en toute légitimité : « *D'azur, chargé à dextre d'un tronc d'arbre terrassé d'argent, à senestre d'un lion d'or debout, armé d'une épée d'argent, le tout surmonté de deux palmiers d'argent croisés en sautoir par la tige et soutenus d'une champagne de gueules du tiers de l'écu au signe des chevaliers.* »

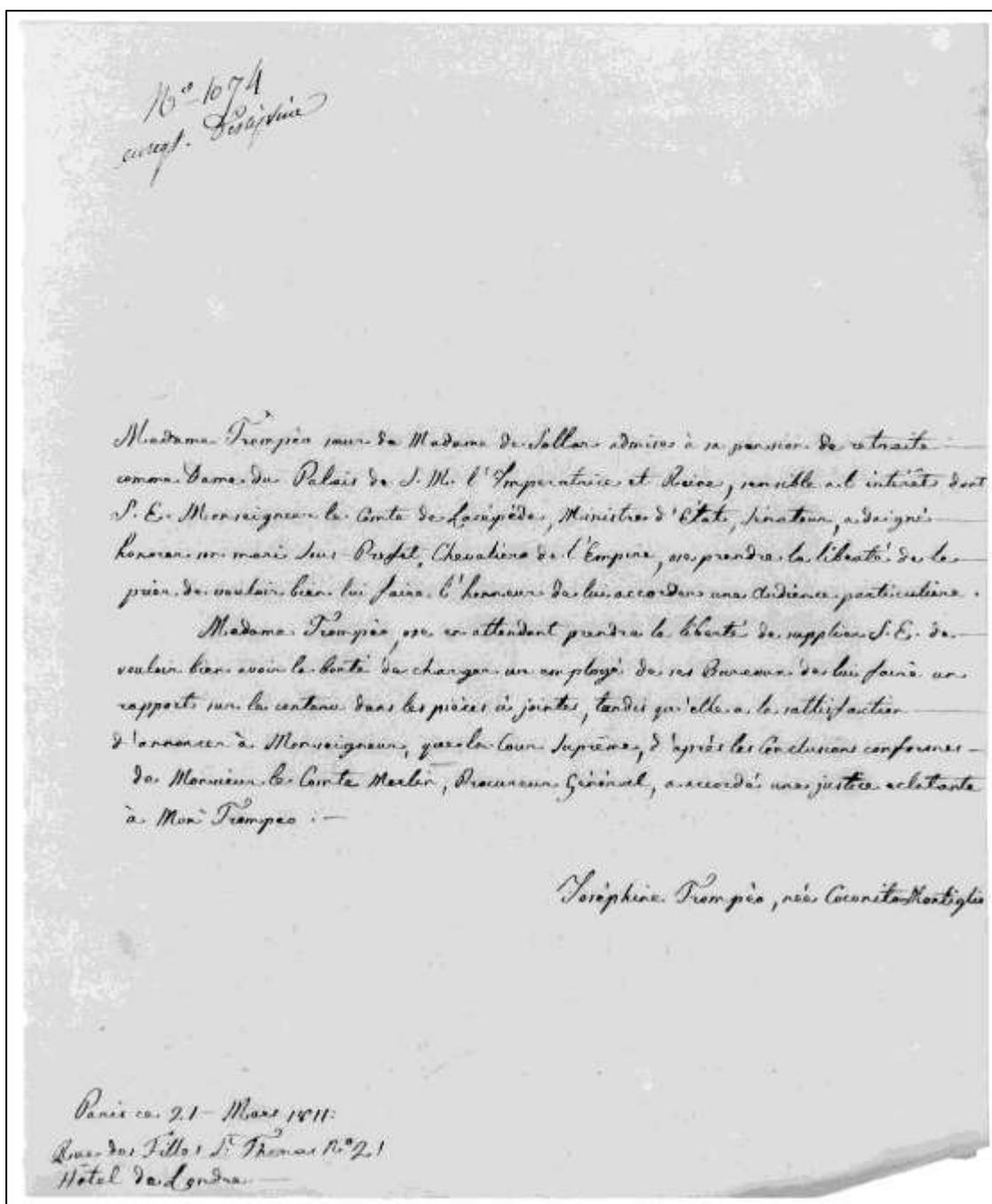
Selon l'adage qui veut qu'un bonheur n'arrive jamais seul, le 8 janvier 1809, Charles Camille Trompéo s'allie à une famille influente en épousant Joséphine, fille du marquis de Montiglio Coconito de Casal Marengo et sœur de la marquise Solam-Villeneuve, ex-dame du palais à la cour de France<sup>3</sup>.

2 - Selon l'historien Giorgio Vaccarino (1916-2010), premier directeur de l'institut d'Histoire de la Résistance en Piémont (I. Giacobini Piemontesi 1794-1814, Rome, Archives de l'État de Turin, 1989, vol. 2, p. 787).

3 - La mariée peut se flatter d'être la petite-nièce de son excellence feu M. le chevalier Montiglio Coconito, général de cavalerie, Ministre de la guerre, grand-maître de la maison du Roi et grand-croix de l'ordre supérieur de l'annonciation, cousine germaine de son excellence le comte Viduo, ministre de l'Intérieur du roi de Sardaigne, nièce de M. le marquis de Saint-Martin d'Aglié, conseiller d'État à Turin, frère de M. le comte de Saint-Martin d'Aglié, ambassadeur de sa majesté le roi en Sardaigne à Londres. Elle est également cousine de Louis-Amédée Montiglio de Villeneuve, baron de l'Empire par lettres patentes du 16 décembre 1810, premier Président de la cour royale de Florence, organisée par le gouvernement français jusqu'au moment de la suppression de cette cour, et encore de Joseph Marie Montiglio d'Ottiglio, baron de l'Empire par lettres patentes du 21 mai 1811, frère du précédent, sous-préfet de l'arrondissement de Bobbio, membre du collège électoral du département de Gênes et membre du corps législatif de France jusqu'à l'époque de la publication de l'ordonnance du roi en date du 4 juin 1814.

Charles Trompéo connaît dans l'exercice de ses fonctions de sérieux problèmes. Il est notamment accusé d'avoir favorisé la substitution frauduleuse et la soustraction de conscrits. Négligence, prévarication, conseils intempestifs, quelle qu'en soit la raison, le 2 mai 1810, le Tribunal de police correctionnelle de Coni, département de la Stura, condamne le chevalier Charles Camille Trompéo, sous-préfet de l'arrondissement d'Alba, « en la peine de deux années d'emprisonnement et au remboursement des frais auxquels la poursuite et punition de ses délits a donné lieu. »

Charles Trompéo interjette appel avec effet suspensif contre la décision du Tribunal. Une lettre de Joséphine Trompéo, en date du 21 mars 1811, adressée du n°2 rue des Filles-Saint-Thomas, à Paris, à son Excellence Monseigneur le comte de Lacépède (1756-1825), Grand Chancelier de la Légion d'honneur, ministre d'État, sénateur, informe celui-ci que « la Cour Suprême, d'après les conclusions conformes de Monsieur le comte Merlin, Procureur général, a accordé une justice éclatante à M. Trompéo. »



Charles Trompéo peut alors prendre la direction de Nontron et de sa sous-préfecture.



Léonard Marcillaud de Bussac (29 mars 1792 Lussas - 11 décembre 1830 Nontron) occupe le fauteuil de premier magistrat depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle et plus précisément le 20 Germinal an IX (10 avril 1801), suivant arrêté du préfet Léonard Philippe Rivet, confirmé par les soins de ce dernier le 14 mai 1808, puis par le préfet baron Jean Frédéric Maurice le 21 décembre 1812.

En ce début d'année 1812, à l'heure où se dessinent la Sixième Coalition et la terrible campagne de Russie, Charles Trompéo approuve et appuie les orientations du maire et de son conseil. Ainsi, avec l'aval du recteur de l'Académie de Bordeaux et du préfet, un accord est donné à un projet de création de collège, financé par Pierre Fanty-Lescure, dans une partie de la maison nationale des ci-devant Cordeliers, distraction faite de l'église, des cloîtres et des parties utilisées par la prison et le tribunal<sup>4</sup>. Au mois de décembre, il est également procédé à la vente de l'église Saint-Etienne<sup>5</sup>.



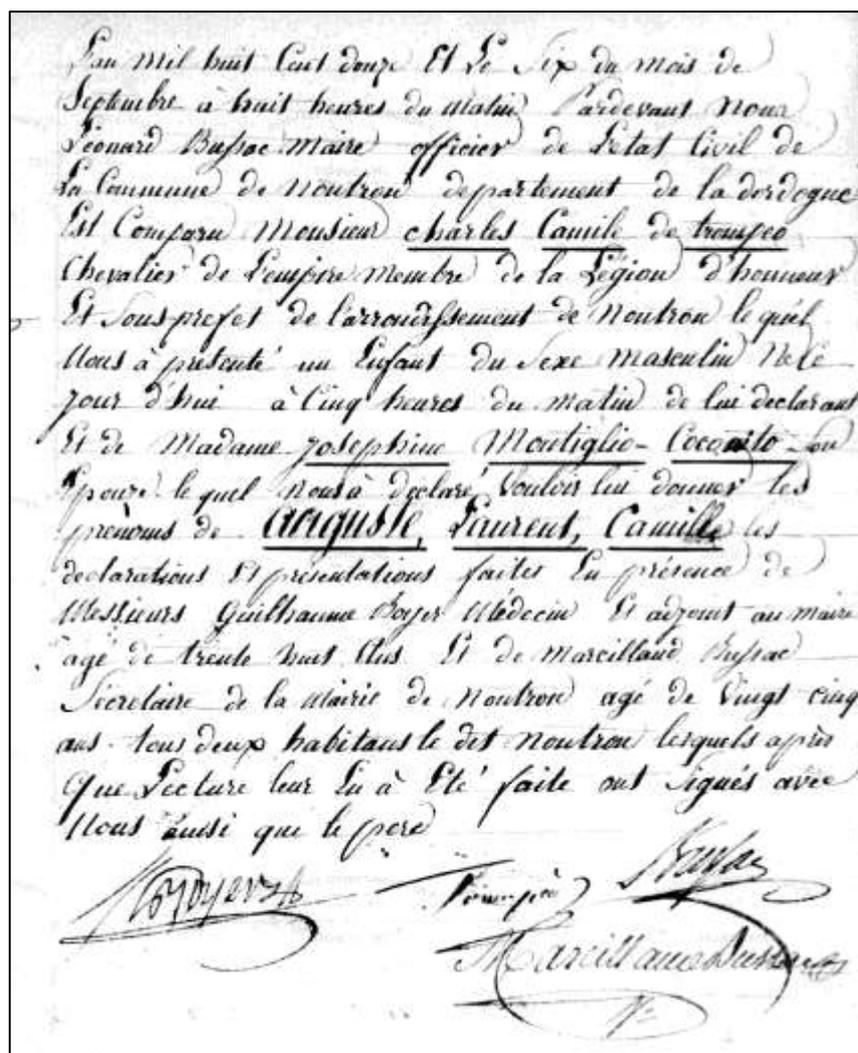
L'église St-Etienne.

4 - Le couvent des Cordeliers sera finalement utilisé pour abriter les services administratifs de la sous-préfecture pendant de longues années.

5 - L'église Saint-Etienne, finalement rasée et remplacée par une école communale puis par une école supérieure de jeunes filles, verra ses pierres utilisées pour la construction de l'hôtel de ville et du mur d'enceinte du cimetière.

Parentèse importante dans la vie du sous-préfet Trompéo, le 6 septembre 1812, à huit heures du matin : « Par devant nous Léonard Bussac, maire officier de l'état civil de la commune de Nontron, département de la Dordogne, est comparu Monsieur Charles Camille de Trompéo, Chevalier de l'Empire, Membre de la Légion d'honneur et Sous-préfet de l'arrondissement de Nontron, lequel nous a présenté un enfant de sexe masculin, né aujourd'hui, à cinq heures du matin, de lui déclarant, et de madame Joséphine Montiglio-Coconito, son épouse, lequel nous a déclaré vouloir lui donner le prénom de Auguste, Laurent, Camille... »

Déclaration et présentation faites en présence de Guillaume Boyer, médecin et adjoint au maire, âgé de trente-huit ans et de Marcillaud Bussac, secrétaire de la mairie de Nontron, âgé de vingt-cinq ans, tous deux habitant le dit Nontron...



Registre d'état civil de Nontron, naissance d'Auguste Trompéo.

L'année 1813 s'écoule presque tranquillement. Quelques jeunes Nontronnais, armés et équipés aux frais de la commune et de son conseil « pénétré des sentiments qui doivent animer tous les Français », choisissent de s'enrôler volontairement dans la Cavalerie, sous le regard particulièrement satisfait du sous-préfet.

Arrive le mois de mars 1814. L'Empire et Napoléon sont au plus mal et, le 28 du mois, Léonard Marcillaud Bussac donne sa démission : « mon âge, ma santé et une infirmité ne me permettent plus de remplir la place de maire de la ville de Nontron dans un temps où les travaux se succèdent plus que jamais... J'ai l'honneur de présenter pour remplir la place de maire M. Mazerat Delort, avantageusement connu par son aptitude et généralement estimé de tous nos concitoyens. La place d'adjoint demeurant vacante, je présenterai mon fils... »

Marcillaud Bussac n'est pas écouté. En effet, le 2 avril 1814, réagissant à la démission et aux propositions du maire qu'il doit considérer comme un véritable déserteur, Charles Trompéo transmet à sa hiérarchie un avis bien différent de celui du démissionnaire concernant la réorganisation de la mairie de Nontron : « *J'ai l'honneur de vous proposer en remplacement de M. Bussac, M. Boyer, avocat. J'ai la conviction, M. le Préfet, que ce choix sera très utile au service de l'Empereur, surtout dans un moment où il est d'intérêt majeur que le maire des chefs-lieux donne l'exemple et en quelque sorte l'impulsion aux administrations municipales de l'arrondissement. Cette présentation est d'ailleurs déterminée par les éloges flatteurs que vous avez faits de M. l'avocat Boyer par votre lettre du 19 janvier 1813 dans laquelle vous disiez : charger par exemple M. l'avocat Boyer... je crois assez connaître son dévouement à la chose publique pour être sûr qu'il vous secondera de toutes ses forces* ».

Ainsi, par arrêté du 6 avril 1814, Jean Frédéric Maurice, préfet de la Dordogne, suivant le point de vue de Trompéo, nomme Jean-Baptiste Boyer ( 27 mars 1761 Nontron - 29 août 1833 Nontron) à la fonction de maire de Nontron. Sans doute plus mesuré que son subordonné, mais aussi pour ménager les susceptibilités, il confie tout de même la place de 1<sup>er</sup> adjoint à Louis Mazerat Delort et la place de 2<sup>e</sup> adjoint à Jean-Baptiste Marcillaud Bussac.



Jean-Baptiste Boyer.

Il est à noter que, les turbulences de la Première Restauration et des Cent Jours dissipées, cette rebuffade permettra à Marcillaud Bussac père, sans doute en meilleure santé et débarrassé de son infirmité, un surprenant retour !

Napoléon abdique le même 6 avril 1814. Le 9 avril, en présence du sous-préfet, Jean-Baptiste Boyer prête le serment d'obéissance aux constitutions de l'Empire et fidélité à l'Empereur. Il faudra attendre le 14 avril pour le voir donner connaissance à son conseil réuni en séance extraordinaire « *du décret en date du 3 avril dernier qui déclare Napoléon Bonaparte déchu du trône et institue un gouvernement provisoire.* »

Charles Trompéo reste en place à la sous-préfecture. A la mairie, Jean-Baptiste Boyer s'adapte au mieux... des intérêts publics, et, désireux de voir la loi strictement respectée, n'hésite pas à entrer dans un sévère conflit avec Marcillaud Bussac, père et fils. Le 24 août 1814, il réclame au père, son prédécesseur, une petite charrette appartenant à la commune, et au fils, son 2<sup>ème</sup> adjoint,

et de manière moins anecdotique, le réverbère de police<sup>6</sup>, lui signifiant ainsi qu'il entend exercer lui-même et sans partage les fonctions de commissaire de police et sous-entendu, celle de premier magistrat.

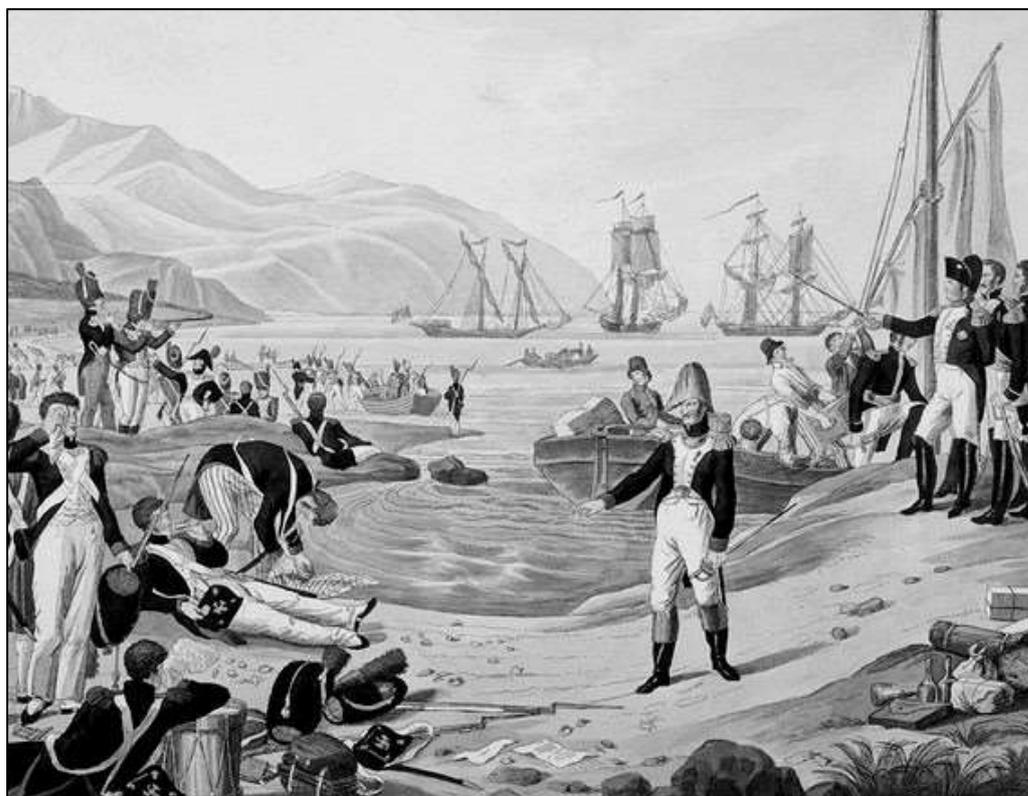
Les deux hommes, maire et sous-préfet, qui manifestement s'entendent au mieux, s'appliquent à organiser les fêtes et cérémonies destinées à célébrer le nouveau pouvoir et la royauté revenue : une cérémonie religieuse le dimanche 8 mai 1814, un service funèbre le mercredi 8 juin en mémoire de sa majesté Louis XVI, de Louis XVII, de la reine Marie-Antoinette d'Autriche et de Madame Élisabeth, enfin, la célébration de la fête de saint Louis le 25 août 1814.

Au mois de septembre, l'ordonnancement des cérémonies de prestation de serment de fidélité au roi par tous les fonctionnaires de l'ordre administratif, fixées au dimanche 18 septembre, est mis en place. Deux jours plus tard, le 20 septembre, Charles Trompéo est honoré du titre d'avocat par lettre de sa majesté Louis XVIII.

Le 6 octobre 1814, Charles Trompéo, plus que jamais sous-préfet de Nontron, se rend à la mairie et, par devant Jean-Baptiste Boyer, avocat et maire de la ville de Nontron, déclare « *vouloir continuer à résider à Nontron, ou partout ailleurs en France, fixer son domicile pour obtenir les titres et qualités de Français et jouir des droits civils et politiques qui y sont attachés* ». Le Piémont n'est plus français, mais Trompéo de son côté entend bien le rester.

Le 29 novembre 1814, par ordonnance royale, Charles Trompéo se voit accorder une lettre de déclaration de naturalité (lettres patentes par lesquelles le roi admet un étranger au nombre de ses sujets).

Le 2 mars 1815, Trompéo, toujours sous-préfet, le maire et ses premier et second adjoints doivent se rendre à Firbeix pour présenter les hommages de la ville de Nontron au duc et à la duchesse d'Angoulême. Mais le débarquement de Napoléon, la veille, à Golfe-Juan, près d'Antibes, en provenance de l'île d'Elbe, bouleverse, on le devine aisément, le calendrier des uns et des autres !



Débarquement de Napoléon à Golfe-Juan.

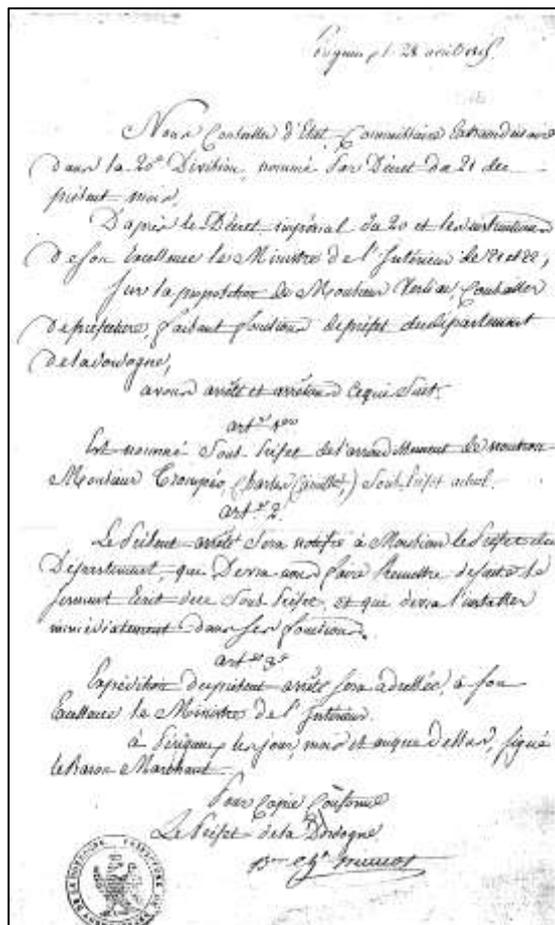
6 - Symbole de l'ordre et des prérogatives du maire en matière de police et d'éclairage public.

Trompéo et Boyer ne cachent pas leur enthousiasme. Les Nontronnais non plus ! D'autant que le 19 mars, Louis XVIII quitte les Tuileries.

Le 30 avril, sous l'œil bienveillant du sous-préfet, confirmé dans ses fonctions par arrêté du 28 avril, le maire et ses conseillers qui ont déjà voté une adresse « *exprimant les sentiments particuliers du conseil et ceux de la ville de Nontron sur le grand évènement qui a rendu au vœu des Français l'Empereur son souverain légitime* », renouvellent leurs serments de fidélité à « *Napoléon le grand, notre souverain légitime, le héros de la France, le restaurateur de la liberté, le prince sous les ordres duquel nos phalanges ont pendant 15 années servi la patrie et concouru à la rendre fière aux yeux de l'étranger.* »

Le zèle bonapartiste de Charles Camille Trompéo et de Jean-Baptiste Boyer les amène même à vivre leurs derniers jours à la sous-préfecture, pour le premier, et à la mairie pour le second. En effet, suivant arrêté de M. le commissaire extraordinaire de sa majesté l'Empereur dans la 20<sup>e</sup> Division militaire en date du 13 mai 1815, Charles Camille Trompéo est nommé sous-préfet de Bergerac. Le même jour, il « *jure fidélité à l'Empereur et obéissance aux constitutions de l'Empire* » et se trouve ainsi installé dans son nouveau poste. Toujours le même jour, un arrêté du même commissaire extraordinaire de sa majesté l'Empereur nomme Jean-Baptiste Boyer sous-préfet de l'arrondissement de Nontron.

Avec un peu de retard, Trompéo n'étant plus sous-préfet de Nontron, Napoléon, Empereur des Français, sur le rapport du Grand Chancelier de la Légion d'honneur, par décret signé le 20 mai 1815, « *statue que le Collège électoral duquel doit faire partie le Sieur Trompéo, sous-préfet de Nontron, Chevalier de la Légion d'honneur, est celui de l'arrondissement de Nontron, département de la Dordogne, sur la liste duquel il sera porté par notre préfet dans ledit département, sur la simple exhibition des présentes.* » Le document est cosigné par le ministre d'État, le duc de Bassano et le ministre de l'Intérieur, comte d'Empire, Lazare Carnot.



Nomination de Charles Camille Trompéo sous-préfet de Nontron

Préfecture de la Dordogne.

Le 13 mai 1815.

Apparition trop peu connue l'est que  
 second sous le nom de préfet du département de la  
 Dordogne, M. Trompéo, Charles Camille,  
 sous préfet actuel de Nontron, ancien sous préfet  
 de l'arrondissement de Bergerac pour arrêté de M.  
 le Comte de Lamoignon de la magistrature d'Angoulême  
 sous le 10<sup>e</sup> District en date du 29 avril 1815.  
 Lequel a fait le serment prêté par le fonctionnaire  
 du 11 floréal au 12 août et de la manière qui suit.

Je jure fidélité à l'Empereur et à l'Empire  
 des Constitutions de l'Empire.

Signé Trompéo.

Le préfet donne acte à M. Trompéo de son serment  
 prêté, et acte qu'il sera installé dans la  
 fonction de sous préfet de Bergerac, à dater de ce  
 jour, et que l'arrêté de sa nomination sera inséré  
 à la suite de son arrêté en la préfecture de département et  
 signé de M. Baron Bidet.

M. le Comte de Lamoignon, ancien Comte de Lamoignon  
 sous le 10<sup>e</sup> District en date du 29 avril  
 1815.

D'après le décret impérial du 20 décembre 1810  
 relatif à la institution de la préfecture de département  
 du 21 et 22.

Sur la proposition de Monsieur le préfet de



MS

Préfecture de la Dordogne.

Le 13 mai 1815.

M. Trompéo (Charles Camille) sous préfet  
 actuel de Nontron, et ancien sous préfet de Bergerac

est vu.

Le préfet donne acte au dit M. Trompéo de  
 l'acte de serment prêté par lui, et de la manière qui  
 suit.

Je jure fidélité à l'Empereur et à l'Empire  
 des Constitutions de l'Empire.

Signé Trompéo.

Le préfet donne acte à M. Trompéo de son serment  
 prêté, et acte qu'il sera installé dans la  
 fonction de sous préfet de Bergerac, à dater de ce  
 jour, et que l'arrêté de sa nomination sera inséré  
 à la suite de son arrêté en la préfecture de département et  
 signé de M. Baron Bidet.

M. le Comte de Lamoignon, ancien Comte de Lamoignon  
 sous le 10<sup>e</sup> District en date du 29 avril  
 1815.

D'après le décret impérial du 20 décembre 1810  
 relatif à la institution de la préfecture de département  
 du 21 et 22.

Sur la proposition de Monsieur le préfet de

Puis de Bergerac.

Malheureusement, pour Trompéo comme pour Boyer, Napoléon abdique une seconde fois le 22 juin 1815. L'épisode des Cent-Jours est terminé. Louis XVIII rentre à Paris le 8 juillet. La seconde Restauration se montre implacable : à Bergerac, Trompéo est remplacé par Elie-Joseph Biran-Lagrèze ; à Nontron, Boyer, qui commence là une longue traversée du désert, est remplacé par Jean-Jacques de Coursou.

Après la chute de l'Empire, le parcours de Charles Camille Trompéo se révèle mouvementé. Il fait l'objet de la part de la Restauration, et tout particulièrement de son redoutable préfet de police Guy Louis Delavau (1787-1874) et de ses sbires, d'une surveillance attentive.

Les rapports de police nous apprennent notamment que Trompéo, « *naturalisé français, se fait remarquer par des dispositions les plus hostiles envers le nouveau pouvoir* ». Il préfère alors quitter la France pour se rendre en Espagne où, « *pendant le régime des Cortès, il est le rédacteur d'une des feuilles les plus révolutionnaires de Madrid* ». « *Il pourrait même être considéré comme appartenant à la catégorie des transfuges* » en raison de son séjour en Espagne. Il participe également à la Révolution libérale portugaise de 1820.

En 1821, « *il figure dans les troubles du Piémont* ». Le 14 mars 1821, il participe très activement à la révolte de Biella aux côtés notamment de Giovanni Battista Marochetti (3 décembre 1772 Biella - 15 juillet 1851 Biella), instigateur principal du mouvement, auteur notamment de « *Indépendance de l'Italie* », et de Giovanni Battista Pollano (31 mai 1789 Moretta - 23 février 1845 Saluzzo), procureur fiscal de la ville et de la province de Biella. Il est aussi à la base, avec le docteur Giuseppe Crivelli de la parution, à Turin, du 16 mars au 8 avril 1821, des onze numéros de la *Sentinella Subalpina*, journal politique, administratif et littéraire, mais surtout journal révolutionnaire et militant pour « *défendre les idées neuves* ».

Le 8 avril 1821, l'Autriche écrase l'armée piémontaise à Novare. Sous sa botte, une impitoyable répression s'abat sur tous les suspects de libéralisme, partisans d'une royauté parlementaire. Charles Camille Trompéo doit s'exiler. Le 3 septembre 1821, à Turin, il est en effet

condamné par contumace, ainsi que ses ‘complices’ Marochetti et Pollano, à la peine capitale et à la confiscation de ses biens pour avoir, selon la sentence, écrit de Turin au chef politique de Biella une lettre dans laquelle il le sollicite et le presse vivement de faire main-basse sur tous les employés et aristocrates. Lettre pour ses soutiens, fausse ou tout au moins apocryphe, juste bonne à justifier une condamnation politique !

S’ensuit alors pour lui une nouvelle période d’errance. De retour en Espagne, il est, selon *Le Constitutionnel, journal du Commerce, Politique et Littéraire* du samedi 3 août 1823, premier quotidien français en 1830, organe de ralliement des libéraux, bonapartistes et anticléricaux : « *aide de camp du général Demetrius (ou Demetrio) O’Daly (26 janvier 1780 San Juan, Porto Rico - 1837 Madrid) qui commande l’avant-garde au combat de Séville. Il est un des premiers à entrer dans la ville, à côté du général. Il reçoit la clef de la ville et la conserve comme propriété à la demande du général, à titre de souvenir de la conduite que le Chevalier Trompéo a tenue ce jour-là, sans être militaire* ».

Le même journal, reprenant un article paru dans *l’Espectador*, imprimé à Séville, nous informe également que : « *en exécution du décret des Cortès du 30 avril 1823, son Excellence le général en chef de la 3<sup>e</sup> Armée d’opérations a nommé par un ordre du jour du 7 juin, daté de son quartier général de Trujillo, le colonel napolitain Piga et D. Carlo Camilo le chevalier Trompéo, émigré piémontais et grenadier de la milice nationale locale volontaire de Madrid, membres de la commission désignée par l’article 3 ainsi conçu : Dans chaque armée d’opérations, on formera une commission composée de trois étrangers choisis par le général en chef parmi les hommes dont l’opinion soit bien connue et qui paraîtront au général offrir assez de garanties pour qu’on les investisse du droit de prononcer sur la bonne ou mauvaise foi des étrangers qui se présentent.* »

Le 31 août 1823, le fort du Trocadéro, près de Cadix, est pris par les troupes françaises. Le 20 septembre, le fort Santi-Piétri tombe à son tour. Le 28, les Constitutionnels jugent la partie perdue, les Cortès décident de se dissoudre et de rendre à Ferdinand VII le pouvoir absolu. Pour Charles Camille Trompéo, le temps est venu de reprendre ses pérégrinations.

Son parcours le conduit alors de Londres à Paris, en passant par Calais où il débarque à la fin de l’année 1824. Dans un premier temps, à Paris, il habite au n° 25, rue Sainte-Anne, chez le sieur Lesecq, pharmacien. A partir du 15 février 1826, il réside au n° 51 de la rue Neuve-des-Petits-Champs où il se dit rentier, né et domicilié à Lisbonne. Il quitte cette adresse le 24 septembre 1826 pour retourner à Lisbonne.

En 1825 et 1826, Charles Trompéo « *fait de fréquents voyages secrets en Angleterre qui ont pour objet des intrigues politiques dans l’intérêt des révolutionnaires du Portugal. A Paris, il rencontre de nombreux Portugais et même l’ambassadeur du Portugal* ». il est également signalé à plusieurs reprises comme hôte de l’ambassade d’Angleterre.

Les 17 et 20 septembre 1825 lui sont adressées, à Paris, par le comte Alerino Palma di Cesnola (18 juillet 1776 Rivarolo Carnavese - 6 février 1851 Le Pirée), deux lettres particulièrement détaillées. Alerino Palma, exilé piémontais comme Trompéo, très influencé par la Révolution française, Bonapartiste convaincu, exerce sous l’Empire les fonctions de commissaire extraordinaire à Vercelli, puis de magistrat à Ivrea. A la Restauration, il adhère à la Carboneria, société secrète révolutionnaire italienne. Condamné à mort par contumace à Turin le 13 avril 1822 en tant que l’un des chefs de la Révolution piémontaise de mars 1821, il se réfugie en Espagne puis à Londres. Écrivain, auteur notamment de *La Grèce vengée*, il prend part, pour le compte du gouvernement britannique, aux luttes de l’indépendance grecque (1821-1829) ou Révolution grecque. Dans ses deux très longs courriers, il évoque les nombreuses péripéties de son voyage, de son départ de Londres le 16 août 1824 à son arrivée à Napoli di Romania, en Grèce, le 26 septembre, en passant par Malte. Puis, il expose et développe l’état de délabrement sanitaire et social du pays, les questions financière et relationnelle entre les gouvernements grec et britannique, sans oublier son souhait profond de voir et de favoriser, « *en Grèce, le retour de la civilisation et des lumières dont elle a jadis été le berceau* ».

Charles Camille Trompéo, on le voit, bien loin de Nontron et de sa sous-préfecture, est plus que jamais au cœur de tous les mouvements révolutionnaires qui parcourent alors l'Europe d'après l'Empire !

Après les « Trois Glorieuses » des 27, 28 et 29 juillet 1830 et la proclamation de la monarchie de Juillet le 9 août 1830, Charles Camille Trompéo part en Égypte et, converti à l'Islam, travaille alors dans l'administration égyptienne. Au même moment, le 27 août 1830, son 'ami' Jean-Baptiste Boyer sort de sa longue période de disgrâce pour redevenir sous-préfet de Nontron.

Il faut attendre l'année 1838 pour voir revenir Charles Camille Trompéo à Paris. Le 15 mai 1841, la peine de mort à laquelle il avait été condamné en Piémont est commuée en peine d'exil. Mieux même, il obtient à partir de 1842 la permission d'effectuer de brefs séjours dans sa ville natale, avant d'être gracié définitivement en 1848.

Si l'histoire nontronnaise de Charles Camille Trompéo, mort à Paris le 9 juin 1852, à l'âge de 73 ans, se révèle en fait de courte durée, son influence est par contre particulièrement marquante dans le temps, notamment par la venue à Nontron de nombreux Piémontais, de Vénitiens également, à sa suite immédiate, puis en plusieurs vagues, de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle... mais aussi par une longue et indiscutable fidélité des Nontronnais à Bonaparte et à l'Empire.

### **Un gendarme simplement de passage.**

Né le 19 octobre 1780 à Bra, ville moyenne située au sud de Turin, dans la province de Coni, Vincent Marengo est le fils de Guillaume Marengo, bourgeois et propriétaire, et de Thérèse Olloco.

Il entre au service de la France le 1<sup>er</sup> Floréal an VII (20 avril 1799), dans les carabiniers (ci-devant gardes du corps du roi de Sardaigne). Le 29 Prairial an VIII (18 juin 1800), il passe sous-lieutenant au bataillon d'officiers de la légion italienne au service de la France. A partir du 18 Pluviôse an IX (7 février 1801), il est sous-lieutenant des grenadiers du bataillon d'Assie. Le 1<sup>er</sup> Brumaire an X (23 octobre 1801), il fait son entrée dans la gendarmerie en qualité de maréchal des logis. Il est nommé lieutenant dans cette arme par décret du 20 juillet 1810 à la 31<sup>e</sup> légion, employé dans les provinces illyriennes et à la 6<sup>e</sup> compagnie.

Décoré du Lys par brevet de sa Majesté en date du 15 septembre 1814 sous le n° 7460, il faut attendre le 30 septembre 1814 pour voir Vincent Marengo, en exécution des ordres de M. le lieutenant général inspecteur général de la gendarmerie, le baron Pierre Margaron (1765-1824), intégrer en sa qualité de lieutenant la compagnie de la Dordogne. Le 29 octobre suivant, il est confirmé dans ses fonctions par ordre du Ministre de la guerre.

Le 13 janvier 1815, par devant Louis Mazerat Delort, 1<sup>er</sup> adjoint et maire par intérim (Jean-Baptiste Boyer ayant été nommé sous-préfet), Vincent Marengo, alors lieutenant de gendarmerie royale à la suite de la compagnie du département de la Dordogne, vient déclarer « *vouloir continuer de résider à Nontron ou partout ailleurs en France et y fixer son domicile pour obtenir les titres à qualités de Français et jouir des droits civils et politiques qui y sont attachés...* »

Comme Charles Camille Trompéo, Vincent Marengo quittera Nontron.

### **Plafonneurs et cafetiers.**

Au temps de l'Empire triomphant, Michel Gotardo Gianello dit Charles, accompagné de son épouse Thérèse Delavalle ou Della Valle et leur tout jeune fils Michel, né le 20 octobre 1808 à Civiasco, décide de quitter leur petit village situé dans le Piémont septentrional, au nord-est de Biella et à l'est de Varallo. La présence à Nontron du sous-préfet Trompéo guide peut-être leur choix bien plus que le simple hasard.

Plafonneur de talent, mais aussi tailleur de pierre et sculpteur, artiste et artisan à la fois, Michel, bientôt secondé par son jeune frère, également prénommé Michel, travaille alors sans relâche, de château en hôtel particulier ou bâtiment public, et bien au-delà du Nontronnais. Une appréciable aisance financière vient au fil du temps récompenser travail et compétence.

L'amour fait ensuite le reste. En effet, le 19 janvier 1830, Michel Gotardo Gianello fils, plafonneur comme son père et son oncle, prend pour épouse Françoise Chevalier, tailleuse, née à Nontron le 10 juin 1814, fille de feu Charles Chevalier, cabaretier à Nontron, décédé le 5 janvier 1823, et de Jeanne Chevalier demeurant au village de Goulat.

A Nontron, la famille Gianello s'illustre notamment, au début de l'année 1834, en modifiant l'aspect de la salle du conseil et, plus précisément, en faisant disparaître les fleurs de lys pour les remplacer par d'autres ornements.



Au mois d'avril de l'année 1836, Michel Gianello fils, déjà père de deux filles (Jeanne, née le 20 août 1833, et Angeline, née le 10 février 1836), dépose à la mairie de Nontron le projet de construction d'une imposante maison, à l'angle de la Grand'Rue (rue Carnot) et de la place de la Cahüe (actuelle place Alfred-Agard). Un escalier monumental ouvre la demeure sur la Grand'Rue et un passage couvert aux arcades en parfaite concordance avec celles de l'hôtel de ville fait face à ce dernier. Passage couvert où se tinrent longtemps moult rendez-vous galants !

Après un scrupuleux examen du plan d'alignement, le maire, Pierre Désiré Monfanges (16 avril 1794 Nontron - 10 janvier 1864 Nontron), suivant les conseils éclairés de François Alexandre Regnault (4 septembre 1805 Hanovre - 29 juin 1875 Villars), homme des grands travaux de la commune, puis le préfet, François-Auguste Romieu, le 4 août, donnent le feu vert à cette ambitieuse entreprise, offrant à la place rectangulaire et fermée, des allures d'Italie.

A l'étage de l'immeuble, l'entrepreneur Gianello décide d'ouvrir un café : le *Café des Italiens*, avec billard et salle de jeux. Concerts et bals sont même donnés très régulièrement.



Maison Gianello à Nontron.

Dominant la place et son élégante fontaine de la Cahüe du haut de son balcon de fer forgé, le *Café des Italiens* devient également bien vite un haut lieu des discussions politiques nontronnaises.

Malheureusement pour Michel Gianello et son épouse Françoise, l'année 1836 n'est pas celle de tous les bonheurs. Leur fille aînée, Jeanne, meurt le 5 juillet. Le 20 juillet, Angéline s'éteint à son tour.

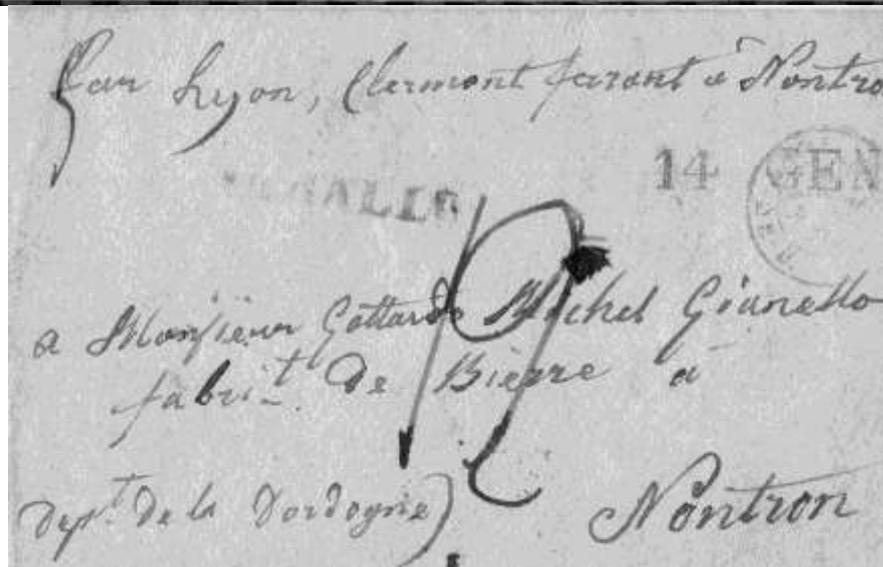
Pourtant, la vie reprend ses droits, Marie, née le 4 octobre 1839, Élisabeth Guelmia, née le 1<sup>er</sup> novembre 1845 à Saint-Martial-de-Valette (elle épousera Pierre Paulin Moreau, menuisier, natif de Périgueux, le 26 novembre 1864 à Nontron), Elie, né le 11 juillet 1848, voient ensuite successivement le jour.

En 1846, le dénombrement de la population nous apprend que Michel Gianello, alors âgé de 28 ans, se dit toujours plafonneur. Il habite la toute nouvelle maison avec son épouse Françoise, ses deux filles, Marie et Élisabeth Guelmia dite Isabelle en famille, son père, son oncle, ainsi que deux servantes.

Deux années s'écoulent et, le 19 décembre 1848, Françoise Chevalier, épouse de Michel Gotardo Gianello, cafetier et non plus plafonneur, meurt, seulement âgée de 34 ans, cinq mois après la naissance d'Elie, seul garçon né au foyer Gianello.

Une impressionnante succession de disparitions scande ensuite la vie de Michel Gianello : son fils Elie meurt le 2 mars 1849, son père, le 25 février 1853, à l'âge de 66 ans, puis, la même année, sa fille Marie, le 30 juillet. Pourtant, rien ne semble pouvoir le décourager. Le *Café des Italiens* est à son zénith, alors il engage un garçon limonadier, Eugène Duclaud. Il épouse en seconde nocces Françoise Theillout qui, le 18 avril 1857, lui donne une fille, Marguerite. Michel Gianello s'éteint brutalement quelques mois plus tard, le 16 novembre 1857, âgé de seulement 49 ans.

Jusqu'à son décès, Michel Gianello a entretenu des relations et une correspondance avec son « *affettuoso cugino* » Gottardo Zaquini, habitant Varallo, au nord-est de Biella et tout près de Civiasco et du lac d'Orta, à l'ouest, village célèbre par son « *Sacro Monte* », le plus ancien des monts sacrés d'Italie. Manifestement, les deux cousins ont pour fil rouge de leurs entretiens épistolaires, rédigés pour certains en dialecte piémontais, des transferts et prêts d'argent entre eux, mais aussi avec Gottardo Durio ou Luigi Valle.



La seconde épouse et veuve de Michel Gianello, Françoise Theillout, mais aussi sa mère, Thérèse Delavalle, 'native d'Italie', avant de s'éteindre à Nontron le 28 mars 1862 à l'âge de 86 ans, veillent quelques années encore sur le destin du *Café des Italiens* qui passe ensuite sous la direction de Brice Cahuet, cafetier puis liquoriste de grande réputation, et de son épouse Marguerite Brandy.

Enfin le mariage à Nontron, le 7 novembre 1877, de Marguerite avec Jean Lucien Henri Souquet, professeur au lycée de Nîmes, né à Périgueux le 23 octobre 1847, fils de Pierre Souquet, directeur de l'école normale de Périgueux et de Marie Gaudel, met un terme à la présence du nom Gianello à Nontron. Il est à noter que ce mariage se tient en présence de nombreux notables parmi lesquels Louis Cangardel, inspecteur des écoles primaires, Fernand Souquet, directeur de l'école primaire de Nontron, Henri Faye Tabit, substitut du procureur de la République près le tribunal civil de Nontron ou encore le négociant Col Lachapelle.

Depuis lors, le *Café des Italiens* a fermé ses portes, un 'Grand Bazar' à la mode nouvelle des magasins parisiens a ouvert les siennes avant de disparaître à son tour, comme les arcades et l'escalier monumental, condamnés au nom d'un modernisme pour le moins discutable.

### **Les hommes de l'Art.**

Avec la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'implantation piémontaise perdure et même s'amplifie à Nontron. En effet, en 1889, Charles Félix Baglione, fils de Joseph Baglione et d'Élisabeth Ferrero, né le 12 novembre 1874 à Villa-del-Bosco, petit village piémontais situé à l'est de Biella et au nord de l'axe routier Milan-Turin, arrive en France. Fils d'une modeste famille d'agriculteurs, il a alors seulement quatorze ans.

Après être brièvement passé par Grenoble, puis Angoulême où il épouse Alice Victorine Guyot qui lui donnera quatre enfants (Charlotte, Charles Félix, Jeanne et Germaine), il vient s'établir à Nontron.

Entreprenant à souhait, formé au métier de cimentier, il compte bien diversifier son activité. Ce qu'il ne manque pas de faire au fil des années particulièrement prospères pour lui, pour son entreprise et pour le Nontronnais.

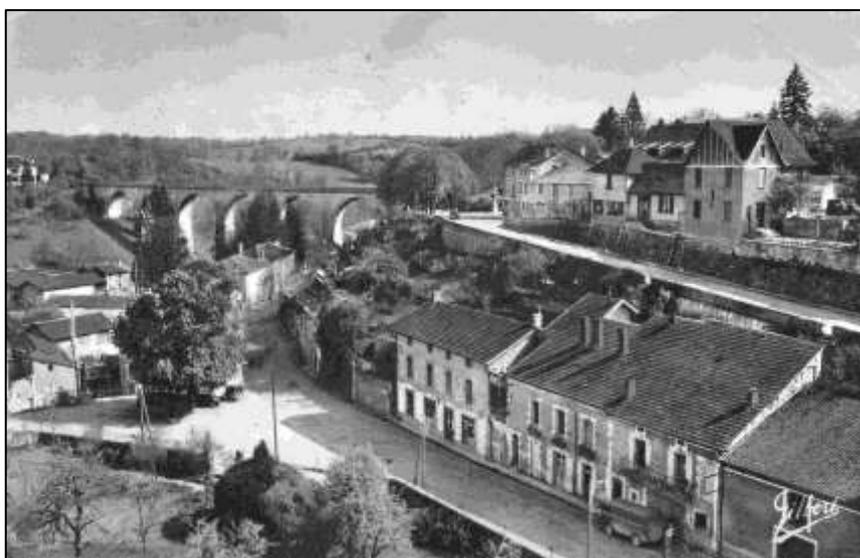


Charles Félix Baglione.

Le Nontron de 'La Belle Époque' est une cité active. L'arrivée du chemin de fer a considérablement dynamisé la ville. Les routes s'améliorent, des ponts s'élèvent, de vastes ateliers sont construits pour abriter une industrie de la pantoufle en plein essor... Charles Félix Baglione qui a installé ses locaux près de la superbe demeure qu'il a construite Boulevard Gambetta, excelle bien vite dans la construction d'importants ouvrages d'art, à l'image du pont de Saint-Pardoux-la-Rivière, enjambant la Dronne, d'ateliers tel celui des futures usines Versaveau à Masvicondeaux ou encore de grandes et belles maisons dont celle, place du Marronnier, qui fut le siège incontournable de la 'Grande Épicerie Laviaille'... Il participe aussi, en granitier expert, au début des années 1920, à l'érection du très imposant 'Monument aux héros morts pour la Patrie pendant la guerre de 1914-1918', qualifié par la Commission d'examen des Monuments commémoratifs « *d'une originalité saisissante* ».



L'entreprise Baglione Bd Gambetta à Nontron.



Épicerie Laviaille place du Marronnier.



Pour se faire, il s'entoure d'une main-d'œuvre au sein de laquelle les tailleurs de pierre, les maçons, venus essentiellement du Piémont, mais aussi, par cousinage, de Vénétie, occupent par leur savoir-faire, une place prépondérante.

Giovanni Sacchet (23 septembre 1906 Cesiomaggiore - 24 mars 1981 Nontron), Vittorio Agostino Pansolin (7 mars 1907 Pieve de Soligo - 10 novembre 1973 Nontron), Mario Gallone (13 octobre 1908 Roasio - 10 janvier 1968 Nontron), Romano Camilotto (26 avril 1912 Oderzo - 18 janvier 1986 Nontron) qui sera l'initiateur visionnaire du quartier résidentiel des Gaumondières, d'autres encore, ... quittent alors leur village. Nombre d'entre eux s'installent, avec leur famille, au Faubourg Salomon, appelé plus usuellement 'quartier du Marronnier', tout près des usines de pantoufles du Faubourg Magnac, des bords du Bandiat aux écluses poissonneuses et de ses jardins potagers.



Famille Giovanni Sacchet



Vittorio Pansolin



Vittorio Pansolin et son frère.

Le travail les accapare, certes, mais grâce à eux, à leur enthousiasme, 'Le Marronnier' s'anime. Les commerces - épicerie, boulangerie, boucherie, mercerie, cafés, restaurants... mais aussi limonadier, marchand de charbon ou rétameur - aujourd'hui disparus, vivent leur âge d'or. Au temps de Pâques, la fête du quartier, ou plus précisément la « Frairie<sup>7</sup> », la première de l'année à Nontron, draine une foule considérable. La canon est tiré dès l'aube, la Société musicale donne son aubade. Loteries, manèges, autos-tamponneuses, tir à la carabine, pêche à la truite, confiseries... s'offrent à tous, enfants et adultes. Le lundi, la course cycliste, dans le souvenir prégnant du coureur Costante Girardengo, dans la dévotion conjuguée à Fausto Coppi et Louison Bobet, égrène ses tours de circuit et offre primes, prix et bouquets. Le soir, après le feu d'artifice, le bal populaire fait rire et danser filles et garçons, jeunes et plus vieux... Le 'Marronnier' exhale alors un doux parfum d'Italie !



Yves Massy<sup>8</sup> arrive à la Frairie du Marronnier.

7 - Terme repris par Georges Rocal dans *Le Vieux Périgord*.

8 - Yves Massy (1907-1980) Cousin dans la Résistance ; Maire de Piégut-Pluviers de 1945 à 1980 ; Conseiller général du canton de Bussière-Badil de 1945 à 1980 ; Vice-président du Conseil général de la Dordogne ; Président de la Régie départementale du Tourisme ; Président fondateur de l'Union des Syndicats d'Initiatives du Périgord Vert.



Les courses cyclistes de la frairie du Marronnier (remarquez le monde sur le pont dans la première photo).

Le temps a passé. Celui des grands ouvrages a brutalement cessé avec le déclin de l'industrie pantouflière, avec la fermeture de la gare... Alors, certains ont regagné l'Italie, d'autres sont restés, se sont reconvertis puis sont morts à Nontron, après avoir donné, beaucoup donné, à leur ville d'adoption.

H. L.

## **Sources et bibliographie.**

### **Archives de la commune de Nontron.**

- État civil
- Registres des délibérations du conseil municipal.

### **Archives départementales de la Dordogne.**

- Dénombrement de la population (commune de Nontron) : années 1836, 1841, 1846, 1851, 1856, 1861, 1866, 1871, 1875, 1881, 1886, 1891, 1901.
- État civil de la commune de Saint-Martial-de-Valette
- Série 2Z : sous-préfecture de Nontron.

### **Archives nationales.**

- Base Léonore - Notices L2632052 - Cote LH/2632/52

### **Archives de la ville de Paris.**

- État civil V3E/D 1433

### **Archives privées et témoignages.**

Famille Baglione, Merle, Pansolin-Morelet, Sacchet-Dominique.

*Bulletin des lois du Royaume de France*, 5<sup>e</sup> série tome troisième - Lois et ordonnances rendues pendant le premier trimestre de l'année 1815.

*Le Constitutionnel, journal du Commerce, Politique et littéraire*, dimanche 3 août 1823.

*Le Livre Noir de messieurs Delavau et Franchet*, Paris, Moutardier libraire éditeur, 1829.

Lapouge Hervé, 1998. « Au service du bien public : Jean-Baptiste Boyer. Avocat, maire et sous-préfet de Nontron (1761-1833) » *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*. T. CXXV, p. 81-108.

Lapouge Hervé, 2005. *Les Maires de Nontron ou deux siècles de vie municipale*, Nontron, éd. Deltaconcept.

Palma comte Alerino, 1829. *Indépendance de l'Italie, moyen de l'établir dans l'intérêt général de l'Europe*, Paris, Chez les Marchands de nouveautés, au Palais-Royal, août 1829.

Vaccarino Giorgio, *I Giacobini Piemontesi, 1794-1814*, Roma, Archives de l'État de Turin, 1989.

Avec mes remerciements à la direction des Archives de l'État de Turin (Dottorssa Monica Grossi), à l'office de communication de la commune d'Alba (Luisa Bianchi, officio Stampa). Et tout particulièrement à M. Marcel Morelet, à la mémoire duquel Hervé Lapouge dédie ce « Piémont à Nontron ».

**L'abbesse de la porte de la sacristie de Champeaux.**  
(rectificatif, complément sur « destins de femmes des Chroniques n° 31)



Porte de la sacristie de Saint-Martin de Champeaux. (Photo D. Nasse)

L'abbé Farnier dans son livre « autour de l'abbaye de Ligueux » tome 1, p. 62 et suivantes nous dit ce qui suit :

« 1640 - Grâce à l'autorité considérable et au zèle infatigable de Madame de Saint-Aulaire, l'abbaye de Ligueux connaît une prospérité singulière. Pourquoi Madame de Ligueux songe-t-elle encore à transférer sa communauté à Périgueux ? C'est que les troubles publics grandissent chaque jour, malgré l'affermissement de l'autorité royale. En 1639, une ordonnance de M<sup>re</sup> Henri de Bourdeille, sénéchal du Périgord, ordonne de courir sus aux voleurs. Leur audace ne connaît plus de bornes ... Mgr de la Béraudière conseille toujours le transfert. L'affaire est portée devant la Cour de Rome. En 1640, le pape Urbain VIII, « *après avis et sollicitations du couvent de Ligueux* », accorde l'autorisation « *d'ériger la nouvelle maison de l'Ordre, mais à cette condition que ce monastère ne sera pas une fondation destinée à devenir nécessairement une abbaye, mais un prieuré triennal, appelé Saint Benoît de Ligueux, dont la supérieure sera l'objet d'une nouvelle élection tous les trois ans* ».

Ce n'est donc pas un transfert, mais seulement l'envol d'un essaim de la grande ruche abbatiale dans le nouveau prieuré, qui restera sous la dépendance immédiate de l'abbaye ...

Douze religieuses, désignées par l'abbesse, vont former la nouvelle communauté priorale, **sous la conduite de dame Marie-Suzanne de Saint-Aulaire, la plus jeune fille d'Antoine de Saint-Aulaire, l'intrépide ligueur, et de Jeanne de Bourdeille** (Jeanne de Bourdeille était veuve de Charles d'Aydie seigneur des Bernardières, quand elle épousa Antoine de Saint-Aulaire, en 1584.) Claude Estiennot nous apprend que la nouvelle installation ne put se maintenir longtemps ; il nous laisse ignorer les raisons. Nous savons seulement que la guerre de Trente ans qui s'achève, a ruiné le pays ; les troubles de la Fronde qui lui succèdent ajoutent à la misère générale... »

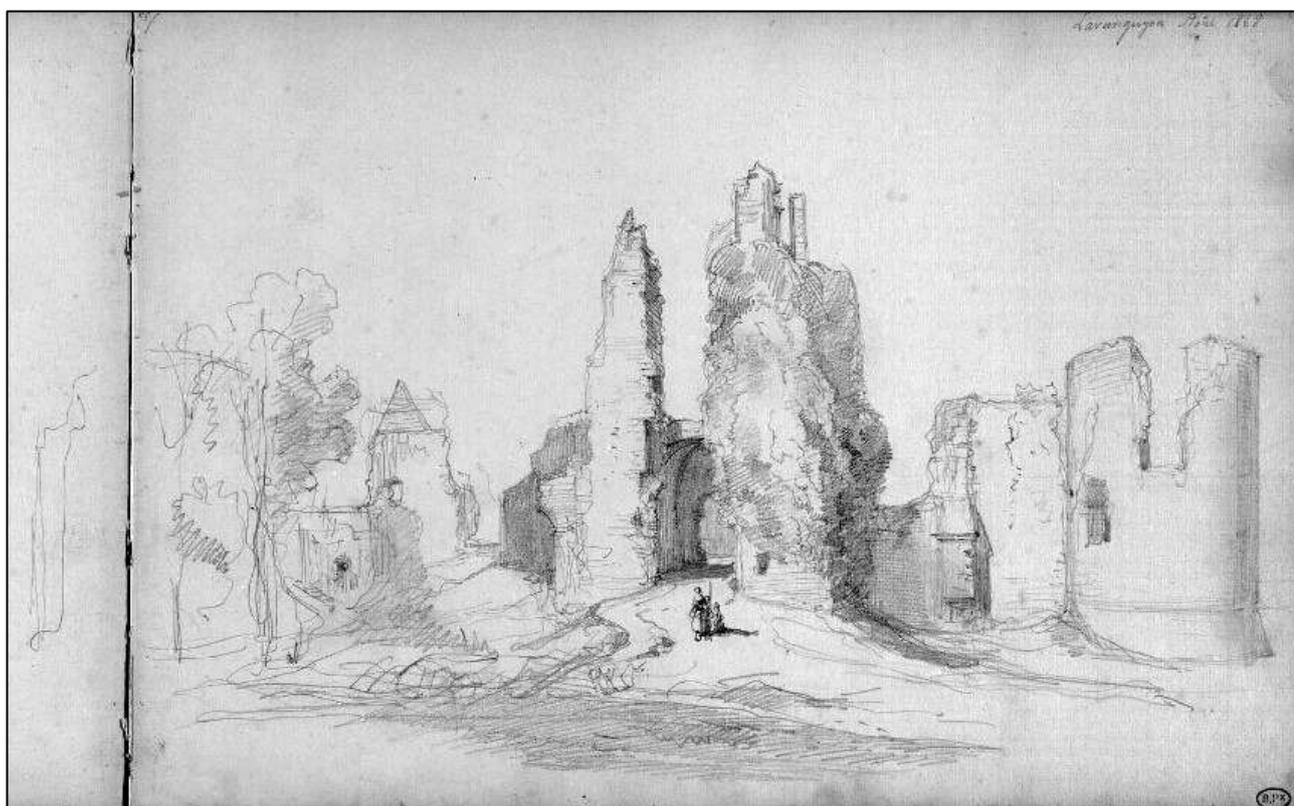
Il paraît plausible que notre porte, venue des Bernardières, représente Marie-Suzanne de Saint-Aulaire. Toutefois une « prieure » ne portait pas la crose... Est-elle devenue abbesse par la suite... ?

Il reste donc encore un peu de mystère à éclaircir pour véritablement nommer le portrait de l'église de Champeaux...

F. Gérard.

SAINT-BARTHÉLEMY-DE-BUSSIÈRE  
EN PASSANT PAR  
CHAMPNIERS - REILHAC  
LAVAUGUYON ET  
CHÂTEAUROCHER

SORTIE DU GRHIN DU 9 JUIN 2018.



Lavauguyon août 1868 - Jules de Verneilh. [B243226101\_verneilh-01\_072.jpg (biblio. Périgueux)]

**Sortie organisée par Jacques Jarry  
Notes recueillies par Jean Bardoulat  
Et Francis Gérard.**

## Champniers. (Causerie archéologique B. SHAP tome XIV - 1887 p. 184...)



Champniers le 07 juillet 1865 - Jules de Verneilh - [arch. 24 - frad024\_005fi\_02\_015.jpg]

Si les lecteurs du *Bulletin* ne sont pas effrayés de la distance et un peu las du vieux guide qui les mène, sans les consulter, d'un bout à l'autre de notre immense département, je leur proposerai aujourd'hui une excursion sur l'extrême limite de la Dordogne, à deux pas de la Haute-Vienne. Ils ont bien voulu me suivre à Biron, d'où l'on aperçoit, dit-on, les sommets neigeux des Pyrénées : je vais les conduire, s'il leur plaît, à quarante lieues de là, en terre granitique, aux étangs bordés de rochers et de bois, aux collines pittoresques, aux verdure sombres des grands châtaigniers dominant des horizons bleuâtres. Terre un peu rude et sévère l'hiver, fraîche et charmante en belle saison, où elle offre, sans le secours des dessinateurs paysagistes, l'aspect d'un splendide parc anglais, avec pelouses, futaies et pièces d'eau.

C'est au milieu de cette nature agreste qu'est situé le bourg de Champniers. Les maisons, serrées les unes contre les autres, comme il convient à une agglomération du Moyen Âge, occupent un plateau élevé, entouré de prairies aux pentes rapides, à l'extrémité duquel se dresse le château et l'église, ces deux puissances déchues.

C'est cette église et ce château, proches voisins comme on voit, que représente notre dessin.

L'église est un édifice de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe, à nef unique, voûtée en berceau ogival et à chevet carré percé de trois étroites lancettes. Ce n'est plus le style roman avec abside arrondie et arcatures cintrées : ce n'est pas encore le style ogival. C'est le type des églises de campagne, de la transition, comme celle de Saint-Martial-de-Valette, près de Nontron, assez rares dans la contrée, où presque tous les édifices religieux sont du pur style roman, plus ou moins agrandis ou remaniés à la fin du XVe siècle.

L'église de Champniers n'a point fait exception à cette règle. Dans les dernières années du XVe siècle, ou plus probablement au commencement du XVIe, car, pour les églises, le style de ce

temps-là est resté le même de Louis XI à François 1<sup>er</sup>, deux transepts voûtés sur nervures, avec clefs de voûtes armoriées, sont venus se souder à la nef, en avant du chœur, et cette nef elle-même a été allongée d'une travée carrée, voûtée comme les transepts, au-dessus de laquelle s'élève le clocher. Ce clocher, carré à la base, passe à l'octogone à son étage supérieur au moyen de pans coupés en glacis dont notre dessin indique exactement la disposition. Des fenêtres à meneaux flamboyants éclairent les transepts, et une porte de même style, à moulures de granit, s'ouvre sur le flanc méridional de la nef. Tout cela, malgré la différence des époques, forme un tout bien complet, harmonieux, commode pour le culte et constitue, avec la flèche d'ardoises du clocher et les étroites fenêtres trilobées, qui éclairent la tour, une jolie église de campagne en bon état d'entretien.



Les armoiries figurées dans notre dessin sont celles qui sont sculptées sur les clefs de voûte des transepts. Nous dirons tout à l'heure à quelle famille elles appartenaient, ainsi que celles, d'aspect plus moderne, qui complètent ce trio de blasons périgourdins. Mais, avant de nous occuper des seigneurs de Champniers, donnons la description de leur château. Ce sera vite fait.

Ce château, de deux époques bien distinctes et séparées par un très long intervalle, le XIII<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles, occupe en partie une vaste esplanade entourée encore de deux côtés de fossés, ceux du reste de l'enceinte ayant à peu près disparu, et des bâtiments de dépendances, écuries, granges, voire des maisons de métayers, qui donnent à ce manoir un caractère mi-partie agricole et féodal, assez fréquent d'ailleurs dans notre pays, où le produit des métairies a toujours mieux valu que celui des droits seigneuriaux.



Il y a là cependant un donjon carré contemporain de Philippe-Auguste, ce qui est assez rare et atteste l'antiquité de la terre de Champniers. Ce donjon, assez petit, carré, sans contreforts,

appareillé en granit, percé de rares fenêtres cintrées, risquerait de passer inaperçu, noyé ou pour mieux dire relié qu'il est aux constructions du XVII<sup>e</sup> siècle, tandis qu'il était primitivement isolé. Il ressemble aujourd'hui à un simple pavillon faisant pendant à un autre relativement moderne, et ils encadrent à eux deux une haute et courte façade. C'est celle que représente notre dessin. Le donjon de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle n'est autre que le pavillon le plus rapproché de l'église. Il est bon de le signaler, sans quoi son ancienneté risquerait d'être confondue avec le reste du château. Ce reste, qui forme la plus grande partie des bâtiments d'habitation, n'est pas précisément d'une architecture savante et ornée. C'est grand, solidement construit, mais nullement fastueux. Ce qui frappe, c'est l'importance des caves voûtées qui règnent sous le rez-de-chaussée et sont presque monumentales par leur étendue. Il semble même qu'après les avoir construites, le propriétaire ait senti le besoin, sinon de s'arrêter, du moins d'achever le château avec plus de simplicité. D'ailleurs, une partie notable est restée à l'état d'ébauche, car je ne pense pas qu'il faille mettre sur le compte d'une démolition révolutionnaire les deux pavillons écourtés qui renforçaient le donjon et son pendant. Inhabité depuis plus de cent ans, le château de Champniers n'offre, à l'intérieur aucun intérêt, et la seule sculpture qu'il montre sur sa façade, du côté de la cour, est le blason de la famille du Lau, reproduit dans le dessin du *Bulletin*.

La terre de Champniers a une histoire suivie depuis les premières années du XIV<sup>e</sup> siècle. A cette époque (1302 et 1303), Pierre et Aymeric Bruni, damoiseaux, frères, en étaient seigneurs. Le fait est relaté dans la généalogie des Brun de Montbrun, très ancienne et importante famille de chevaliers, qui paraît être sortie des comtes de la Marche, de la maison de Lusignan, et a bâti près de Châlus, en Limousin, le magnifique château de Montbrun, dont le donjon, haut de cent pieds, date du XIII<sup>e</sup> siècle. Avant ces deux damoiseaux, nous ne trouvons rien de relatif à Champniers, mais il est plus que probable que le petit donjon dont nous avons parlé a été construit par leurs ancêtres.

En 1390, partage et titre de diverses rentes sur la paroisse de Milhaguet, en Poitou (1), entre Philippe Brun, seigneur de Champniers, et Jean de Maumont, et demoiselle Henriette de Lambertie, sa femme (2).

Des Bruni, Champniers passa aux La Porte, ancienne famille chevaleresque, qui paraît sinon originaire du Nontronnais, du moins établie depuis le Moyen Âge dans nos contrées. Comment se fit la transmission ? Vraisemblablement par une alliance ; mais nous n'avons pas de preuve historique.

Toujours est-il qu'en 1470, juste quatre-vingts ans après l'acte de partage susmentionné, François de La Porte, écuyer, seigneur de La Beytour, de Valette, de La Porte et de Lugigniac, est qualifié de coseigneur de Champniers dans la généalogie de sa famille publiée dans le *Nobiliaire de Nadaud*.

Jean de La Porte, damoiseau, François, prêtre, et Bertrand, chevaliers sont dits coseigneurs de Champniers, du Chambon, La Beytour, La Vergne et La Porte dans un acte de 1487.

Jean de La Porte, écuyer, seigneur de Champniers, se maria en 1538 et laissa de son mariage un fils, François, seigneur de Champniers, en 1540. Ce François était l'un des cent gentilshommes de la maison du roi et épousa Marie de Sainte-Aulaire.

En 1579, la petite-fille de François, fille de Germain de La Porte et d'autre Marie de Sainte-Aulaire, fut mariée par contrat du 7 août à Jacques de Pons, fils de François, chevalier, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, seigneur de Mirambeau, prince de Mortaigne, etc., et lui porta la terre de Champniers, que les La Porte possédaient depuis plus de cent ans.

La fille de ce sire de Pons épousa, le 20 février 1612, Henri du Lau, fils de Josias, seigneur de La Côte, et de Esther Joumard, qui devint ainsi à son tour seigneur de Champniers.

MM. du Lau ont possédé cette terre pendant six générations, qu'il me paraît inutile de relater, pour ne pas allonger outre mesure la partie généalogique de cette notice, jusqu'à Jean-Louis-Antoine marquis d'Allemands, seigneur de Champniers, marié à Madeleine Le Coigneux de Bêlabre. Ce marquis du Lau n'eut qu'une fille, Madeleine-Antoinette, mariée en 1763 à Louis-Gabriel, comte de La Ramière qui devint seigneur des terres de Champniers, Piégut, Pluviers et Saint-

Barthélemy (3), par la donation que lui en fit son beau-père, après la mort de sa femme, qui ne laissa pas de postérité.

Comme on le voit, c'est par les femmes que se transmettait, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, la terre de Champniers. Elle continua à suivre cette voie. Le comte de La Ramière n'eut qu'une fille, la baronne de Wismes, qui ne laissa elle-même que deux filles. L'aînée de celles-ci, mariée au vicomte de Cornulier, lui porta la terre de Champniers. Leur fils l'a possédée assez longtemps et l'a vendue l'année dernière à un banquier des environs de Nantes.

Nous avons parlé des blasons qui sont sculptés aux clefs de voûte de l'église et sur la porte du château. Celui qui représente deux loups passants est celui de la famille de La Porte, qu'on distingue des autres familles de même nom en appelant ses membres les La Porte *aux loups*. dans leur blason actuel, tel que le donne M. de Froidefond dans son *Armorial du Périgord*, en outre des deux loups passants, il y a une fasce d'argent qui ne se trouve pas à Champniers. Mais l'autre blason de l'église, probablement celui de la femme du La Porte qui était seigneur de Champniers à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, sinon celui de sa mère, a précisément une fasce accompagnée en chef et en pointe de six billettes. Ne serait-ce pas cette fasce que ces seigneurs auraient introduite dans leurs armes ? Je serais tenté de le croire, d'autant que, dans les armes actuelles, la fasce est souvent composée d'or et de gueule de six pièces, ce qui serait peut-être un souvenir des six billettes. Ce qui est certain, c'est que le blason des La Porte a subi depuis le XV<sup>e</sup> siècle une modification importante.

Il en est de même de celui des du Lau, qui, actuellement, d'après l'*Armorial du Périgord*, porte, en outre du lion et du laurier sculptés sur l'écusson de Champniers, une bordure d'azur chargée de quinze besants d'argent, qui a dû être ajoutée depuis. Cet écusson des du Lau, sommé d'un casque avec les lambrequins et d'ailleurs médiocrement exécuté, est *parti* d'un autre blason que je ne connais pas, mais qui pourra exercer la sagacité de ceux de nos collègues qui s'occupent d'art héraldique.

Après l'église et le château de Champniers, il est bon de mentionner et de regretter un édifice d'utilité publique, datant de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, qu'on a détruit il y a quelques années, sous prétexte d'embellissement du bourg, qui n'a rien gagné, au contraire, à sa disparition. C'était une halle, portée sur de gros piliers cylindriques à base moulurée et à arcades, au-dessus desquelles s'élevait une maison à toits pointus d'un excellent style.

Était-ce une maison d'école ou un presbytère ? Je l'ignore. Peut-être ce bâtiment, réservé aux marchands à son rez-de-chaussée, avait-il au premier étage cette double destination. En tout cas, il était intéressant et d'espèce assez rare pour mériter d'être conservé. C'est probablement ce qui a fait décider sa destruction.

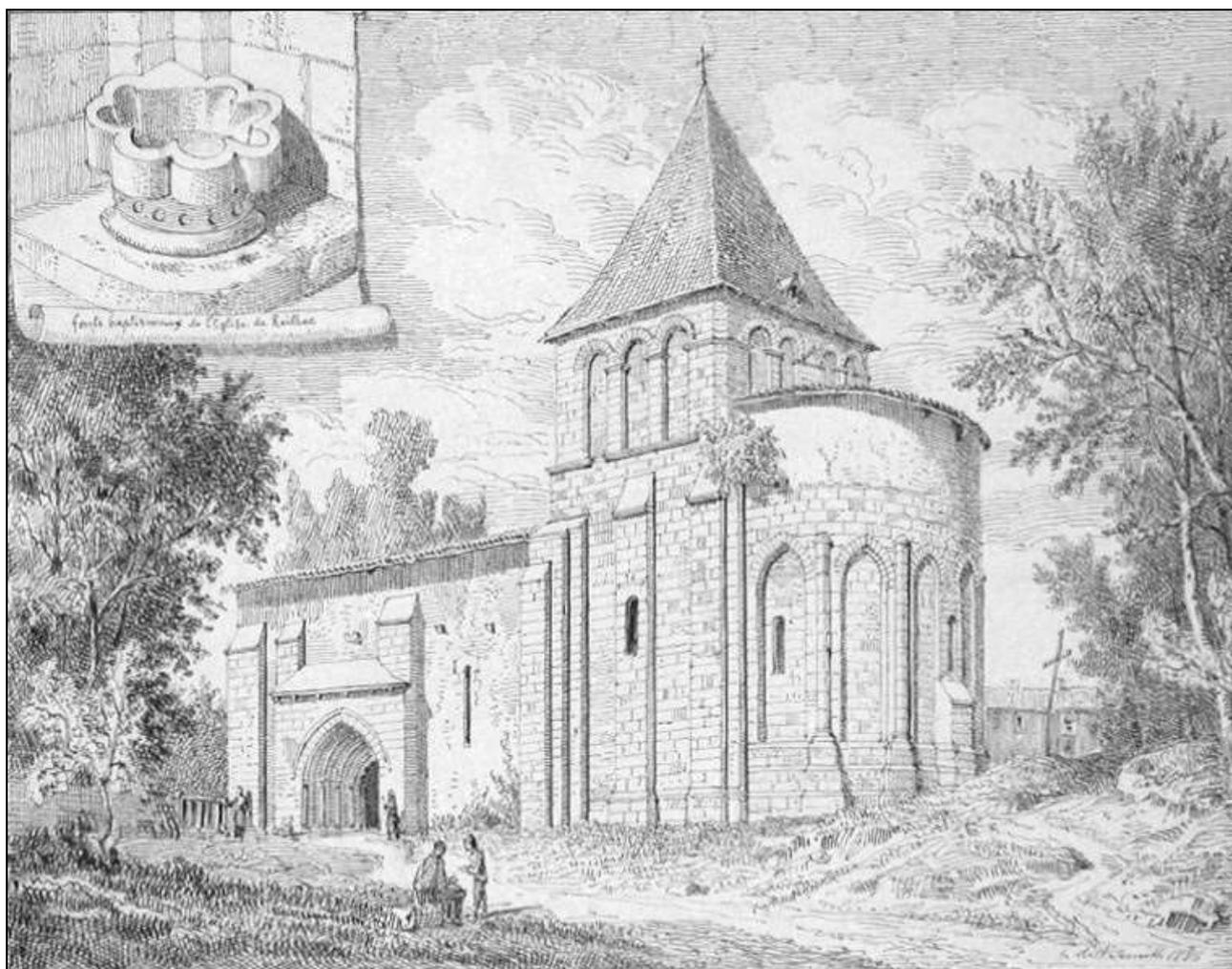
---

(1) Tout ce qui dépendait de la vicomté de Rochechouart appartenant politiquement au Poitou, tout en étant du diocèse de Limoges. C'est ainsi que le Poitou s'avancait jusqu'à deux lieues de Nontron.

(2) Note extraite de l'inventaire des papiers de la baronnie de Nontron, brûlés sur la place publique en 1793, et publié par M. de Laugardière. (*notes sur le Nontronnais*.)

(3) Ces trois dernières terres, Piégut, Pluviers et Saint-Barthélemy avaient été vendues au marquis du Lau d'Allemans, le 2 avril 1735, par Françoise de Pompadour, veuve du marquis de Courcillon, fils du célèbre Dangeau, l'historiographe de la cour de Louis XIV.

## Reilhac. (Causerie archéologique B. SHAP tome XIV - 1887 p. 184...)



Église de Reilhac et son bénitier - 1886 - plume - original coll. Ville de Périgueux-MAAP - B 1190.

Reilhac n'est qu'à quelques kilomètres au nord de Champniers. C'était une ancienne paroisse, dépendant avant la Révolution du diocèse de Limoges et actuellement annexe de Champniers. Malgré ses petites dimensions, l'église est de celles qui arrêtent les archéologues par la pureté et l'homogénéité de leur style.

Construite dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, elle se compose d'une nef unique, dont les voûtes en berceau sont tombées, comme presque toutes celles des églises romanes sans bas-côtés, d'une coupole placée sous le clocher et intacte, et d'une abside arrondie, décorée d'arcatures et de colonnettes, et éclairée par trois fenêtres en plein cintre. C'est un type d'église rurale fréquemment reproduit en Limousin et dans la partie du Périgord qui lui est contiguë. Mais au lieu d'avoir reçu au XV<sup>e</sup> ou au XVI<sup>e</sup> siècle une seconde nef et des restaurations ou remaniements, comme la plupart des églises voisines, celle de Reilhac, suffisante sans doute pour la population, est restée parfaitement intacte. C'est un spécimen très complet du style roman le plus simple et le mieux approprié aux exigences du culte campagnard et aussi du granit dont il est bâti.

La construction, comme le montre notre dessin, est entièrement en pierres de taille, circonstance à noter dans une contrée où la dureté des matériaux et la difficulté de les mettre en œuvre rendent fort coûteux les appareils de ce genre. La porte d'entrée ogivale s'ouvre sur le flanc méridional, au milieu d'un large massif, saillant comme les contreforts, couronné d'une corniche à modillons, qui a permis de développer les voussures de façon à former comme une sorte de porche.

Des colonnettes, surmontées de chapiteaux et d'où partent des moulures arrondies, décorent cette entrée, digne d'un édifice plus important, et l'arcade ogivale de la porte est découpée en forme de lobes à chaque claveau, disposition élégante qui témoigne du soin apporté à ce petit sanctuaire et du talent de son architecte.

Le chœur, décoré à l'extérieur comme à l'intérieur d'arcatures ogivales et de colonnes, est voûté en cul-de-four. Il devait avoir dans le principe un entablement à modillons et être couvert en dalles de granit ; mais il a reçu depuis longtemps une toiture de tuiles qui, si elle est plus imperméable, a nécessité un fâcheux exhaussement des murs et a fait disparaître la corniche romane qui les surmontait.

La tour du clocher est construite sur le plan barlong. Des arcades aveugles en plein cintre - 3 sur les petits côtés, 4 sur les grands - la décorent, et elle montre sur la façade qui regarde le levant un petit fronton triangulaire qui rappelle, bien que l'église n'ait rien de commun avec lui, le style carlovingien.

Les voûtes de la nef sont tombées, comme nous venons de le dire, par suite d'un léger écartement des murs. Un modeste plafond les a remplacées tant bien que mal. A cela près, l'église est en bon état. Les antiquaires ne manqueront pas d'y remarquer les fonts baptismaux creusés dans un gros bloc de granit et contemporains du reste de l'édifice. On a eu le bon esprit de ne pas les remplacer par d'autres plus au goût du jour... à moins, ce qui est, hélas ! plus probable, que les ressources de la fabrique n'aient pas permis de le faire. En attendant, nous avons pris soin d'en conserver le souvenir dans notre dessin.

Reilhac a un château encore habité par la famille qui le construisit au XVII<sup>e</sup> siècle ; mais, bien qu'il ait deux tours rondes et un gros pavillon carré pour l'escalier et qu'il constitue une agréable habitation, l'archéologie n'a pas grand-chose à y voir. Gabriel Roux, écuyer, seigneur de La Motte et de Lusson, était seigneur de Reilhac en 1692, lors de son mariage. Est-ce lui ou son père qui bâtit le château actuel, contemporain, autant qu'on peut en juger, du règne de Louis XIII ? Toujours est-il que les descendants de ce gentilhomme de vieille souche périgourdine le possèdent encore.



Le bénitier de Reilhac.



Église templière de Reilhac.

## Saint-Barthélemy-de-Bussière.



### **Le musée.**

Il comporte les objets trouvés en fouilles autour de Saint-Barthélemy par L'ARASP, dirigée par Jean-Guy Peyrony, dans divers lieux (cluzeaux, motte, ramassages, etc.). Le principal vient de la fouille d'une forge gallo-romaine de La Morinie. Il semble que le forgeron vivait bourgeoisement dans une maison qui comprenait son atelier avec bas-fourneau, mais aussi des traces indiquant un certain confort et donc un certain niveau de vie.

### **L'église St Priest.**

#### **Le prieuré.**

Un prieuré fut fondé en 1041 par l'évêque de Limoges et par ses neveux Armand et Itier, seigneurs de Cognac en Limousin.

Ce prieuré, aujourd'hui transformé en auberge, était occupé par des Bénédictins.

Au 16<sup>e</sup> siècle et au 18<sup>e</sup> ce prieuré dépendait des Salles-Lavauguyon. Verneilh-Puyrazeau nous assure dans « Ses souvenirs de 80 ans » parus en 1836 que St-Barthélemy dépendait de la grande abbaye de Chancelade.

#### **Description de l'église.**

L'édifice est entièrement bâti en bel appareil de granit. La nef de trois travées possède des voûtes d'ogive qui retombent à pénétration sur des colonnes engagées.

Les voûtes, de 7 m de haut, sont du 16<sup>e</sup> siècle, mais les murs gouttereaux sont romans. Ils sont épaulés de contreforts dont quatre droits et quatre diagonaux.

La clef de voûte à l'est est aux armes des Collonges de Pompadour (d'azur à trois tours d'argent) seigneurs de la paroisse du 15<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> siècles.

Sept baies, dont plusieurs romanes, éclairent cette nef pourtant assez sombre.

Un clocher-flèche en calcaire, recouvert d'ardoise, a été bâti au 19<sup>e</sup> siècle contre la façade occidentale, en remplacement d'un clocher-pignon.

### **Le retable.**

Tout le chevet plat est occupé par un retable du 17<sup>e</sup> siècle sculpté et possédant trois grands panneaux peints qui ont été restaurés en 2009.

Ribaud de Laugardière nous dit « *qu'il est couvert de belles ciselures, ouvrage d'un moine qui n'eut, dit-on, à sa disposition d'autres outils qu'un couteau.* » ... Il est dédié à St Priest de Clermont-Ferrand qui était évêque et distribua ses biens aux pauvres et accomplit plusieurs miracles : il guérit la fièvre de Saint Amarin. Il fut assassiné en 674 par les complices d'un homme dont il avait dénoncé les crimes au roi Childéric. Son corps fut enseveli dans l'église de Volvic qui conserve l'épée du meurtre. On l'invoquait pour la guérison des infirmes.

### **Les fresques.**

En partie détruites, les derniers vestiges, situés en partie haute, ont été restaurés en 2009. La litre dédiée aux Collonges-Pompadour est assez bien visible. Il subsiste quelques fresques au niveau de la 3<sup>e</sup> travée nord, au-dessus de l'ancien autel de pierre. Au niveau de la 3<sup>e</sup> travée sud, sur quelques m<sup>2</sup>, on distingue clairement plusieurs dessins très fins de couleur ocre.

D'après Alain Blondin, administrateur de « La pierre-Angulaire » et Catherine Renault.

### **Les armes de la litre.**

Ecu à trois tours tenu par deux lions, surmonté de la couronne de marquis et entouré d'un collier. Ce collier, peu clair, est certainement celui de l'ordre de St-Michel et celui du Saint-Esprit accolés.

### **Un peu d'histoire.**

Thibault de La Goublaye, né vers 1395 et décédé avant 1446 ; a été écuyer, capitaine de la châellenie de Nontron et lieutenant du sénéchal de Saintonge en Poitou. Il fut sélectionné par le dauphin de Viennois (futur Charles VII) pour constituer un groupe de 25 gens d'armes, selon des lettres signées à Chinon, le 3 novembre 1418. Il s'est également trouvé parmi les quarante gentilshommes qui ont accompagné Jean de Blois (voir Chroniques n° 24), seigneur de L'Aigle, dans ses campagnes de 1418 et 1420. A cette occasion, Thibault de la Goublaye et Rolland du Gourrai étaient les conseillers politiques de Jean de Blois et ont eu une participation importante dans la planification de la tentative d'enlèvement de Jean IV, duc de Bretagne, à l'abbaye de Beauport, qui a échoué car, le duc étant avisé à l'avance, a changé d'itinéraire.

Il dut disparaître. Nous retrouvons trace de lui grâce à une généalogie de M. Jean-Michel Ducosson, qui situe sa descendance en Dordogne et d'une communication de M. Gilles de Blignières qui nous a donné des détails sur les activités de Thibault en Dordogne. M. Gilles de Blignières nous signale que « *Jean de Blois, seigneur de l'Aigle, alors régent de la vicomté de Limoges pour le compte de son frère Olivier, avait érigé en 1421 le château de Piégut en seigneurie par démembrement de Nontron, et l'avait donnée à son capitaine Thibault de la Goublaye. Thibault avait également été en août 1426, avec Hélie de Paysac, l'organisateur de la fameuse conspiration 'de Gautier Pradeau' visant à rétablir Jean de l'Aigle dans ses droits fiscaux sur le château de*

*Limoges.* » La seigneurie de Piégut s'étend dans les paroisses de Pluviers, Saint-Barthélemy et Saint-Etienne-Le-Dros (Saint-Estèphe).

S'il existe d'autres armoiries à gauche du vitrail il pourrait s'agir de la représentation du mariage entre la famille de La Goublaye et celle de Hélié de Colonges et donc du passage de la paroisse de Saint-Barthélemy dans ces familles. (trop reculé pour la fraîcheur des peintures ?)

A noter que l'un des fils du couple, Jean Hélié de Colonges devint prieur de l'abbaye bénédictine de Bussière-Badil à partir de 1481, puis Protonotaire apostolique, abbé de Dalon.

Pour l'écu d'azur à trois tours d'argent, il s'agit de celui de la famille des Hélié de Ségur, qui, par mariage avec Sibylle de Lastours, dame de Pompadour, va donner deux branches distinctes. Les Hélié de Pompadour et les Hélié de Chabrignac, ancêtres des Hélié de Collonges ou Colonges.

Il semble qu'Antoine Hélié de Collonges et ses successeurs aient voulu marquer de leur empreinte leurs nouvelles possessions autour de Piégut entre 1450 et 1500.

Antoine Hélié de Colonges devint marquis du Bourdeix par son mariage avec Isabeau de La Goublaye. Antoine Hélié de Colonges était donc : seigneur de Collonges, de Chabrignac, d'Estouard, du Bourdeix, de Teyjat, de Saint-Yrieix et de Puyagut (Pluviers, Saint-Barthélemy et justice de Champniers).

La paroisse de Saint-Barthélemy resta en possession de la famille de Colonges jusqu'en 1619 où elle passa dans celle des Hélié de Pompadour :

Antoine Hélié de Colonges, Guy Hélié de Colonges, Poncet Hélié de Colonges et enfin Charles Hélié de Colonges de Pellegrue décédé en 1619, épouse Charlotte de Fumel. Celle-ci épouse en seconde noce en 1629, Jean Hélié de Pompadour, seigneur puis baron de Laurière et seigneur puis baron de Ris, épouse Catherine fille de Léon III baron de Montausier.

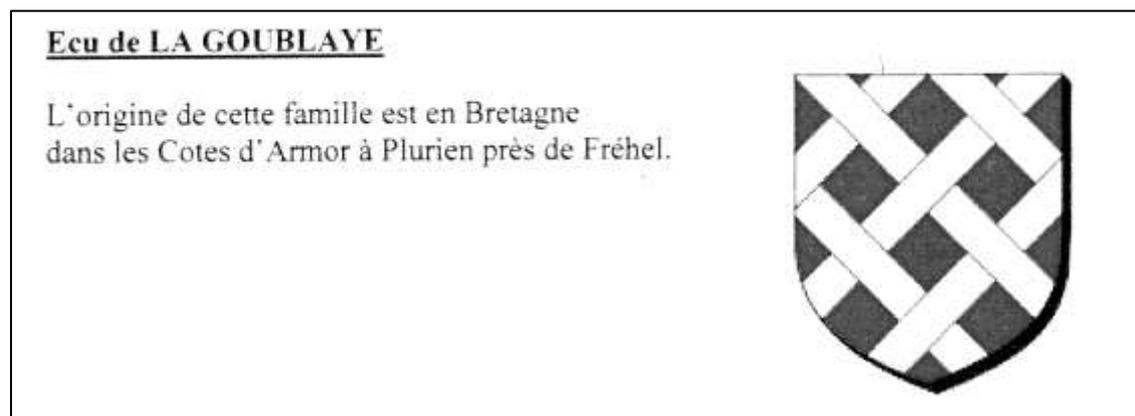
Dont : Philibert de Pompadour né vers 1613 et décédé à Nontron le 26 juin 1683, baron puis marquis de Laurière et baron puis marquis de Ris et seigneur du Bourdeix et seigneur de Piégut.

Dont : Léonard, marquis de Pompadour, marquis de Laurière et comte de Puymielan, sénéchal du Périgord, épouse Gabriel de Montault.

Dont : Françoise, épouse le 17 juin 1708 Philippe-Egon de Dangeau, marquis de Courcillon.

La paroisse de Saint-Barthélemy fut vendue en 1735 par Dame Françoise Hélié de Pompadour, marquise de Courcillon, à M. Du Lau d'Allemans, dont le fils la revendit en 1769 à M. de La Ramière, dernier détenteur avant la Révolution.

Texte d'après Daniel Zwilling, généalogiste non professionnel, depuis 1990, membre du Cercle Généalogique d'Alsace.



Un grand merci de la part du GRHIN aux secrétaires de mairie de Saint-Barthélemy pour la fourniture de ces documents.

## Château de Lavauguyon.

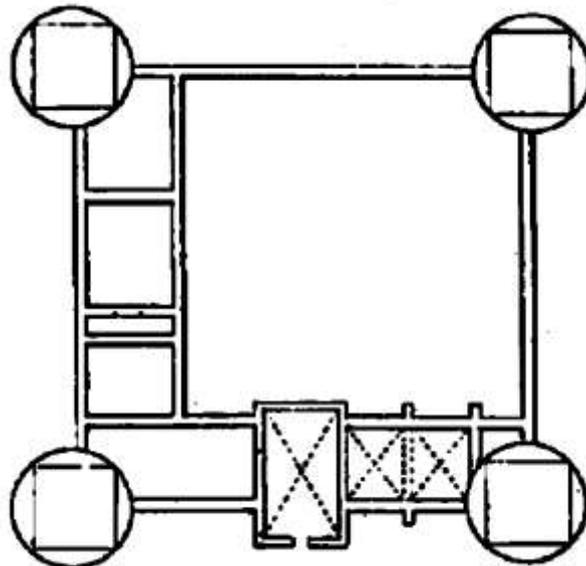
Tome 31 du bulletin de la Société Archéologique et Historique du Limousin ; 1883 ; p. 5 à 70.

Le texte est de l'abbé Lecler, président de cette société. La gravure, récupérée du bulletin aux Archives de la Haute-Vienne, est de Jules de Verneilh.



### La Vauguyon.

Les ruines de ce château, sur la rive droite de la Tardoire, dominant à mi-côte le lit encaissé de cette petite rivière. L'enceinte principale est un grand quadrilatère de 40 mètres de côté, flanqué



aux angles de fortes tours rondes extérieurement et carrées à l'intérieur. Ces tours forment, à chaque étage, des appartements carrés de 6 mètres de côté. Lorsqu'on se place dans la large embrasure de leurs fenêtres, la vue s'étend agréablement sur un riche paysage, qu'embellissent la forêt et la Tardoire. La porte, privée de sa herse, regarde le nord. Elle était surmontée d'un majestueux donjon carré, que précédait un pont-levis. Un fossé large et profond, qu'on remplissait d'eau ou qu'on desséchait à volonté, l'entourait complètement. Le terre-plein, qui sur trois côtés servait de chaussée à ce lac, formait encore une ligne de défense difficile à enlever, surtout à l'est et au midi, où ses murailles ressemblent aux remparts d'une ville fortifiée.

L'intérieur se compose de deux vastes corps de bâtiment. Celui de la façade forme au centre une grande salle, dont la voûte gothique à nervures prismatiques et un beau pendentif central existent encore, quoique en bien mauvais état. Elle occupe toute la grandeur du donjon, qui surmonte la porte, et mesure intérieurement 6,50 m de côté. À gauche sont des habitations ; à droite, une chapelle, composée de deux travées mesurant ensemble 12,60 m de longueur sur 6,30 m de largeur. L'arrachement des voûtes nous montre des nervures rondes recouvertes d'une baguette, qui font connaître approximativement la date de cette construction : elle doit être de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ou du commencement du XV<sup>e</sup>.

Le second corps de bâtiment occupe tout le côté est. Il recouvre de vastes caves, encore accessibles aujourd'hui. Au midi et au couchant, deux courtines, portant des galeries intérieures, relie la tour d'angle aux autres constructions. Une promenade crénelée, complètement démolie aujourd'hui, surmontait ce vaste ensemble de bâtiments.

Ce préau, cour intérieure, est d'une remarquable grandeur. C'est sur ses murailles qu'on trouvait des peintures à fresque dont les inscriptions étaient en caractères du XVI<sup>e</sup> siècle. Elles représentaient « *une série de grands portraits de famille, avec les noms, les titres et les armoiries des nobles dames et des seigneurs alliés à la maison des Cars de la Vauguyon* » (1). Le temps les efface avec rapidité ; bientôt il n'en restera pas la moindre trace. Quelques-uns ont lu au bas de ces peintures le nom de Champigny, d'autres celui du comte d'Artois ; actuellement on ne les y retrouve plus.

Nous trouvons pour la première fois le nom de la Vauguyon en 1188. À cette époque, Charles, seigneur de Pérusse, épousa Anne de Malassac, dame de la Vauguyon. On peut suivre dans le *Nobiliaire*, aux articles *Pérusse des Cars*, *Sieur de Caussade et de Quélin*, la série des propriétaires de ce château depuis ce moment jusqu'au jour où il fut vendu, en 1719. Le premier acquéreur semble être Vincent Le Blanc, grand-audencier de France. Mais tout ne lui réussit pas, car à sa mort, en 1729, nous voyons une saisie faite sur la terre de la Vauguyon, formant sa succession, pour défaut d'un paiement de 200 000 livres, reste du prix avec intérêts, pour M. Pierre-Jacques Law, président de la Cour des Comptes, aydes et finances de Normandie. En 1789, la terre de la Vauguyon était possédée par MM. Lafordie et de Confolens (2).

Le château de la Vauguyon fut pris par les Anglais ; mais, en 1381, ils furent chassés par Bertrand du Guesclin et autres capitaines, auxquels la ville de Limoges avait fourni des hommes et de l'argent pour débarrasser la province de ses ennemis. À la prise de ce château par les Anglais, et lorsque Du Guesclin le reprit, les murailles et les tours eurent beaucoup à souffrir. Une partie fut même détruite par l'incendie. Aussi remarque-t-on, surtout vers le sud-est, un bon nombre de pierres rougies par le feu, qui ont été employées dans la reconstruction qui suivit ces événements. C'est probablement de 1450 à 1460 que ces réparations furent faites par Gautier de Pérusse, seigneur des Cars, La Vauguyon, etc., sénéchal du Limousin.

Nous voyons qu'en 1586 le duc de Mayenne, un des chefs de la ligue, fut accueilli au château de La Vauguyon.

Par lettres-patentes du mois de juillet 1586, Henri III érigea la terre de La Vauguyon en comté, et il fit cette érection non seulement en faveur de Jean des Cars, seigneur de La Vauguyon, et de ses enfants, mais encore avec dérogation à l'édit de 1566, qui réunissait à la couronne tous les duchés, comtés et marquisats lorsqu'il n'y avait pas d'enfants mâles.

Ce château n'a pas été détruit sous Richelieu, comme l'ont assuré plusieurs auteurs (3). Richelieu est mort en 1642, et nous voyons assez longtemps après lui cette habitation féodale

conserver toute sa splendeur : en 1694, on y transporta avec beaucoup de pompe, dans la chapelle dont j'ai parlé plus haut, les restes de Marie Stuer de Caussade, comtesse de la Vauguyon, marquise de Saint-Mégrin, dame de Varagne (Varaignes), etc., qui était morte au mois d'octobre 1693, au château de Saint-Mégrin, en Saintonge. Pour les années suivantes, les registres paroissiaux de Maisonnais constatent la présence de « *très haut et très puissant messire Nicolas Estuer de Caussade, prince de Carency, comte de la Vauguyon* », et de tous les officiers et serviteurs attachés à sa maison.

Ce ne fut qu'après la vente de 1719 que la splendeur de cette habitation diminua, mais le château ne fut pas démoli. La Révolution ne respecta pas ce monument : là, comme à Montbrun, il y eut des actes de vandalisme indignes d'une nation civilisée. Le peuple pilla et démolit tout. Mais le plus coupable dans ces actes de sauvagerie n'était peut-être pas le peuple, car, peu de jours avant, l'autorité avait fait afficher l'arrêté suivant, dont on trouve un exemplaire, imprimé en placard, à la Bibliothèque Nationale, sous le n° 957 de la série L. 41 :

*« Arrêté des Représentants du peuple dans les départements de la Corrèze et de la Haute-Vienne :*

*Les Représentants du peuple dans les départements de la Corrèze et de la Haute-Vienne, considérant que les troubles excités par l'aristocratie expirante et le fanatisme aux abois n'avaient d'autre but que de rétablir l'ancien régime, les dixmes, les rentes, les corvées, et qu'il est essentiel de détruire les anciens châteaux, qui dans ces circonstances deviendraient autant de repaires pour ces scélérats, sans cependant que, sous ce prétexte, les bâtiments nécessaires à l'agriculture puissent être détruits ni dégradés,*

*Arrêtent ce qui suit :*

*1° Les propriétaires des ci-devant châteaux-forts, dans les départements de la Corrèze et de la Haute-Vienne, seront tenus de les faire détruire dans le courant de la seconde décade du mois Nivôse, et seront réputés châteaux-forts tous ceux qui sont défendus par des tours, des mascoulies, des fossés ou pont-levis ;*

*2° Dans le cas où ladite démolition ne serait pas effectuée dans ledit délai, tous les citoyens sont invités à les démolir, chacun dans leur commune respective, sans que cependant sous ce prétexte les habitants desdites communes puissent sortir de leur territoire pour se prêter secours ;*

*3° Tous les citoyens desdites communes qui ne sont point logés, ou dont les bâtiments ont besoin de réparations urgentes, prendront parmi ces matériaux tout ce qui leur sera nécessaire, et le partage en sera fait entr'eux par les officiers municipaux, en raison de leurs besoins respectifs ;*

*4° Les officiers municipaux veilleront de tout leur pouvoir à ce qu'il ne soit commis aucun pillage, ni détruit d'autres bâtiments que les châteaux, les bâtiments nécessaires à l'agriculture devant être conservés en entier ;*

*5° Les citoyens sont tous invités à célébrer les décades par la démolition desdits châteaux, en y mettant le plus grand ordre pour éviter tout accident ;*

*6° Les agents nationaux, tant des districts que des communes, veilleront de tout leur pouvoir à l'entière exécution du présent arrêté.*

*Tulles, le 8 Nivôse, l'an second de la république française une et indivisible.*

*Nota. - Il ne faut pas confondre les maisons de campagne qui ont des petites tours faites en cul-de-lampe, ou dont l'escalier est placé dans une tour ; ces maisons ne doivent pas être détruites.*

*Signé : Brival*

*Borie, secrétaire. »*

A Tulles, chez P.-J.-M. Vachet, imprimeur du département.

Depuis ce jour, les ruines de cet intéressant château forment une carrière où sont allés puiser, comme le permettait l'arrêté ci-dessus, tous ceux qui ont eu besoin de bâtir. Les pierres de taille, enlevées les premières, ont occasionné la chute des plus beaux morceaux de cette riche construction.

Près du château de La Vauguyon existait une chapelle portant le nom de Notre-Dame-de-Lorette. Les derniers vestiges de ce petit édifice ont disparu de nos jours. Sa fête patronale était la Nativité de la Sainte Vierge. Les seigneurs de la Vauguyon, qui l'avaient bâtie, y fondèrent deux vicairies. Ils y firent les nominations jusqu'en 1709, époque après laquelle le château fut vendu ; ce fut ensuite l'évêque de Limoges qui posséda ce droit, et nous ne le lui voyons exercer en 1757.

Je suis porté à croire que cette chapelle a été construite par Arnoul de Pérusse, seigneur de la Vauguyon, grand-maréchal d'Église, à qui le pape Innocent VI, son compatriote, avait confié le soin de bâtir les murs d'Avignon. En effet, le célèbre miracle par lequel la maison de la Bienheureuse Vierge Marie avait quitté la Palestine le 10 mai 1291, et s'était en dernier lieu fixée sur le rivage de l'Adriatique, à Lorette, le 10 décembre 1294, venait de s'accomplir lorsque naquit Arnoul. C'est en mémoire de cet événement qu'il voulut donner le nom de Lorette à cette modeste chapelle, probablement la première qui ait été élevée en France sous ce vocable. Il la plaça à 500 mètres de son château, sur un monticule de la forêt, imitant de loin la montagne de lauriers des bords de l'Adriatique.

Le pont au-dessous du château de la Vauguyon porte l'inscription suivante :  
1865, Boby de la Chapelle, préfet.

---

1 - F. de Verneilh, Chroniq. Du Périgord et du Limousin, T II, p. 253.

2 - De Verneilh, Histoire d'Aquitaine, T. I, p. 253.

3 - Revue archéologique de la Haute-Vienne, p. 184. - Itinéraire général de la France : Joanne, p. 340, etc.



# Église des Salles-Lavauguyon.

Tome 44 du bulletin de la Société Archéologique et Historique du Limousin ; 1896 - p. 63 à 65.



Il est toujours assez embarrassant d'avoir à se répéter, quand on a à décrire un monument. Tel est cependant mon cas. Au moment de parler de l'église des Salles-Lavauguyon, je me souviens fort à propos que j'ai eu, il y a une dizaine d'années, l'occasion d'en entretenir les lecteurs des « *Récits de l'histoire du Limousin* ». Je pourrais donc me contenter de copier ce que je disais, dans cette belle publication de la Société archéologique, et risquer le seul genre de plagiat qui soit permis honnêtement. Mais, bien que le monument soit toujours le même, à quelques dégradations près et aussi à quelques moisissures verdâtres des murs intérieurs qui, depuis quelques années, ont fait beaucoup de progrès, je tiens, tout en disant les mêmes choses, à ne pas les dire dans les mêmes termes.

C'est à l'extrémité occidentale du canton de Saint-Mathieu, non loin des ruines du grand château des seigneurs des Cars-La-Vauguyon, et dans le voisinage presque immédiat de l'Angoumois, qu'est située la belle église des Salles. Le *Guide Joanne* assure qu'elle est classée comme monument historique. Par ses dimensions, par son architecture, par le soin avec lequel elle est construite presque entièrement en pierre de taille de granit, elle méritait cette flatteuse distinction qui, d'ailleurs, ne s'est jamais traduite, que je sache, par des secours de l'État et n'a pas empêché le

prodigieux acte de vandalisme dont elle fut victime il y a une trentaine d'années. La façade du monument semble s'être inspirée de l'art angoumois, tout au moins pour les dispositions architecturales ; car, à l'exception de trois statues de pierre calcaire d'un faible relief, appliquées à droite et à gauche et au-dessus de la porte d'entrée et de deux consoles, il n'y a pas l'ombre d'une sculpture, alors que les églises angoumoises sont d'une richesse d'ornementation exubérante. Mais l'architecture du portail n'en est pas moins bonne et suffisamment décorative. Cinq arcades, légèrement ogivales, couronnées par un bandeau à modillons que surmonte un pignon peu aigu en forme de fronton, ornent cette façade, qui, dans le bas, s'appuie sur un vigoureux soubassement. Le pignon, qui a été surélevé, est percé d'une baie cintrée ; trois autres fenêtres assez petites, également cintrées, s'ouvrent dans les arcades, et enfin la porte d'entrée ogivale, accompagnée de colonnettes qui se prolongent dans la voussure et font un excellent effet, occupe, au sommet d'un perron de cinq ou six marches, le centre de l'étage inférieur. Tout cela de style de transition de la fin du XIIe siècle, est fort bien appareillé en pierres de taille comme le reste de l'édifice et est en bon état d'entretien, quoiqu'on n'y voit pas trace de réparations récentes. La surélévation du pignon est seule en moellons, ce qui la rend facile à reconnaître.

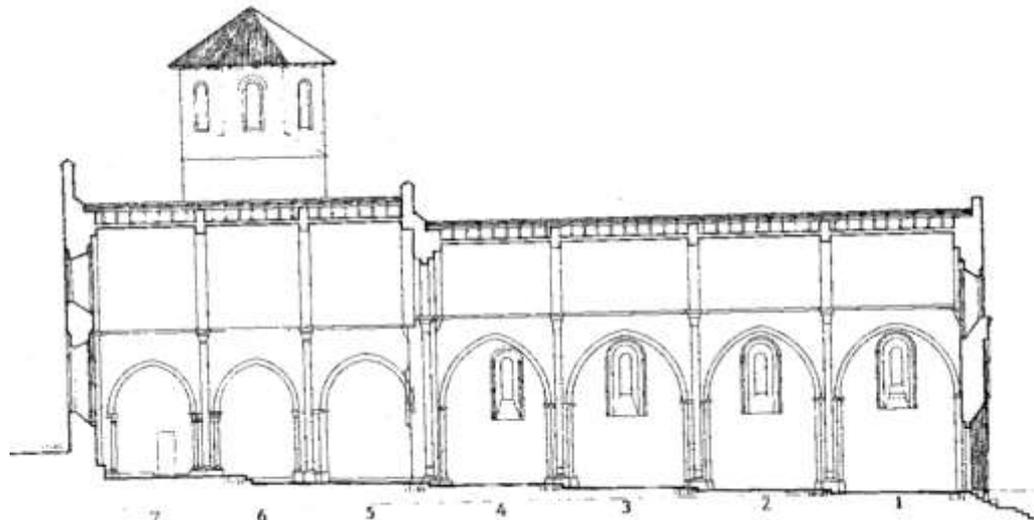
L'intérieur de l'église des Salles ne dément pas la bonne opinion qu'on a pu s'en faire d'après l'élégance architecturale de la façade et la bonne construction des murs latéraux, couronnés comme elle par un entablement à modillons, et appuyés par des contreforts plats de peu de saillie. Il se compose d'une nef de quatre travées voûtée en berceau et de deux bas-côtés assez étroits, presque aussi hauts que la nef et dans lesquels s'ouvrent les seules fenêtres qui éclairent l'église. Les voûtes sont cintrées ainsi que les arcades qui rejoignent la nef aux bas-côtés. Le chœur, au lieu d'une abside arrondie, est, comme celui de Saint-Junien, terminé par un mur droit percé de trois fenêtres étroites.

Une seule chose à noter, car elle est assez rare, c'est la différence de niveau entre le seuil de l'église et le chœur. A chaque travée, le sol s'élève de deux marches, de telle sorte que du bas de l'église on voit parfaitement le prêtre à l'autel comme s'il était hissé sur un piédestal. Les visiteurs de l'église des Salles s'apercevront aisément qu'elle appartient à un style excellent dans sa sobriété, et qu'elle a été bâtie par un homme de talent. Ils ne se douteront pas, après trente ans écoulés, de l'acte de vandalisme dont elle fut le théâtre et qu'il m'est impossible de passer sous silence. Mais ici je demande la permission de me copier, n'ayant rien à changer à cette étrange histoire.

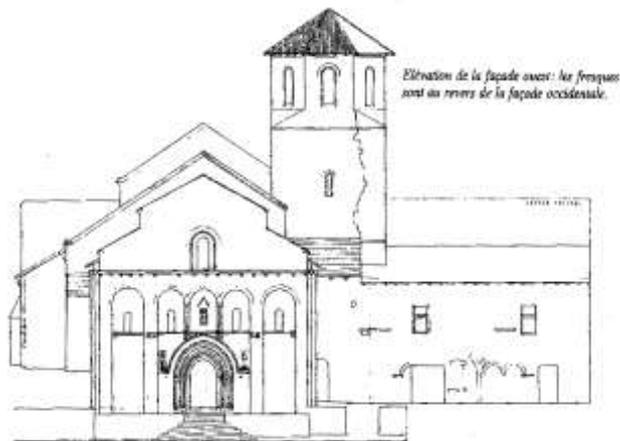
« L'église des Salles possédait, il y a vingt ans, une mise au tombeau de Notre Seigneur, due probablement aux libéralités des comtes de La Vauguyon et qui faisait honneur à leur goût en attestant leur opulence. Les six ou sept statues de grandeur naturelle qui la composaient étaient de la bonne époque de la Renaissance et admirablement conservées, à l'exception de celle du Christ. Par une superstition, assez innocente d'ailleurs, les paysans malades du pays raclaient le corps du Sauveur, à la partie correspondante à celle dont ils souffraient eux-mêmes et buvaient, à petites doses, cette poudre calcaire en tisane. Ce remède naïf, pour être en dehors des ordonnances de la Faculté, leur réussissait-il ?... On serait tenté de le croire, puisqu'ils continuaient à l'employer, et que ni exhortations ni menaces ne parvenaient à les en détourner. En tout cas, l'état de cette pauvre statue annonçait, par la profondeur et la fraîcheur des raclures, les maladies régnantes du pays, et les statisticiens de la santé publique pouvaient la consulter avec profit. Cette considération et bien d'autres ne parvinrent pas à la sauver et avec elle, les six personnages intacts du monument. Au lieu de les protéger par une grille et d'arrêter ainsi une pratique ridicule, mais point antireligieuse, celle-là même qui était le gardien naturel, prit le parti radical de convertir en moellons le chef-d'œuvre et d'employer ces matériaux au pavage de son église ! Acte de vandalisme cent fois pire que la superstition qu'il prétendait déraciner, et que nous ne rapportons, après le bruit qu'il fit en son temps, que pour prévenir le retour de semblables excès. »

Baron de Verneilh.

Un très intéressant article est paru dans « Monuments Historiques - Limousin » n° 152, juillet-août 1987 ; p. 92 à 97, dont les deux dessins de coupes sont extraits, mais que nous ne pouvons reproduire ici en totalité.



*Coupe longitudinale côté sud montrant les paliers successifs rythmant la nef.*



*Elevation de la façade ouest: les fronses sont au revers de la façade occidentale.*

## Châteaurocher. Résumé de Jean Bardoulat.



Châteaurocher est situé en partie sur la commune de Maisonnais, en partie sur celle de Saint-Mathieu en Haute-Vienne ; quelques-unes de ses terres se trouvent encore sur la commune de Reilhac (Champniers-Reilhac en Dordogne.)

Il fut construit par une famille du même nom.

**En 1556** - Michelle de Châteaurocher épouse Clément Guyot qui devient le nouveau seigneur de Châteaurocher.

**En 1585** - La demeure appartient à Charles Vigier, vicomte de Saint-Mathieu et seigneur de Châteaurocher.

**En 1623** - Sa fille unique Élisabeth, épouse Henri de Bonneval qui devient le nouveau seigneur de Châteaurocher.

**En 1658** - Pétronille de Bonneval épouse Laurent du Mas qui devient le nouveau seigneur de Châteaurocher.

**En 1688** - Sybille du Mas épouse Gabriel du Lau, qui...

**En 1722** - Suzanne du Lau épouse son voisin Yves Roux de Lusson, seigneur de Reilhac, qui ajoute Châteaurocher à son fief.

**En 1883** - Charles Bourcin-Dubouché achète Châteaurocher. C'est un très fortuné propriétaire ainsi que son père Adrien, du cognac Bisquit. Tous les deux sont amateurs d'architecture et de constructions.

Adrien fait bâtir à Limoges, place du Champ-de-Foire, un musée pour montrer sa collection de porcelaines. Ce musée est échu à la ville de Limoges, mais les propriétaires actuels de Châteaurocher en ont toujours l'accès gratuit. Leur ancêtre fut maire de Limoges.

Charles enveloppera l'ancien manoir de Châteaurocher de constructions nouvelles :

- un donjon avec un escalier monumental,
- une entrée vitrée avec terrasse,
- une serre,

- une chapelle,
- les deux ailes, des balustrades pour les étangs,
- etc.

Il aménage un énorme jardin anglais. (on racontait dans le pays qu'il employait 14 jardiniers)

Parallèlement il fait construire sur la Croisette, à Cannes, une grande villa-château.

Ils auront deux filles.

La première meurt de la grippe espagnole pendant la guerre de 14-18. Elle était infirmière volontaire et fut victime de son dévouement.

La seconde épouse un aviateur, héros de la guerre de 14-18, le comte de Montcabrier. Les Montcabrier adoptent deux filles Gladys et Mabel.

Mabel épouse le comte de la Rochefoucault, ingénieur agronome. Ils habitent le château et celui-ci régit les domaines qui sont en indivision entre les deux sœurs. Ils ont trois enfants : deux filles et un garçon.

Gladys épouse le comte Robert de Montcalm. Ils ont deux enfants. Anne-Marie, comtesse de Casson, réside au château et devient la seule propriétaire du domaine où elle vit toute l'année. Elle loue une grange très bien aménagée pour les mariages.



# PIERRE BOURRINET, INSTITUTEUR- ARCHÉOLOGUE DE TEYJAT



La famille de Pierre Bourrinet en 1914.

**Conférence donnée au GRHIN  
Le 2 août 2018  
Par Jean-Marc Warembourg.**

## Pierre Bourrinet, instituteur-archéologue de Teyjat.

J'ai fait la connaissance de Pierre Bourrinet il y a une dizaine d'années à travers les archives communales de Teyjat et j'ai découvert une personnalité attachante et intéressante à plus d'un titre. Ce sont bien sûr ses activités de préhistorien qui lui vaudront une certaine notoriété (bien qu'il demeure largement et injustement méconnu du grand public), mais il fut aussi un de ces instituteurs emblématiques de la Troisième République, ceux que Péguy a baptisé les « hussards noirs » et on pourrait presque dire qu'il a exercé à Teyjat un sacerdoce laïc.

Mais les archives de Teyjat, même complétées par les différents fonds publics que j'ai consultés (comme le fonds Breuil à la bibliothèque centrale du muséum à Paris) auraient été insuffisants pour le projet que j'avais d'écrire une biographie. C'est en 2016 que, après de patientes recherches, j'ai pu entrer en contact avec les trois arrière-petits enfants de Pierre Bourrinet que je vais citer et remercier encore une fois car ils ont accueilli mon projet avec enthousiasme et m'ont ouvert avec confiance leurs archives familiales : Françoise Català, Bertrand Darpeix et Jacques Darpeix.

Ces archives sont riches car elles comportent de nombreux documents inédits précieux pour l'histoire de la préhistoire : courriers échangés avec les confrères préhistoriens de Pierre Bourrinet, rapports de fouille, documentation, photos. Ce qui est intéressant, c'est que Pierre Bourrinet conservait un double des lettres qu'il envoyait. À contrario, malheureusement, une partie du courrier reçu n'a pas été retrouvé.

Au chapitre des remerciements, je voudrais remercier aussi bien sûr Patrick Paillet et Elena Man-Estier qui m'ont communiqué et permis d'utiliser les résultats de leurs travaux à la grotte de la mairie.

### Le milieu familial

Pierre Bourrinet est né à Piégut en 1865, dans un milieu relativement aisé (il le fallait pour financer les études d'instituteur, l'enseignement n'est devenu gratuit qu'après 1881). Le second de trois enfants, il avait une sœur aînée Jeanne et un frère cadet Charles. Son père, après avoir été propriétaire-cultivateur à Saint-Estèphe, était devenu marchand de grains à Piégut. C'est la famille Basset, la famille maternelle de Pierre Bourrinet, qui possédait tout un îlot d'immeubles près de l'actuelle mairie de Piégut, là où se trouvait anciennement la halle aux grains (actuelle place Yves Massy).



maison natale

Les archives familiales ont conservé les traces d'une procédure qui s'étale sur de nombreuses années (elle se termine par un procès en 1901) entre, d'un côté les parents et les fils Bourrinet, de l'autre le gendre Adrien Laroulandie. Peu importe le motif du procès (une contestation de droit de passage), son intérêt est de nous éclairer sur le milieu familial des parents Bourrinet. Jeanne, la sœur aînée de Pierre Bourrinet, avait épousé Adrien Laroulandie en 1879 et le couple s'était installé chez les parents Bourrinet. Adrien ne tarda pas, non seulement à vivre à leurs crochets et à faire des dettes de jeu, mais aussi à se montrer tyrannique envers tous les membres de la famille.

Ainsi, à Busserolles où il était instituteur débutant, Pierre Bourrinet avait fait la connaissance de la jeune Marie Chamois qu'il voulait épouser. Mais, par malheur, Laroulandie avait d'autres projets pour son beau-frère.

Pierre Bourrinet écrit : « sans la connaître, sans l'avoir vue, il n'avait pas assez de mots grossiers à la bouche à son égard et voulait lui-même choisir ma femme. »

Laroulandie a tenté par tous les moyens d'empêcher le mariage, essayant même de faire muter Pierre Bourrinet pour l'éloigner de sa promise. « Il écrivit des lettres odieuses à l'administration, qui doit encore les posséder », écrit encore Pierre Bourrinet.

En 1888, le mariage finit par se faire mais c'est Pierre Bourrinet qui en assure seul les frais, à l'exception d'un peu d'argent que sa mère lui a donné en cachette.

Quant à Charles, le frère cadet, Laroulandie avait tout simplement décidé qu'il ne devait pas se marier pour que son héritage revienne à sa propre fille

Extrait d'une lettre de Joseph Bourrinet à son frère Pierre : « Il [Laroulandie] était très dur pour mon père. Il le traitait de tous les noms et se fâchait constamment après lui... tu sais qu'il se payait des voyages et le café et les jeux avec l'argent de la famille... il défendait à sa femme d'aller voir mon père auquel on faisait même payer la soupe qu'on lui trempait. »

La famille tente de faire front mais le père Bourrinet est d'un caractère faible, il n'est pas en très bonne santé.

Pierre Bourrinet raconte qu'après une scène encore plus violente que les précédentes, les frères Bourrinet et leurs parents trouvèrent enfin l'énergie de mettre Laroulandie à la porte, ce qui limita fort heureusement son pouvoir de nuisance.

Pour l'anecdote, Laroulandie s'est aussi lancé (avec peu de succès) dans la politique et fut brièvement maire de Piégut de 1893 à 1896. Par coïncidence, c'est lui qui signa l'acte de décès de sa belle-mère le 8 octobre 1893.

Pierre Bourrinet et sa femme Marie Chamois ont eu six enfants dont quatre parviendront à l'âge adulte :

- Alice, (Blanche pour l'état civil) née en 1891 à La Gonterie-Boulouneix. Elle épousera Adolphe Darpeix qui poursuivra les fouilles et les travaux entrepris par Pierre Bourrinet.
- Suzanne (Jeanne pour l'état civil), née à Teyjat en 1894.
- Marguerite (Suzanne pour l'état civil), née à Teyjat en 1896.
- Pedro (André pour l'état civil), né à Teyjat en 1906.

On voit que les noms d'usage ne sont pas ceux de l'état civil. Pierre Bourrinet n'a pas échappé à la règle lui non plus puisqu'il fut longtemps surnommé Justin, sans doute pour le distinguer de son père qui se prénommaient Pierre également.



La famille en 1914

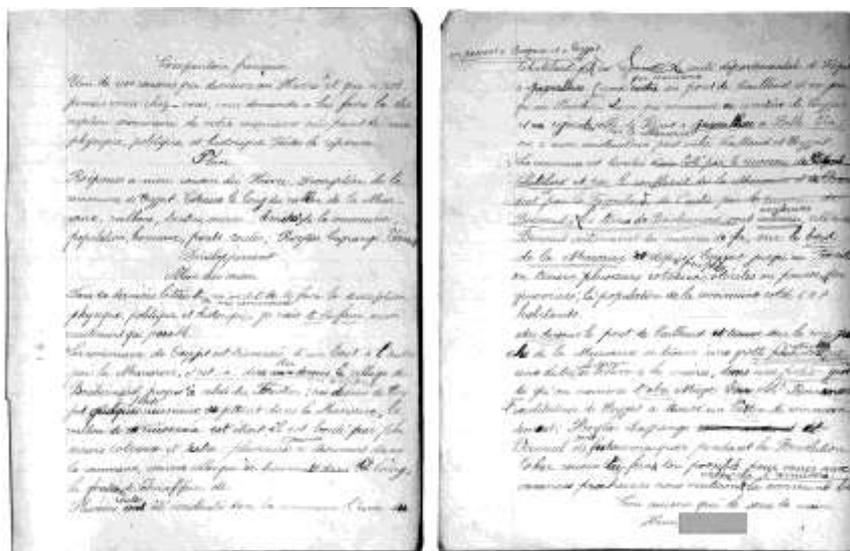
La famille Bourrinet en 1914. Debout : Alice, un soldat belge, Suzanne et Marguerite, assis : Pierre, Pedro et Marie.

### L'instituteur

Nous revenons un peu en arrière : en 1880, Pierre Bourrinet entre à la « haute école » de Périgueux.

En 1883 (à 18 ans), il est nommé instituteur adjoint à Busserolles où il fait la connaissance de sa future épouse qui n'a alors qu'une quinzaine d'années et qu'il n'épousera que 5 ans plus tard à cause de l'opposition de Laroulandie comme on vient de le voir. Il exerce ensuite brièvement à Montpont et Thiviers. Après son CAP obtenu en 1887, il est nommé à La Gonterie-Boulouneix, puis, à partir de 1893, à Teyjat où il restera jusqu'à sa retraite en 1924.

En tant qu'instituteur, il a laissé des souvenirs mitigés. C'était un maître dévoué mais exigeant. Beaucoup de ses anciens élèves lui doivent la brillante carrière qu'ils ont faite par la suite (comme le député Henri Mège), mais il pouvait aussi se montrer sévère, moqueur et même injuste envers les moins bons élèves. Bien sûr, nous n'avons plus que des témoignages indirects, mais les souvenirs sont encore vivaces à Teyjat et quelques cahiers d'écolier retrouvés dans les greniers montrent que les punitions pleuvaient. Il proposait souvent des rédactions en rapport avec la vie locale. Nous avons ici une description de la commune en 1911, il y est même question du fameux bâton de commandement découvert 3 ans auparavant.



cahier 1911

À Teyjat, l'activité débordante de Pierre Bourrinet ne se limitait pas à son travail d'instituteur. Il fut aussi, pendant tout le temps où il exerça, secrétaire de mairie. C'était presque une tradition dans les villages de cette époque où l'instituteur était bien souvent la personne la plus instruite de la commune.

Mais Pierre Bourrinet ne se contentait pas d'une fonction purement administrative. Les registres des délibérations du conseil municipal de Teyjat gardent la trace des actions qu'il entreprenait pour améliorer le sort de ses concitoyens : il développe l'instruction des adultes en cours du soir, établit une cantine scolaire qui fonctionne pendant les mois d'hiver, crée une caisse des écoles, se préoccupe de la conservation des archives communales etc. On le voit même publier des essais d'engrais pour la culture de la vigne ! En 1906, il est récompensé de la « médaille des épidémies » pour son comportement lors d'une épidémie de « fièvre infectieuse » (typhoïde), alors que sa femme et une de ses filles étaient elles-mêmes atteintes. Nous avons aussi plusieurs témoignages de son dévouement auprès des plus démunis, qu'il assiste dans leurs démarches administratives. Ses demandes auprès de la municipalité, bien qu'elles soient souvent légitimes, lui vaudront avec elle des relations parfois houleuses. C'est au point qu'en 1914, prétextant des travaux urgents au logement de l'instituteur, le conseil municipal tente de faire muter Bourrinet, mais le maire seul s'y oppose et la guerre interrompt ces velléités.

À tout cela s'ajoute bien sûr, comme nous allons le voir, son rôle de franc-maçon et les chantiers de fouille auxquels il consacre toutes ses vacances scolaires.

### Le franc-maçon

Son activité de franc-maçon au Grand Orient de France fut discrète, on n'en trouve aucune allusion dans sa correspondance (même avec Peyrony, franc-maçon comme lui). Il fut affilié à la loge « la solidarité nontronnaise », puis, après son départ en retraite à Périgueux, à la loge « les amis persévérants et l'étoile de Vésone réunis ». Il y devient Chevalier rose-croix en 1926 puis Chevalier Kadosch, grades assez élevés dans la hiérarchie maçonnique.

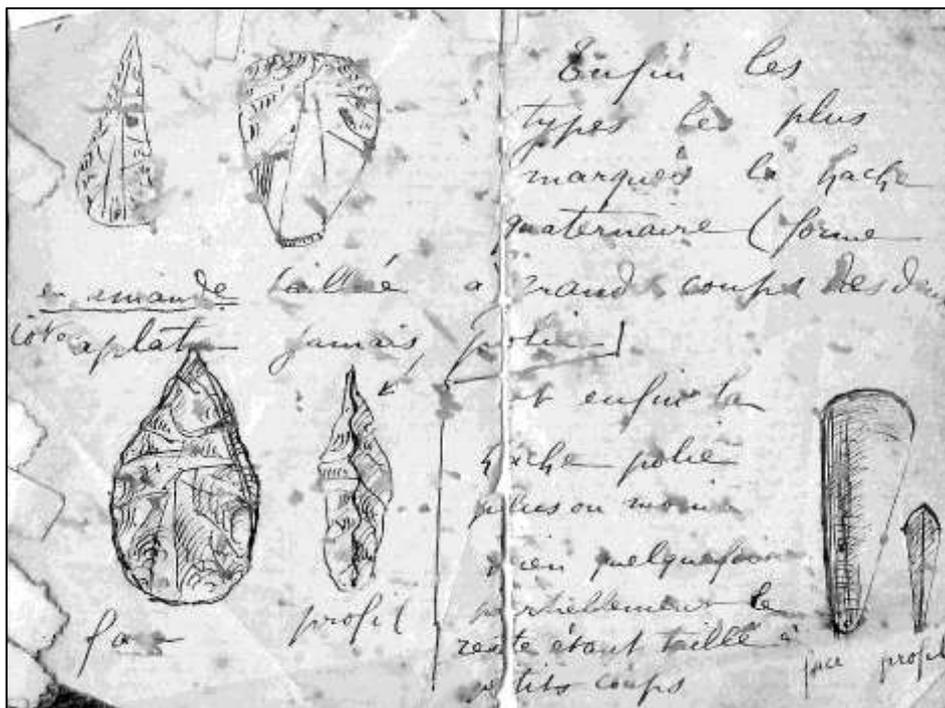
Pourtant, cela ne nuira pas à l'amitié et au respect qui le liait à l'abbé Breuil. Nous aurons l'occasion d'en reparler au sujet des polémiques qui opposèrent l'abbé Breuil à de Mortillet.

*J. P. Bourrinet*

Nom *Bourrinet* Prénoms : *Pierre* Prof. : *Yves-Hubert-Lucien*  
 Adresse : *Bd Petit-Chêne - Périgueux*  
 Né le *10.5.1865* à *Teyjat (Dordogne)* Nation :  
 Religion : Juit  
 Loge : *Solidarité Nontronnaise* Or. de *Nontron* Obéd. : *G.O.*  
 Grade : *30<sup>e</sup>* Fonct. dans la Loge :  
 Ateliers Supérieurs : Chef : *Amis Persévérants et Étoile de Vésone réunis*  
*Vall. de Périgueux*  
 Conseils Mag. :  
 Group. Frnt. :  
 Initiation le *29.5.1904* - *16.11.1905* - *M. H. 1908* - *R. C. 5.12.1926* - *e. H. 11.12.1927*  
 Sortie le *10.11.1931* Motif :  
 Réint. le  
 Affil. à la Loge *Amis Persévérants et Étoile de Vésone réunis* Or. de *Périgueux* le *10-5-1925*  
 Or. de In  
 Références : FNI *Bouff 679*  
*Pat. 180*

Fiche Grand Orient

## Le préhistorien



Lettre Capitan

Cette lettre fut probablement déterminante dans la vocation de Bourrinet pour la préhistoire. C'est un courrier du Dr Capitan daté du 20 septembre 1900 dans lequel il explique à Bourrinet, dessins à l'appui, comment identifier les silex taillés, grâce au bulbe de percussion caractéristique du travail humain. Il l'incite à visiter les grottes de sa région et à lui faire part de ses découvertes. Au vu de l'état de la lettre, on peut penser que Bourrinet en a fait bon usage et qu'elle a dû être souvent consultée. Le ton de la lettre est amical et personnel mais nous ne savons pas, par contre, comment Pierre Bourrinet est entré en contact avec le Dr Capitan qui était déjà, à l'époque, titulaire de la chaire d'anthropologie préhistorique à Paris.

### La grotte de la Mairie

Il faut savoir que la grotte était connue des habitants depuis fort longtemps comme en témoignent les nombreux graffiti datant pour la plupart de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Certains sont même superposés aux gravures magdaléniennes mais rien ne laisse supposer que les auteurs de ces graffiti modernes avaient détecté la présence de ces gravures : ils avaient simplement, comme leurs ancêtres magdaléniens, été inspirés par les belles surfaces lisses des coulées stalagmitiques.



Relevé panneau F

Sur ce relevé du sommet du panneau F par Patrick Paillet, on distingue en noir l'arrière-train d'un bovidé magdalénien et en rouge, les traces et graffiti modernes.

En 1878, lorsqu'on entreprend les fondations de la nouvelle mairie, la grotte est redécouverte (on avait un peu oublié sa présence et on n'avait pas pensé à la signaler à l'architecte) et le bâtiment doit être décalé de quelques mètres par crainte d'effondrement.

Peut-être Périer du Carne (notaire à Angoulême et passionné de préhistoire) a-t-il eu vent de la présence de cette grotte à cette occasion? Toujours est-il qu'en 1880, il y entreprend des fouilles près de l'entrée, trouve un mobilier intéressant (silex et os gravés) qu'il attribue très correctement à l'époque magdalénienne, et rédige plus tard un mémoire qu'il envoie entre autres à Cartailhac.

Le temps passe, nous sommes en 1903. Il faut se remettre dans le contexte de l'époque : les découvertes de grottes ornées se multiplient en Périgord et Cartailhac vient de publier son fameux « mea culpa d'un sceptique » en reconnaissant l'antiquité des peintures pariétales. Il se souvient alors du mémoire de Périer du Carne et se dit que la grotte de Teyjat pourrait être une bonne candidate au titre des grottes ornées.

Il écrit à Breuil qui aussitôt, en août 1903, mandate Peyrony pour venir examiner la grotte de Teyjat.

On connaît la suite, du moins dans sa version officielle : Peyrony vient explorer la grotte, et immédiatement, découvre les gravures.

À ce stade, il faut ouvrir une parenthèse sur un malentendu qui mérite d'être relaté : Peyrony, au lieu d'en référer à Cartailhac et à Breuil, annonce sa découverte à Capitan qu'il croyait informé de sa mission. Capitan en profite pour prendre Cartailhac de vitesse et faire à sa place la déclaration officielle à l'Académie des inscriptions, ce qui a bien failli brouiller les deux hommes mais Cartailhac beau joueur, s'incline, demandant seulement que soit mentionné que l'idée venait de lui.

Fermions la parenthèse et revenons aux conditions de la découverte. Bourrinet n'avait certes pas attendu Peyrony pour explorer la grotte. Une question se pose : qui donc de Bourrinet ou de Peyrony, a découvert les premières gravures ?

Les circonstances de la découverte sont assez obscures, la date n'est même pas précise (elle se situe entre les derniers jours d'août et les tout premiers jours de septembre) et Peyrony, a livré lui-même des versions différentes. Par un hasard des plus extraordinaires, Bourrinet est parti aux Eyzies pour rencontrer Peyrony le jour même où ce dernier est en train de « découvrir » les gravures à Teyjat, en l'absence donc de Bourrinet!

Que serait donc allé faire Bourrinet aux Eyzies? Peyrony répond : « pour s'initier auprès de moi aux secrets de la préhistoire ». Une autre raison plus logique serait : pour demander l'expertise de Peyrony au sujet des gravures qu'il avait décelées.

On imagine difficilement que Bourrinet ait fait le long déplacement aux Eyzies sans prendre un rendez-vous préalable avec Peyrony. Serait-ce donc délibérément que Peyrony se rend à Teyjat ce jour-là pour y « découvrir » les gravures ? Il est permis de se poser la question !

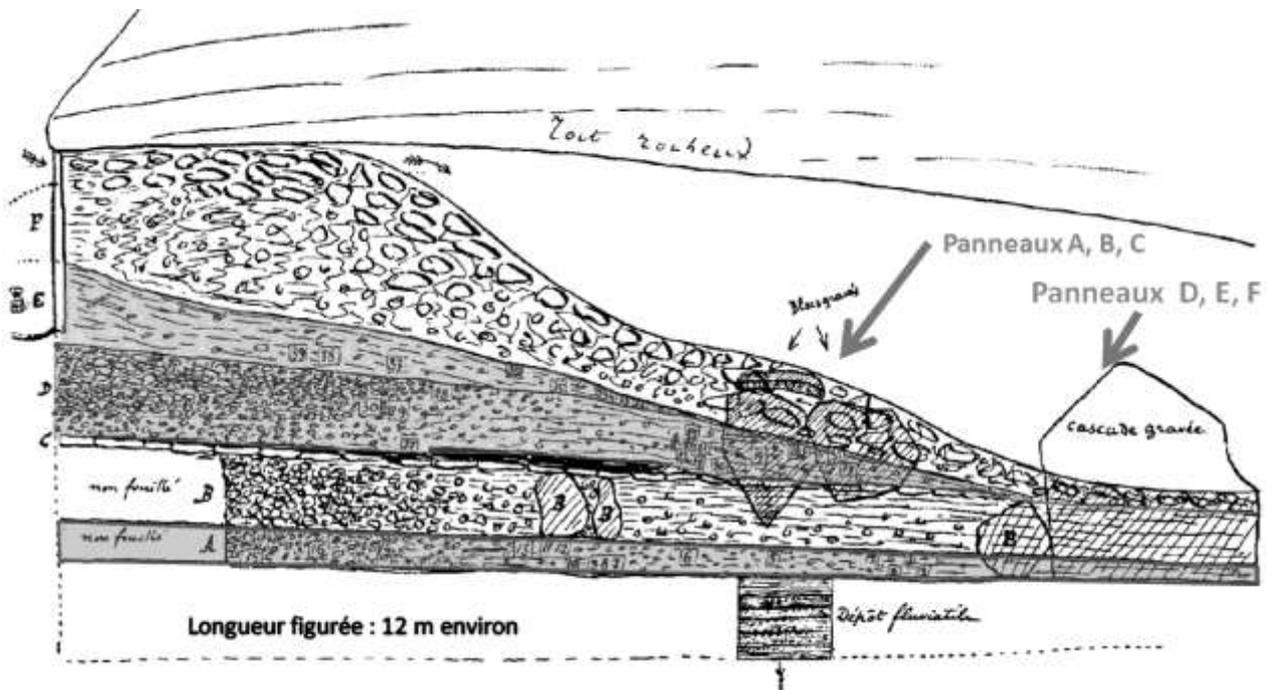
Ce qui est troublant, c'est que Bourrinet n'a jamais revendiqué la découverte, il en reconnaît même implicitement la paternité à Peyrony dans un article de la « Revue préhistorique » en 1908. Il écrit : « depuis les premières découvertes dans la grotte **par Peyrony**, personne n'a pu pénétrer à l'intérieur sans mon autorisation ».

L'hypothèse que je formule, c'est qu'un accord explicite ou tacite entre les deux hommes (tous deux instituteurs et francs-maçons, ne l'oublions pas) qui s'étaient liés d'amitié, a permis à Bourrinet d'être intégré dans ce qu'on a appelé la Firme (Capitan, Breuil, Peyrony + Bourrinet), de se voir confier des fouilles importantes et de cosigner avec eux de nombreuses publications scientifiques. Tous les deux furent gagnants en fin de compte. On peut penser que si Bourrinet avait revendiqué la découverte, sa carrière de préhistorien se serait arrêtée là.

J'ai tenté de réunir tous les témoignages, les récits et les publications qui se rapportent à la découverte sans trouver de preuve indiscutable, ni dans les écrits de Bourrinet, ni dans ceux de son gendre Adolphe Darpeix. Pierre Darpeix, le petit-fils de Bourrinet, était persuadé, sans pouvoir le démontrer formellement, que c'est son grand-père qui avait découvert les gravures. Nous avons aussi en 1987 le témoignage de Françoise Chavalarias, l'épicière du bourg, qui avait alors 90 ans, et

qui affirme que c'est bien Bourrinet qui a découvert les gravures, mais il faut bien reconnaître qu'un doute subsiste et subsistera peut-être toujours.

Revenons maintenant à la grotte proprement dite.

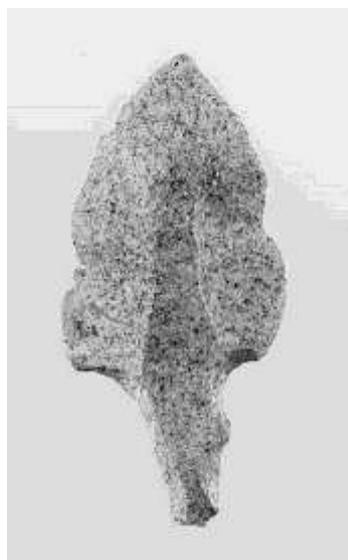


Coupe stratigraphique grotte

L'accès initial se faisait par un trou dans lequel il fallait ramper, puis la grotte allait en s'agrandissant en largeur et en hauteur. La coupe illustre bien l'importance du travail de terrassement effectué par Bourrinet et ses ouvriers.

Les deux niveaux archéologiques ont bien été identifiés par Bourrinet : couche A en bleu, qu'on appelle maintenant magdalénien supérieur ancien et couche D-E en vert, magdalénien supérieur récent, séparés par une couche stérile (B) sur laquelle reposait un dallage de fragments stalagmitiques (C).

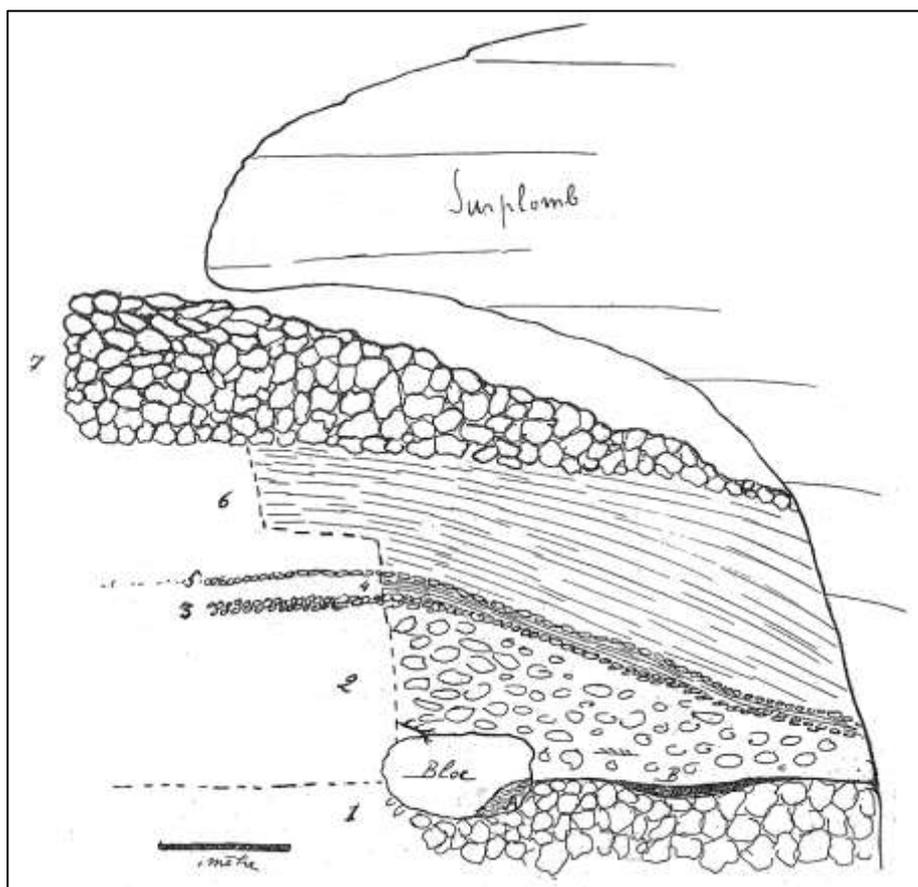
A partir de 1904, Bourrinet est autorisé à continuer les fouilles. Il dégage de nouvelles gravures et recueille un important mobilier (près de 3000 objets dont 32 objets ornés). L'abbé Breuil fait le relevé des gravures en octobre 1904. En 1908, Capitan, Breuil, Bourrinet et Peyrony publient « La grotte de la Mairie à Teyjat, fouilles d'un gisement magdalénien ».



Pointe de Teyjat

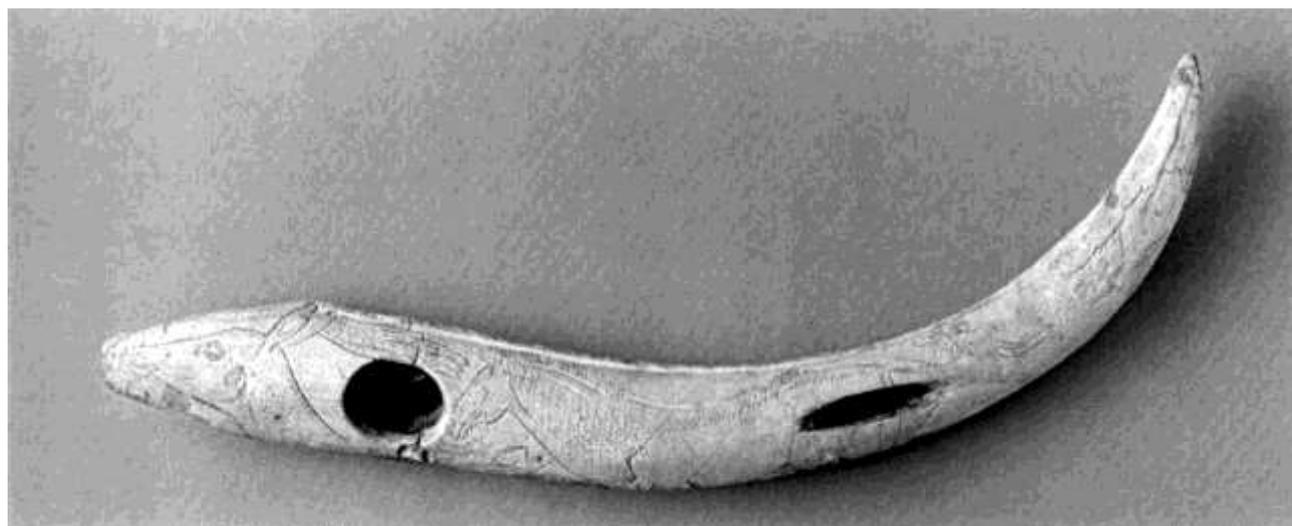


Sur cette carte postale bien connue, on reconnaît les trois filles de Pierre Bourrinet, Alice (la troisième en haut à gauche, Suzanne et Marguerite, chapeau à la main.



Coupe abri Mège

Là aussi, la coupe montre l'importance du travail de terrassement avant d'atteindre la couche archéologique. À l'abri Mège, on ne trouve qu'une seule couche archéologique (couche 2), contemporaine de la couche la plus ancienne de la grotte.



Bâton percé

Le bâton percé a été récemment « dé-restauré » au musée d'archéologie nationale (photo Archéologia juin 2017).

Découvert le 12 août 1908, le bâton percé, qu'on a longtemps appelé « bâton de commandement », est la trouvaille la plus emblématique de Bourrinet. Immédiatement ce dernier a conscience du caractère exceptionnel de l'objet. Son gendre racontera plus tard que « les préoccupations et l'émoi de Pierre Bourrinet furent telles que, le soir de sa découverte, il en oublia de diner ! »

Bourrinet, avec une certaine malice, s'empresse d'annoncer sa découverte à l'abbé Breuil en ces termes : « Mon cher monsieur Breuil, figurez-vous que je viens de découvrir le diable dans l'abri Mège, ou tout au moins quelque chose d'approchant. »

Il faut rappeler que trois des gravures du bâton représentent des personnages énigmatiques qu'on a appelés les « diabolins » car pourvus de cornes.

La pièce est vendue 5000F, avec l'intercession de Breuil qui en estime le prix, au musée de St Germain. Malgré les moyens déployés après la découverte du bâton, la suite des fouilles sera décevante, même si de nombreux débris fossiles d'animaux sont mis au jour. Les fouilles sont arrêtées définitivement en 1912.

Capitan, Breuil, Bourrinet et Peyrony ont publié en 1909 : « Observations sur un bâton de commandement orné de figures animales et de personnages semi-humains ».

## Les polémiques



Émile Cartailhac  
(1845-1921)



Louis Capitan  
(1854-1929)



Denis Peyrony  
(1869-1954)



Henri Breuil  
(1877-1961)

Préhistoriens

Cette galerie de portraits est l'occasion d'ouvrir une parenthèse sur les controverses entre « la Firme des Eyzies » et ceux que l'abbé Breuil appelle la « bande à de Mortillet ». Cartailhac, ancien disciple de Gabriel de Mortillet, a pris ses distances avec son ancien maître et devient le chef de file de la nouvelle génération de préhistoriens (Boule, Capitan, Breuil, puis Peyrony et Bourrinet). Il conseille Breuil mais reste à l'écart des polémiques. Breuil, bien que le plus jeune, est le meneur. Capitan a des rapports ambigus avec Cartailhac, il a une tendance récurrente à tirer la couverture à lui mais sa collaboration est précieuse car c'est lui qui octroie les subventions gouvernementales pour les fouilles. C'est aussi le correspondant privilégié et l'ami de Bourrinet. Les deux camps s'affrontent violemment sur plusieurs sujets, la question de l'Aurignacien d'abord, puis la question de la liberté de fouille et l'authenticité des dessins.

En 1905, le jeune abbé Breuil ouvre les hostilités en remettant en cause la classification des grandes périodes du paléolithique établie par Gabriel de Mortillet. C'est ce qu'on appellera la « bataille de l'Aurignacien ». Breuil, comme Capitan, se base sur la stratigraphie et non pas sur un présupposé progrès continu de l'humanité. Il se heurte ainsi à Adrien de Mortillet, le fils de Gabriel, qui, en fidèle gardien de l'orthodoxie, défend coûte que coûte les conceptions de son père.

Les deux autres combats se livrent simultanément. En 1907, Adrien de Mortillet et Martial Imbert lancent à la SPF une attaque en règle contre Breuil. D'abord sur la question de la liberté de fouille qui était la pratique de l'époque et qui était défendue par la plupart des sociétés savantes ; en 1910, le gouvernement tente de mettre en place une réglementation, à cause, entre autres, des

fouilles à l'échelle quasi industrielles déployées dans la vallée de la Vézère par le Suisse Otto Hauser, avec des motivations principalement mercantiles. Bourrinet ne prend pas part directement à la polémique mais il soutient la démarche de Breuil et Peyrony, bien placés pour constater les dégâts irrémédiables provoqués par Hauser. Mais devant l'opposition catégorique des sociétés savantes, de Mortillet et la SPF en tête, le gouvernement renonce et le statut quo perdure jusqu'en 1941. Dans cet esprit de protection des sites, Bourrinet se démène pour faire acquérir la grotte de la Mairie par l'état (ce qui est fait en 1910).

L'autre attaque concerne l'authenticité des gravures de Teyjat. Elle est plus virulente car elle met en cause l'honnêteté intellectuelle de Breuil, Peyrony et Bourrinet, les accusant implicitement d'avoir fabriqué des faux. Ici, il faut faire un petit retour en arrière. Souvenons-nous que peu d'années auparavant, il était majoritairement admis que les dessins découverts dans les grottes ne pouvaient pas être l'œuvre d'hommes préhistoriques. En 1902, le revirement de Cartailhac (le « mea culpa d'un sceptique » déjà évoqué) modifie les lignes mais il reste bon nombre d'irréductibles, parmi lesquels Adrien de Mortillet et Imbert, qui refusent d'admettre l'authenticité des dessins.

Bourrinet se sent personnellement mis en cause, il se concerta avec Breuil pour préparer une réponse. Breuil répond sur un ton ironique à de Mortillet dans la « revue préhistorique » : « c'est avec quelque curiosité que j'ai parcouru ces deux pages d'injures et d'insinuations vulgaires »

Plus loin : « Il [De Mortillet] se trompe beaucoup s'il me considère comme un ennemi irréductible : le premier de tous, j'applaudirais aux travaux de valeur qu'il publierait. »

Bourrinet répond à Imbert dans la même revue : «... au reste, puisque cet illustre observateur croit la fabrication de ces gravures aussi facile, qu'il veuille bien refaire le voyage pour essayer d'en « fabriquer », ... je le mets au défi, malgré toute la science qu'il peut avoir, d'en fabriquer une seule, sans que le plus ignorant de mes ouvriers ne sache la distinguer à première vue avec une simple bougie. »

Le jugement de Breuil sur Imbert est d'ailleurs sans appel, dans une lettre à son ami Bouyssonie, Breuil écrit : « Martial Imbert, le plus cuistre, le plus vil d'entre les vils de la bande A. de M. »

Peyrony, bien que pris à partie lui aussi, restera à l'écart de la polémique sur les conseils de Cartailhac à qui il écrit : « je ne répondrai à sa diatribe que par de nouvelles découvertes et un travail soigné de mes fouilles. Je pense que c'est la meilleure des réponses à faire à un paresseux qui reproche aux autres de ne rien faire. »

### **Les autres fouilles de Pierre Bourrinet.**

Je mentionnerai pour mémoire la grotte des Grèzes. Il s'agit d'une station moustérienne à Jommelières, (près de Javerlhac), gravement endommagée par le percement de la voie de chemin de fer Angoulême - Nontron. Les fouilles font quand-même l'objet d'une publication signée de Bourrinet et Peyrony en 1913.

Pierre Bourrinet a fouillé de 1925 à 1929 le site de « la Forge », une station du magdalénien moyen sur la commune de Plazac. C'est son gendre Adolphe Darpeix qui en publiera un compte rendu en 1934, dans un bulletin de la SHAP.

Mais, à part Teyjat, les fouilles les plus importantes (elles s'étalent sur 22 ans) sont celles du site moustérien de la Tabaterie, à la Gonterie-Boulouneix. Le site (classé en 1909) est très étendu et complexe. Il comporte deux abris sous roche (l'abri Brouillaud et Sandougne), plusieurs grottes, les terres situées au dessous (Roc plat), où se trouve un oppidum (ville fortifiée celte du V<sup>e</sup> siècle av. JC) qui s'étend sur 13 ha, sondé mais non fouillé par Bourrinet.



Pierre Bourrinet avec un ouvrier au Roc plat, site de la Tabaterie

Les conditions de fouille sont difficiles : pas de logement ni de route à proximité, 4 km à parcourir à pied avec le matériel et le ravitaillement, sous une chaleur étouffante car Bourrinet travaille principalement au mois d'août.

Bourrinet et Peyrony publient dans le bulletin de la SHAP de 1928 un compte-rendu des fouilles, que complètera Adolphe Darpeix dans le bulletin de juin 1936 de la SPF.



24 août 1929

Le 24 août 1929, Bourrinet termine à grand renfort de publicité, devant la presse qu'il avait invitée, et avec l'aide de son gendre Adolphe Darpeix, la mise au jour d'un trophée de Bison qu'il avait découvert un an auparavant. Ce sera le dernier coup d'éclat de Pierre Bourrinet. Il est probablement déjà malade (on le devine fatigué sur la photo). La pièce a été acquise pour 1250 F par le marquis de Fayolle pour le compte du musée de Périgueux où elle se trouve toujours.

Bourrinet s'éteint dans sa maison de Périgueux, rue du Petit Change, le 25 août 1931, après une « longue maladie ». Il est enterré à Busserolles, dans le tombeau familial de son épouse Marie Chamois.

## **L'après Bourrinet**

Pour terminer, évoquons rapidement les travaux à Teyjat de plusieurs grands noms de la préhistoire :

- André Leroy-Gourhan (1958) qui considère les gravures de la grotte comme le style le plus abouti de ce qu'il appelle le style IV récent.
- Claude Barrière (1968 et 1972) effectue un relevé des gravures et analyse la flore et la faune de l'abri Mège.
- Norbert Aujoulat (1984) effectue un nouveau relevé des gravures et une topographie de la grotte.
- Et enfin Patrick Paillet (2011-2017) qui, dans le PCR (projet collectif de recherche) qu'il a piloté, réalise notamment une reconstitution virtuelle de l'ensemble pariétal avant sa dislocation, en y intégrant des fragments épars, de nouveaux relevés exhaustifs révélant plusieurs nouveaux dessins, une nouvelle topographie détaillée de la grotte, une numérisation en 3D permettant une visite virtuelle de la grotte.

# ÉTOUARS DE LA PÉRENNITÉ DE SON HABITAT.



1 - l'église d'Étouars ; 2 - le poids-basculé en bon état ; 3 - La croix-lanterne

**Texte publié par  
Marie Thérèse Mousnier,  
Le 20 octobre 2018.**

## Étouars : de la pérennité de son habitat.

### De l'importance de l'Empire romain en Aquitaine (Aquitania : pays de l'eau).

Dans l'Empire romain dont nous étions, la religion chrétienne en provenance de Rome, alors siège de la Papauté, ce qui ne fut pas toujours le cas, la religion pénètre dans un premier temps dans et par la Provence au II<sup>e</sup> siècle, peut-être même dès la fin du I<sup>e</sup> siècle.

Notre région, qualifiée de région historique, portait le nom d'Aquitaine, déjà constituée en Province par les Romains.

Ici province du Limousin. Notre appartenance au Périgord se fera attendre jusqu'en 1790-91, à la création des départements : Dordogne département, en province du Périgord ; donc fin XVIII<sup>e</sup> siècle.

Par contre, les paroisses seront créées bien antérieurement, dès le IX<sup>e</sup> siècle, période où l'église se structura (évêques, prêtres). Ceci par le très Chrétien Charles 1<sup>er</sup> Le Grand, bien connu sous le nom de Charlemagne.

Fermons la parenthèse sur l'église pour aborder la période des grandes invasions qui déstructurèrent, en Aquitaine, l'Empire romain, qui avait connu son apogée au II<sup>e</sup> siècle.

### Les grandes invasions.

Une invasion importante en Aquitaine fut celle des Wisigoths qui s'y installèrent paisiblement et définitivement, par le pouvoir romain. Succédèrent les Francs avec Clovis après la bataille de Vouillé (507) qui donna naissance à la dynastie des Mérovingiens (les « rois fainéants »)

VIII<sup>e</sup> siècle : les Arabes venus d'Espagne furent défaits à Poitiers par Charles Martel (732)

IX<sup>e</sup> siècle : les Normands remontèrent les fleuves et détruisirent tout sur leur passage.

N'oublions pas de nombreuses luttes intestines entretenues par le duc d'Aquitaine, le cruel Waifre par exemple.

### Des Mérovingiens aux Carolingiens.

**Charles Martel** vers 688, maire du Palais d'Austrasie et de Neustrie, après la bataille de Poitiers (732) soumet l'Aquitaine, la Provence et la Bourgogne, restaurant l'unité du Royaume franc.

**Pépin le Bref** son fils, maire du palais (741-751) puis roi des Francs (751-768) fonde la dynastie carolingienne après avoir déposé le dernier roi mérovingien : Childéric III.

**Charles 1<sup>er</sup> le grand dit Charlemagne** son fils, roi des Francs et des Lombards, Empereur d'Occident (800-814). Empereur des Romains couronné en l'an 800 par le pape Léon III le jour de Noël. En 774 il est maître de l'Italie. Il est aussi créateur du **royaume** d'Aquitaine.

Après son échec de la conquête de l'Espagne musulmane, nous lui devons la création d'une zone de sécurité au sud des Pyrénées : la Marche d'Espagne ; de même qu'il établit une Marche de Bretagne (789-790)

De sa résidence d'Aix-la-Chapelle, Charlemagne contrôle l'administration des Comtes (administrateurs des comtés, d'où leur titre) et des évêques par l'intermédiaire des célèbres « missi dominici » ainsi que par l'assemblée annuelle des notables. Il jouit donc d'une grande puissance administrative et spirituelle, à telle fin que le pape Léon III fera appel à lui en théologie, après les nombreux colloques du clergé, sur la question épineuse et fondamentale du Credo ! Plus sérieusement, et à son actif, il apparaît que Charlemagne nous a conduits dans une période de paix et de renaissance culturelle ; lui qui savait à peine lire ; quant à l'écriture, c'était son grand désespoir, il ne la maîtrisait pas ; et pourtant il était épris de culture, disons du savoir de l'époque.

Ce long prologue nous a retracé dans les grandes lignes la destruction par les invasions, puis la reconstruction d'une Aquitaine bien incertaine pendant dix siècles.

## Étouars dans la romanité.

Et maintenant il nous est possible d'aborder la période romaine par l'un des érudits, Pierre Henri Ribault de Laugardière, établi à Nontron, lequel a toujours fait autorité par ses recherches, laissons-le parler : « *D'après la tradition, sur le plateau, entre le bourg d'Étouars et le village de la Crête, point culminant de la contrée, une 'petite ville' fut saccagée au XII<sup>e</sup> siècle par Richard Cœur de Lion, et entièrement détruite postérieurement, pour servir à la construction du bourg d'Étouars et des hameaux voisins.* » et d'ajouter : « *Que peut-il y avoir de vrai ?* »

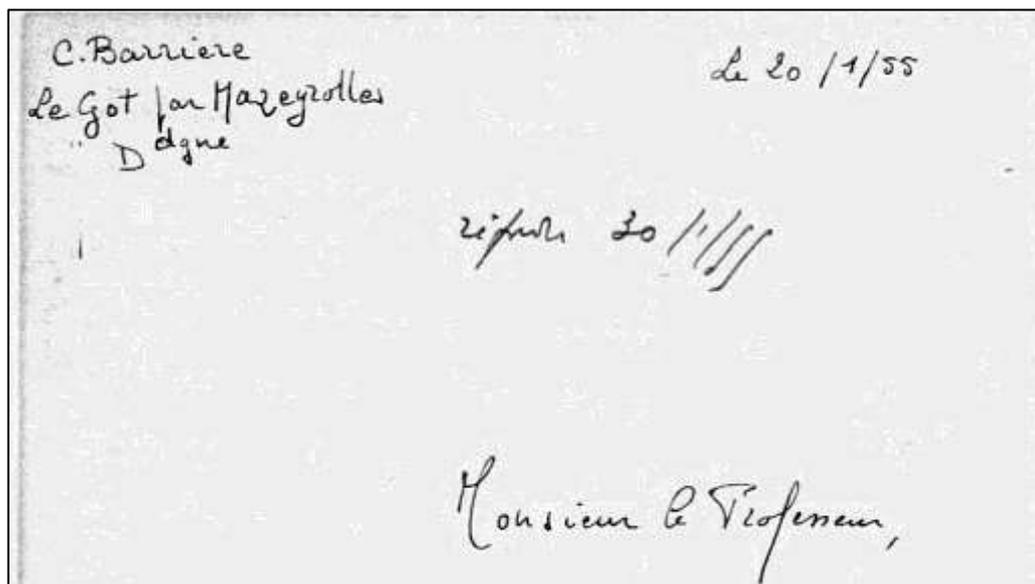
Notre historien poursuit : « *Toujours est-il qu'une personne de la contrée et digne de foi, M. Maury Plazer, nous a communiqué deux poids romains en cuivre, trouvés sur le plateau à 20 m du bourg d'Étouars, à gauche de la route actuelle conduisant à Bussière\*. M. Plazer affirmant que sur ce plateau on découvrirait autrefois en labourant, les fondations d'antiques constructions et de tuiles romaines, des débris de marbre, des pierres sculptées et même des fragments de meule en pierre, ayant servi à des moulins à bras.*

*Il y avait eu aussi une route romaine pavée (voie romaine) se dirigeant vers Bussière et dont les pierres ont servi à la route actuelle, distante de 30 mètres environ de la première. Cela est d'autant plus probable que l'on trouve plus loin, et près du village des Forêts, des tronçons de cette ancienne route pavée, et que c'est, nous l'avons déjà dit, une 'ville romaine' près dudit bourg de Bussière.* » (fin de citation).

\*précisons, aujourd'hui, toujours à gauche, côté stabulation, face à la maison de la famille Mazière.

De telles précisions sur les vestiges d'une ville, paraissent bien confirmer son implantation dans un lieu non moins précis. De ce fait des fouilles officielles ont bien été effectuées de 1950 à 1956, dans le terrain du propriétaire de l'époque, M. Maury Plazer ; fouilles dans lesquelles ont été mis à jour aussi des tessons de poterie ainsi que des fragments de murs, ce qui était prometteur, complément d'informations donnés par Mme Boursier, petite-fille de M. Plazer.

Les chercheurs, le professeur Pierre Barrière, accompagné de son fils Claude, étaient très engagés sur ce chantier archéologique, lorsque brusquement les travaux se sont arrêtés faute de crédits, coupés brutalement. Néanmoins, Pierre Barrière, spécialiste en gallo-romain, fait état d'une maison ou domus, a-t-il publié ?



De même de puis cet été j'ai commencé à fouiller la villa gallo-romaine d'Étouars près de Périgueux (D<sup>89</sup>) Surface de l'établissement : 300<sup>m</sup> x 100<sup>m</sup> = 3ha j'ai dégagé une salle de 5<sup>m</sup> x 4<sup>m</sup> environ, bas régulière - murs en petit appareil - 2 cotés opposés lajés extérieurement par des carreaux en tessellae - Verre, céramique diverse, 1/2 monnaie de Nîmes, os travaillés .... A 15<sup>m</sup> de là les labours ont sorti une meule tournante

Extrait d'une lettre de Claude Barrière. (nous ne connaissons pas le destinataire et n'avons pas trouvé de rapport de fouille.)

Ce qui était récupérable a été remis au conservateur du musée de Périgueux, alors dans le musée municipal, et à ce jour vraisemblablement transféré au musée du gallo-romain Vesunna.

Notre historien nous parle de M. Plazer, « un homme digne de foi » dit-il, c'était aussi un homme instruit, car bachelier, une rareté à cette époque en pleine campagne, et nous pouvons penser aux échanges fructueux entre personnes de 'bonne compagnie' pour employer un certain langage, peu usité aujourd'hui.

Autre découverte, par Jean Moreau, mon grand-père, possesseur de la vigne située à proximité de la villa, dont la route actuelle fait la séparation. Quelques monnaies y furent trouvées à l'effigie très effacée d'Empereurs romains, et remises par mes soins à M. Louis Le Cam, inventeur du site de Nontronneau, et aujourd'hui dans sa collection avec d'autres petits objets exposés dans sa vitrine au musée de Vésunna.

Revenons à Laugardière qui émet une grande réserve sur le bourg d'Étouars 'déplacé', or ce cas n'est pas rare. Rasé et déplacé et dont les pierres ont été récupérées pour construire ailleurs. Rappelons-nous qu'après son apogée du II<sup>e</sup> siècle, l'Empire romain s'est effondré peu à peu, suite à son délitement intérieur certes, et poursuivi dans les siècles suivants par de multiples invasions dévastatrices, à partir du III<sup>e</sup> siècle et jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle. Dans cette longue période de chaos, la population a dû se réfugier plus loin, ou même dans les bois, en laissant les envahisseurs maîtres des lieux.

Que faut-il entendre par l'implantation d'une villa ? On peut traduire par domaine rural, ce qui implique divers services autour, afin de vivre en autarcie, car ces domaines étaient souvent relativement éloignés les uns des autres, donc dispersés (tous les cinq kilomètres environ F.G.).

## Domaines ou villae les plus proches d'Étouars :

1 - **Bussière** : près du village des Petits Bois (1 km du bourg). Mise à jour d'une piscine avec conduits d'eau et son revêtement en briques rouges, avec conduit en plâtre et fresques en couleurs.

Ici aussi de nombreux débris de vases en terre rouge ; tablettes de marbre blanc en losange ou à plusieurs pans. Tout a été recouvert. Fouilles de M. Dudoignon, curé de Bussière.

2 - **Le Fraisse** - commune de Busserolles. Situé sur une hauteur. Peu d'informations, sinon par oralité.

3 - **Nontronneau** - près de Nontron. Commune de Lussas-et-Nontronneau. Site découvert par Louis Le Cam, alors habitant à Lussas par son épouse enseignante. Colonnes, chapiteaux, vestiges très importants transmis au musée de Vésunna.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses fouilles ont été effectuées par les prêtres résidant souvent un temps très long dans une paroisse, sur recommandation de leur évêque : « *Messieurs les curés, après vêpres, l'archéologie est un loisir sain que nous vous recommandons fortement...* » (citation de mémoire, mais il est difficile d'y résister !)

### **Ceci dit, résumons et concluons.**

Point de vestiges apparents du gallo-romain en surface, dans aucun des lieux cités... y compris dans le sanctuaire romain du II<sup>e</sup> siècle de Chassenon, où tout l'intérêt se trouve dans le sous-sol. La Domus d'Étouars se situe bien dans ce contexte.

### **Annexe.**

Par contre, si vous souhaitez connaître véritablement l'intérieur d'une villa (et non d'un domaine) vous avez à Beaulieu-sur-Mer, Côte d'Azur, toujours situé dans un endroit exceptionnel, ici sur la baie des Fourmis, la Villa Kérilos, reconstitution fidèle d'une somptueuse demeure de la Grèce antique, conçue et réalisée par l'archéologue (fortuné) Théodore Reinach - Villa meublée. (péplum, tables à 3 pieds, divans, bibliothèque, nombreuses collections d'art antique.)

La villa appartient à l'Institut de France.

### **Le bourg d'Étouars.**

Oui, Étouars est bien un bourg et non un village, appellation impropre, appliquée actuellement à toute localité de la campagne. Qu'est-ce qu'un bourg ? C'est l'agglomération centrale d'une commune rurale. Effectivement ici nous avons bien, une mairie qui administre la commune, et sur le plan spirituel une église, et nous avons aussi une école.

### **Recensement.**

Étouars s'inscrit dans le premier recensement effectué en France par... les Anglais en 1365. Triste période où le roi de France (1350-1364) Jean II dit le Bon, à savoir le Brave (dynastie des Valois), étant leur prisonnier après avoir été vaincu à Poitiers (1356) par le Prince Noir, surnom dû à sa cuirasse. De fait il était prince de Galles et duc d'Aquitaine. Véritable fléau en Limousin entre autres. Il ravagea la ville de Limoges, où il est fait état d'un massacre de 400 habitants.

Revenons à Jean le Bon qui, prisonnier à Londres après avoir signé le sinistre traité de Calais, revint en France en 1360, après avoir laissé ses deux fils en otage ; or l'un des deux, Louis d'Anjou, eut la 'bonne idée' de s'évader ; son père se constitua prisonnier à sa place à Londres en 1364, et y termina ses jours, trois mois après. Cette pratique perdura puisqu'il en fut de même pour François 1<sup>er</sup> avec ses fils, suite au désastre de Pavie de 1526, prisonnier de Charles Quint en Espagne.

Ceci dit, le roi d'Angleterre renonça à ses prétentions sur la couronne des Valois, après une rançon de trois millions d'écus d'or, il se 'contenta' de l'Aquitaine !

## **Démographie.** (Laugardière)

XIV<sup>e</sup> siècle - 1365 = 120 habitants

*(pour 22 feux = 5 hab. environ par foyer - mortalité infantile élevée, peste, famine, l'un conduisant à l'autre.)*

XVII<sup>e</sup> siècle - = 383 habitants

*(Forte remontée - forges à canons de plus de 100 ouvriers mais paiement long et difficile du roi. La forge est vendue nationalement en 1792.)*

XIX<sup>e</sup> siècle début - 1807 = 335 habitants

*(Premier Empire qui amorce son déclin par ses guerres européennes.)*

XIX<sup>e</sup> siècle milieu - 1852 = 500 habitants

*(retour à la terre des grands propriétaires. Début des fermes modèles sous Bugeaud. Création des prairies artificielles pour l'élevage.)*

XIX<sup>e</sup> siècle vers fin - 1872 = 431 habitants

*(grande épidémie de choléra, en particulier chez les jeunes femmes. Fin des forges en 1860, libre échange.)*

XIX<sup>e</sup> siècle fin - 1881 = 464 habitants

Maximum - 1889 = 526 habitants

*(repeuplement des campagnes. Écoles d'agriculture. Nombreux comices agricoles. Grand développement de la machine agricole. Belles maisons de maîtres.)*

XX<sup>e</sup> siècle début - 1900 = 521 habitants

*(Jusqu'en 1914, période calme et prospère.)*

Milieu - = 294 habitants

*(chute sévère particulièrement avec la première guerre mondiale et en 1918-19 la grippe espagnole. Chute qui se poursuivra avec la deuxième guerre mondiale.)*

Fin - 2000 = 175 habitants

*( plus de recensements de Laugardière mort en 1887. Suite aux deux guerres mondiales et à l'exode vers les villes, diminution de la population. Ici, fermeture des petites unités d'usines, dans le chausson, la tuilerie, les petits commerces, les écoles).*

XXI<sup>e</sup> siècle début - 2018 = 149 habitants

*(Poursuite du déclin de population en ruralité. Moins de petites propriétés peu rentables. Évolution vers une extension de la propriété par le regroupement des terres : SAFER.)*

Voici quelques réflexions suite à l'exposition de la démographie sur Étouars du XIV<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle.

Nous constatons une démographie en dents de scie, que l'Histoire explique en partie, d'où son intérêt. Oublions le négatif accompli par les raisons déjà données dans les grandes lignes.

Aujourd'hui, au XXI<sup>e</sup> siècle, une population étrangère, particulièrement anglaise et de quelques pays nordiques s'est fixée ici, certains depuis plusieurs dizaines d'années ; car attirée en Aquitaine et dont nous bénéficions. Il nous reste à espérer qu'avec les nouvelles technologies de l'informatique et autres, nous attirions aussi à la campagne quelques jeunes, sensibles à notre qualité de vie dans un bel environnement. Ce mouvement s'amorce, même s'il est difficile encore de le percevoir. La lecture de ce tableau si fluctuant nous laisse quelque espoir, il faut le voir ainsi.



## Situation géographique.

Étouars est situé sur un plateau assez élevé à l'altitude de 277 m. Nombreux sont les villages et hameaux de la commune ; quant aux bourgs environnants, ils sont proches les uns des autres. Au nord-ouest Soudat, au sud-ouest Teyjat et toujours à proximité, Le Bourdeix, Saint-Estèphe, Javerlhac.

En fait, le bourg d'Étouars n'est pas isolé, ce qui lui permet de connaître des activités et des échanges diversifiés.

## Animation de la vie rurale.

Pratiquement tous les corps de métiers de l'époque étaient représentés.

- **dans l'artisanat** : sabotier, maçon dont la femme était appelée 'la maçonnette', une couturière, ainsi qu'un menuisier-charpentier.

- **de petites entreprises** dont trois tuileries (Glangetas, Calendreau et Chabot) occupaient alors une quinzaine d'ouvriers. La tuilerie Chabot, reconvertie dans une activité de chaussons, s'est poursuivie il y a peu de temps encore, avec une quarantaine d'ouvriers. Ajoutons la scierie Licoine, 5 à 6 ouvriers, activité reprise par son fils Jean, l'aîné, jusqu'à sa retraite autour des années 2000. Tout cela nous donne une soixantaine d'ouvriers ayant travaillé à Étouars dans une période prospère, et dont les villages environnants étaient irrigués par cette animation. Signalons que dans ce milieu mi-artisanat mi-paysan, la population passait facilement d'un travail à l'autre car souvent en complément.

**Les agriculteurs** : toute une population cultivait la terre sous deux modes. Les petits propriétaires indépendants et le métayers, système très répandu dans les temps anciens et ici en particuliers. Le métayage veut dire que les revenus de la métairie sont partagés en deux, dès la prise de possession - moitié pour le propriétaire et moitié pour le métayer, qui, le lendemain de son arrivée, peut vendre du cheptel ou des récoltes. Le matériel, outils, machines, charrettes, appartenait au propriétaire. Le fermage est un autre système et arrive beaucoup plus tard ici. Autre particularité, dans le bourg même d'Étouars, plusieurs métairies appartenaient à un seul grand propriétaire, la famille Mensignac de Pie. Belle maison de maître appelée château et dont le propriétaire actuel est l'ex sous-préfet de Nontron, monsieur Michalac, très attaché à notre pays.

**Les commerces.** Pour subvenir aux besoins de cette population, le bourg sera animé par plusieurs services et commerces ; un bureau de poste, un bureau de tabac, une buvette, fréquentée aussi le dimanche par les joueurs de cartes, un coiffeur hommes, qui paraît-il pouvait offrir ses services à quelques femmes, peu difficiles sur la coupe de leurs cheveux ; sans oublier une épicerie-mercerie achalandée de nombreux produits en plus de l'alimentation. Ma grand-mère, Jeanne Aimée Moreau, y tenait ce commerce, dont il subsiste la vitrine, car on avait vu grand, à telle fin qu'une aile de la maison avait été ajoutée, avec étage, et ceci à grands frais, pour une période relativement courte du fait de la Deuxième guerre mondiale. La maison est située au centre du bourg et dans le petit jardin, le tilleul est toujours là. Ce commerce fut cédé en 1944 à Émilienne Delatre, dont le mari assurait un service important et fort utile de transports par camion, en liaison avec la gare de Javerlhac dont le train avait aussi des compartiments pour voyageurs qui allaient à Angoulême, ville alors très fréquentée par la population du pays d'Étouars et de ses environs. Le train desservait aussi Nontron.



Le commerce d'Aimée Moreau.

## **Histoire d'une période difficile sous l'occupation.**

Depuis toujours, deux villes attiraient la population : Angoulême par sa proximité et facilité d'accès et Limoges dont les routes peu carrossables ajoutaient à son éloignement. Mais l'usage perdurait dans ce coin du haut-Périgord, si longtemps Limousin (déjà évoqué).

Dans cette période de la guerre, difficile pour tous, y compris et particulièrement pour les commerçants petits et grands, lesquels se trouvèrent embarqués dans des contraintes administratives sévères (tickets du fait des restrictions en tous genres) et enfin, nous y venons, de l'obligation d'effectuer leurs achats à Périgueux, d'où un changement total de fournisseurs, vu la ligne de démarcation proche (vers Marthon en Charente), ici nous étions encore en zone libre jusqu'en novembre 1942. Dans cette vie au ralenti, le train de Javerlhac eut son activité impactée. A cela ajoutons la pénurie d'essence malgré de maigres tickets attribués ; ce qui conduisit à la vente de ce commerce par la suite regroupé avec la poste et le tabac. Ma grand-mère se mit à la retraite, dirions nous aujourd'hui, mais sans retraite. Elle était de ces petits rentiers qui devaient vivre de peu avec une monnaie dévalorisée ; mais c'est une autre histoire, qui fut celle de bien de ses collègues, ne l'oublions pas.

Tout cela pour rappeler que le bourg d'Étouars présentait toutes les commodités pour vivre agréablement, ce qui perdura jusque dans les années 50 ; mais auparavant ce bourg s'était aussi très structuré, car implanté sur de fortes et anciennes racines, y compris dans son proche voisinage d'où...

## L'importance d'Étouars depuis des siècles.



Le castel de la châtelainie d'Étouars.

C'est par cette dernière étude que se terminera cette communication. Étouars relevait de la châtelainie du Bourdeix et de sa juridiction. Le Bourdeix relevait de la baronnie de Nontron dont le seigneur suzerain était le vicomte de Limoges, jusqu'en 1789.

A Étouars résidait un notaire : maître Allafort, qualifié de notaire d'Étouars en 1697. Rien de surprenant, nombreux étaient les notaires, nombreux étaient les litiges. En cause : bornages, chemins, droits des eaux.

Oui Étouars fut bien le siège d'une seigneurie féodale avec son petit castel à tour ronde, qui a dû être construit au XV<sup>e</sup> siècle, par un membre de la famille de Hélie de Collonges de la châtelainie de Piégut, et seigneur du Bourdeix et de Teyjat. On trouve aussi Hélie de Collonges prieur de l'abbaye de Bussière-Badil. Ses armes sont visibles dans l'église abbatiale à une clé de voûte (armes à trois tours).

A Étouars, en 1774, le seigneur était Jean de Lavie, l'un des derniers, sinon le dernier seigneur, car nous sommes proches de 1789 et donc de la fin de la seigneurie. La Révolution étant passée par là, ses biens confisqués furent vendus à des particuliers, ce qui explique les relations longtemps tendues entre aristocrates et bourgeois... et même encore parfois...

Qu'il nous soit permis de dire que par mariages et héritages successifs, les familles des seigneurs précédemment cités se sont terminées dans celle du marquis de Malet (Château de Puycharnaud actuel, près de Piégut et commune de Saint-Estèphe, l'ancien ayant brûlé) ; famille très respectée par tous ceux qui l'ont connue au XX<sup>e</sup> siècle, c'était hier.

Signalons que l'église actuelle du Bourdeix était à l'origine la chapelle funéraire de la seigneurie, dont la famille possède aussi un lieu de sépulture, impressionnant par sa simplicité, dans le cimetière de Saint-Estèphe (au fond côté droit). Les plus anciens seigneurs reposent là, dans la chapelle funéraire.

Il est temps de conclure par les relations des seigneuries déjà citées, relations toujours très vivantes au XX<sup>e</sup> siècle et au XXI<sup>e</sup>, auparavant étroitement liées dans leurs fiefs et par leur histoire commune. Aujourd'hui nous souhaitons que cette longue histoire s'inscrive dans nos mémoires, afin de le transmettre à notre tour.

Quand on sait d'où l'on vient, on sait où l'on va.



Le retable baroque de l'église d'Étouars.

Le baroque prévaut en architecture avant de s'étendre à la sculpture et à la peinture. Il touche d'abord l'Italie dans sa première expression à Rome (Michel-Ange, Le Bernin, etc.) puis s'étend en Europe centrale. Repris au XVIII<sup>e</sup> siècle, le baroque s'épanouit dans les styles rocaille et 'rococo'.

L'église d'Étouars, par le style de son retable, s'illustre bien dans une romanité affirmée.

#### **Extraits du « Brugière »**

1365 - Étouars - Esturis.

XVI<sup>e</sup> siècle : Eytours. Au nord de l'église, on a trouvé un grand nombre de boulets ; et en différents endroits des briques en tuiles à rebords (tégula)

#### **L'église.**

Paroisse supprimée par le Concordat et annexée à celle du Bourdeix.

En 1845, érigée en succursale et placée dans le canton de Bussière-Badil.

Patron de l'église, saint Saturnin, mais aussi saint Louis (statue). Le souvenir de Saturnin ayant disparu, il fut choisi Louis IX, roi de France. Par la suite, retour à Saturnin qui va avoir de nos jours son vitrail.

L'église posséda un bras de saint Paul qui attira de nombreux pèlerins (reliquaire avec le bras en bois doré) disparu.

### **Superstitions.**

Immersion du charbon pour savoir le saint qu'il faut prier pour les guérisons.

Rotation du tamis pour connaître les voleurs et retrouver les objets perdus.

**En 1764**, Jean-Baptiste Lami de Périgueux a fini de peindre les autels et la chaire d'Étouars.

Le retable du maître-autel : deux panneaux dorés de l'adoration des mages et de la descente de la Croix.

Tableaux de la Sainte famille et de Jésus en Croix.

**La cloche** de 250 kg a été refondue à St-Front de Champniers.

### **Climat et intempéries.**

Il est fait état « *d'un grand froid de 1765, du 20 décembre au 7 janvier sans discontinuer. Plusieurs personnes se sont rompus les pieds et les bras et se sont tuées en tombant sur la glace. On annonce que le froid monte aussi haut que l'année appelée le Grand Hiver (sous Louis XIV).*

*En 1768 il y a eu des tonnerres, vents, orages, grêles, dont l'homme en vie n'a vu semblables qui ont fait des ravages bien grands dans les provinces... Sans la gelée et la grêle, il y a bien des temps qu'il n'y avait eu tant de revenus pour le curé d'Étouars, Villefait de Létang. »*

### **Compléments.**



La « lanterne des morts ? »

## 1 - Croix hosannaire. (Hosannière ?)

Près du chevet de l'église, une curieuse croix hosannaire en pierre tronconique (en forme de cône de base circulaire ou ovale qui se rétrécit régulièrement en pointe) avec une niche pour la Vierge, nous dit Jean Secret.

Quelle est la fonction d'une croix hosannaire ? : chanter hosanna lors de la procession à l'occasion de la fête des Rogations, qui se déroule durant les trois jours précédant l'Ascension. Chants accompagnés de chants à la Vierge.

Cette procession a une fonction de supplication, destinée à attirer la bénédiction divine sur les récoltes et les animaux ; dévotion annuelle qui subsiste en Limousin vers Saint-Junien, près de Saillat à Étricor, lieu-dit. Ici se trouve, dans un pré, une ravissante petite église restaurée, seul vestige du prieuré grandmontain et dont le patron est Saint Blaise.

Saint Blaise après des études de philosophie a prit goût pour la médecine. Ici y sont conduits les troupeaux d'animaux. Ce pèlerinage est très fréquenté encore de nos jours. Saint Blaise, évêque de Sébaste, et martyr, mort en 316 au nord de la Palestine, sur les rives de la Méditerranée.

### Sources.

Vie des saints de FBP - Éditions A. Mame et fils - 1867.

Pas de nom d'auteur, on peut supposer que cet ouvrage a été rédigé dans un monastère, donc par un frère : première lettre suivie de ses initiales dans l'anonymat.

## 2 - Une lanterne des morts à Étouars ?

Ce monument, dans le cimetière d'origine, est situé au pied de l'église à quelques pas sur votre droite à la sortie.

Autre hypothèse : se trouvait-il seul avant la construction de l'église, isolé sur un plateau à l'altitude de 277 mètres, donc en situation élevée ?

### Topographie du lieu.

Nous avons au nord La Crête à une altitude de 250 m. Au sud Les Forges à 215 m. A l'ouest Javerlhac à 128 m en dénivellation constante, situation très visible (vérification donnée par la carte IGN).

### Observation.

Face au monument composé en deux parties et surmonté par une croix.

La première partie est en granit et la partie élevée, en calcaire, est donc rajoutée et apparaît plus récente. En fait ce monument a été modifié, c'est évident. Pour cette partie en granit, nous serions bien en présence d'un petit monument qui peut s'apparenter à une lanterne des morts. Jean Secret d'ailleurs paraît perplexe en décrivant ce monument, mais il ne s'étend pas sur une autre définition, ce n'était pas son sujet.

Voici un commentaire du directeur de la Société Française d'Archéologie qui nous dit ceci en 1883 - sur un plan général - « *qu'un monument très simple, sans excès d'architecture et de hauteur faible, ces éléments sont en faveur de l'ancienneté de la tour ou lanterne des morts.* »

D'autre part, ce petit monument possède bien une niche pour y installer la lumière.

A vous de faire un choix si vous le souhaitez, ainsi notre propos se termine légèrement et sous forme de jeu. A chacun sa vérité ou ses doutes ?

### Quelques lanternes pour les plus proches.

**Charente.** Pranzac - Brigueil (cité fortifiée) - Cellefroin (la plus importante) Saint-Amand-de-Boixe (Angoulême) abbaye.

**Vienne.** Charroux. Abbaye.

**Dordogne.** Sarlat actuellement remise en question, car ne possédant pas d'ouverture pour la lumière. « Tour des morts », terme actuel plus approprié.

## Sources et biographies.

**Barrière Claude.** 1924-2011. Fils de Pierre, sous la direction de son père. Professeur d'Histoire et de Géographie, puis professeur de Préhistoire à l'Université de Toulouse. Il fut le premier à fouiller la Domus des Bouquets à Périgueux. 1980, directeur de l'Institut d'Art préhistorique de Toulouse. Il a publié de nombreux écrits sur l'art pariétal ainsi qu'un ouvrage intitulé : « *Domus Pompéia de la rue des Bouquets à Périgueux* ». A consulter : « Écrivains et terre natale » publié par le GRHIN - nov. 1980.

**Barrière Pierre.** 1892-1970. Né à Confolens (Charente), mort à Piégut-Pluviers. Agrégé de Lettres. 1945 enseigne à la faculté des Lettres de Bordeaux. Publications : *Vesunna civitas Pétracoriorum* - 1932 - *La vie intellectuelle en Périgord* - 1936 - A été publié par le GRHIN Chroniques n° 0 « Écrivains et terre natale » 1980.

**Brugière Hippolyte.** Chanoine, 1831-1922. Historien. Très nombreuses recherches historiques et archéologiques. Grand apport à l'histoire locale. Nombreux ouvrages.

**FTB.** Éditeurs Mame et fils - 1867. St Saturnin

**Plazer Maury.** 1890-1955. Propriétaire du terrain de fouilles. Nom d'origine autrichienne ; Platzer - En France au XVII<sup>e</sup> siècle. Nom francisé. Sa fille Jacqueline Boursier a complété les renseignements sur les fouilles. Elle habite toujours dans la maison de famille du XVIII<sup>e</sup> siècle, résidence d'été à La Crête.

**Ribault de Laugardière.** Pierre Henri - 1814-1887. Famille originaire de Normandie, établie à Nontron. Études à Bordeaux et Paris. Avoué au tribunal de Nontron. Maire en 1848 du 5 oct. au 4 nov. Conseiller d'arrondissement de Nontron, puis Président. - juge suppléant au tribunal de Nontron. Mort à Nontron.

Auteur de nombreux ouvrages :

- Essais topographiques- historiques - biographiques sur l'arrondissement de Nontron. A été publié dans le bulletin de la SHAP et dans les Chroniques Nontronnaises du GRHIN « Écrivains et terre natale » 1980 et par Lagrange ; éditeur à Périgueux.

**Jean Secret.** 1904-1981. Aix-les-Bains (Savoie). Licencié en Lettres classiques, études de Philosophie. Professeur de Lettres. Se fixe à Périgueux et poursuit l'enseignement du latin et de la philosophie. Retraité en 1945. Grand archéologue en Dordogne. Spécialiste reconnu en architecture religieuse. Publia de nombreux ouvrages dont châteaux et manoirs en Périgord : une soixantaine de monographies sur le Périgord. Président de la SHAP. Chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire. Croix de Guerre 39-40.

### Dictionnaires.

Petit Larousse - édition 2017.

Histoire de France - Librairie académique Perrin.

Penaud Guy. Dictionnaire biographique du Périgord.

Avec mes remerciements pour leur aide précieuse à :

**Chantal Aubertin** documentation sur les lanternes des morts.

**Fabrice Nageotte** documentation sur le recensement du XX<sup>e</sup> siècle.

# ÉPHÉMÉRIDE.

## *Séance du jeudi 4 janvier 2018*

« ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ET PROJECTION DES PHOTOS DES SORTIES 2017. »

\*\*\*\*\*

## *Séance du jeudi 1<sup>er</sup> février 2018*

« ÉCORNEBŒUF, UN SITE GAULOIS EXCEPTIONNEL. SON RÔLE DANS LA  
NAISSANCE DE LA VILLE GALLO-ROMAINE DE VÉSUNNA »

*par Christian Chevillot*

Texte publié dans les présentes Chroniques.

\*\*\*\*\*

## *Séance du jeudi 1<sup>er</sup> mars 2018*

« JULES DE VERNEILH ET LÉO DROUYN, DEUX COMPLICES SURDOUÉS »

*par Bernard Larrieu*

Texte publié dans les présentes Chroniques Nontronnaises.

\*\*\*\*\*

## *Séance du jeudi 5 avril 2018*

« LES PIÉMONTAIS DE NONTRON. »

*Par Hervé Lapouge*

Texte publié dans les présentes Chroniques Nontronnaises.

\*\*\*\*\*

## *Séance du jeudi 3 mai 2018*

« LES MOINES-SOLDATS. »

*Par Dominique Audrerie*

Moine-soldat. Contradiction apparente ou idéal impossible. Tout au long de l'histoire, la violence entre les hommes, entre des cités, entre des peuples ou des civilisations, est apparue comme une fatalité. Dès lors certains ont cherché comment limiter cette violence ou - chimère inaccessible - la sublimer.

Ainsi est né le guerrier accompli, pur dans ses aspirations, exigeant dans sa formation spirituelle, à la fois moine et soldat.

Au Moyen Âge, les grands ordres de chevalerie ont tenté de répondre à cet appel.

\*\*\*\*\*

### *Séance du jeudi 7 juin 2018*

« CAMILLE CHABANEAU. »

*Par Marcel Fournier.*

Texte publié dans les Chroniques Nontronnaises n° 33 bis.

\*\*\*\*\*

### *Sortie du samedi 9 juin 2018*

SAINT-BARTHÉLEMY-DE-BUSSIÈRE ET PLUS.

Livret publié dans les présentes Chroniques Nontronnaises.

#### **1°) Champnier-Reilhac avec madame Devergnette.**



2°) Saint-Barthélemy-de-Bussière avec Jean-Guy Peyrony.



3°) Le repas au Presbytère.



**4°) Château de Lavauguyon avec monsieur Mériguet**



**5°) Église des Salles-Lavauguyon avec la guide de l'office de Tourisme.**



6°) Châteaurocher avec madame de Montcalm.



Une journée réussie car nous avons vaincu la météo qui nous annonçait d'horribles orages qui ne sont survenus qu'à la nuit venue.

Les horaires ont presque été respectés ! Si ce n'est la fastueuse réception à Châteaurocher par madame de Montcalm qui nous a laissé prolonger nos investigations dans son domaine jusqu'à une heure de plus que prévu. Magnifiques salles de réceptions pour mariages, château splendide.



\*\*\*\*\*

## Séance du jeudi 5 juillet 2018

« JAMES BOND N'EXISTE PAS, LA FIN D'UN MYTHE »

*Par François Waroux*

**1 -** Officier traitant à la DGSE durant vingt ans, François Waroux lève le voile sur la réalité de ceux que l'on appelle les « espions ». Il révèle les méthodes de surveillance, les manipulations par les agents, les techniques de filature, le travail sous couverture, les méthodes de chantage. Il confie aussi les conflits moraux d'un homme des services secrets amené à faire taire sa conscience pour servir son pays.

En tant que spécialiste de l'espionnage industriel et du renseignement politique, il a été envoyé en mission aux États-Unis, en Éthiopie, au Sénégal, en Tunisie ou au Pakistan. Sous une fausse identité ou intégré en ambassade sous couverture, ce Saint-Cyrien fut confronté aux dictatures africaines, au fondamentalisme islamiste ou aux arrières-cuisines des grands groupes internationaux, sur fond de guerre froide et de guerre technologique.

Pour pousser un agent étranger à trahir son pays ou inciter un employé à fournir des documents sensibles, un membre des services secrets doit savoir mentir, tromper, voler, tricher...

Loin du mythe de l'espion cinématographique popularisé par James Bond, il révèle le quotidien de ces hommes de l'ombre qui naviguent sans cesse entre légalité et illégalité au nom de la raison d'État. Un témoignage rare et unique sur un métier qui fascine et sur lequel les idées reçues sont nombreuses.



---

## 2 - Présentation du livre.

**François Waroux auteur de « James Bond n'existe pas »**

**Edition : Mareuil éditions**

Saint Cyrien de la promotion Corse et Provence ( 64-66) .

Après avoir commandé une compagnie de 120 hommes et 20 sous-officiers, spécialisée dans l'arme des transmissions (arme du commandement) j'ai été attiré par une note de service interne proposant une découverte des services spéciaux de l'époque : le SDECE - Service de Documentation Extérieur et de Contre Espionnage.

Après un sérieux contrôle je rentre au Service en 1977 et j'y resterai jusqu'en 1995.

Je quitte définitivement l'armée en 2005 à Bordeaux où je rencontre le général Dominique Caussou, mon camarade de promotion.

Le champ d'application de la DGSE (anciennement SDECE) - Direction Générale de la Sécurité Extérieure - est l'étranger ; les pays étrangers. A ce titre je suis allé aux États-Unis plusieurs fois sous identité fictive (avec une légende) mais avec un vrai faux passeport, un vrai faux métier et aussi avec une vraie fausse épouse...

Je suis allé en Ethiopie, sous couverture diplomatique, au Pakistan sous couverture diplomatique et en Afghanistan ( à la Khyber pass), au Sénégal, etc.

J'ai exercé le métier d'officier traitant (PS) qui consiste à « récupérer du renseignement » auprès d'étrangers qui, qu'on le veuille ou non, sont amenés à trahir leur pays. C'est un risque pour eux mais aussi pour l'officier traitant. Ce renseignement est, après analyse et synthèse, dispatché

dans les grands services de l'État, ou dans les grandes entreprises, afin de faire avancer la recherche, par exemple.

Ce n'est pas un métier pour « majorette » ... et si on a des problèmes de morale ou de conscience, ce n'est pas la peine d'envisager d'entrer dans cette « crémierie », même avec des diplômes d'université les plus pointus.

Il faut être bien dans ses bottes ; on est suivi régulièrement par des psychiatres ou psychologues, personnages que je n'affectionne pas particulièrement.

PS : Officier traitant = espion. Le terme espion n'est pas usité chez nous ... A la *Centrale*.

D G S E : Direction Générale de la Sécurité Extérieure.

---

### 3 - Préface.

*« Dans l'éventualité improbable où vous ne l'auriez pas deviné, je dois être votre officier traitant. Après Dieu, si vous croyez en Dieu, un officier traitant est la personne la plus importante du monde pour un agent sur le point de s'infiltrer dans un pays ennemi. Faites exactement ce que je vous dis et il y a une légère chance pour que vous vous en sortiez vivant. » Robert Littell, L'Amateur (1981).*

Quoi de plus méconnu et fantasmé que le métier d'officier traitant ? Cette fonction, à la fois passionnante et ingrate, est au cœur de la démarche du renseignement car c'est par ces femmes et ces hommes qu'un service recrute les « sources humaines » qu'il a ciblées et qui lui apporteront les renseignements secrets qu'il cherche à obtenir pour son gouvernement. Mais, curieusement, dans les publications françaises consacrées à l'espionnage, les ouvrages s'intéressant à cette facette de la profession sont bien moins nombreux que ceux consacrés au contre-espionnage ou à l'action. Sans doute est-ce là le signe que, dans notre pays, chasser les espions ennemis est perçu comme plus noble que de voler les secrets adverses ou manipuler des sources (pratiques que la morale nationale réprouve) ; et que les exploits « guerriers » de quelques commandos clandestins - dont certains récits sont souvent pathétiques et fort éloignés du cœur du métier - sont plus prisés par le public que le travail de bénédictin des officiers traitants, lesquels sont pourtant les chevilles ouvrières de l'ombre, les plus essentielles à un service. C'est pour cela que le livre de François Waroux fera date, car c'est l'un des rares livres à présenter de manière claire, sans fard et sans fantasmes, la réalité de ce métier consacré à la recherche clandestine du renseignement. L'auteur, que je connais depuis plus de deux décennies, dont je sais la discrétion et dont j'apprécie la modestie - qualités cardinales pour ce métier - nous offre un récit extrêmement riche, mêlant des souvenirs personnels à une analyse lucide des diverses facettes, réalités et risques du métier.

Le récit, d'abord, est captivant. François Waroux y décrit - outre quelques épisodes de sa jeunesse et sur la servitude de la carrière militaire des années 1960 et 1970 - son entrée au SDECE et l'instruction qu'il y reçut. Le lecteur y découvrira les mises en situation pratiques auxquelles étaient alors formées les nouvelles recrues afin de les préparer aux exigences du terrain. À noter que, parmi les autres stagiaires ayant suivi cette instruction aux côtés de François Waroux, se trouvait Dominique Prieur, qui rejoindra le Service action du SDECE et qui sera arrêtée à Auckland (Nouvelle-Zélande) dans le cadre de l'opération Satanic (affaire Greenpeace, 1985). Puis l'auteur évoque les différentes fonctions qu'il a occupées au sein du Service de Renseignement (SR) du SDECE, à la Centrale comme sur le terrain :

- recherche de renseignements sur les questions nucléaires aux États-Unis au profit du Commissariat à l'Énergie Atomique (CEA), en opérant outre-Atlantique sous couverture touristique en tant que spécialiste des parcs d'attractions ;
- chef de poste à Addis-Abeba, en Éthiopie, où il eut la chance d'assister à l'opération Moïse, c'est-à-dire l'évacuation par le Mossad israélien des juifs falachas ;
- chef de poste au Pakistan, au début des années 1990, où il eut à collaborer avec l'Interservices Intelligence pakistanais (ISI) et où il assura la surveillance de l'Afghanistan en relation avec les hommes du commandant Massoud... Ainsi, de Saint-Cyr au SDECE, du XX<sup>e</sup> arrondissement à

l'Éthiopie et au Pakistan, en passant par les États-Unis, le Sénégal et la Tunisie, c'est un morceau d'histoire - personnelle mais aussi géopolitique - que nous livre François Waroux.

Parallèlement, l'auteur nous offre un témoignage tout aussi passionnant et important sur la réalité du métier d'officier traitant (OT), ses pratiques, ses difficultés, ses limites. Il y évoque sans fard la complexité du recrutement d'un agent (importance du ciblage, du travail préparatoire, prudence, lenteur, aléas, etc.) ; la solitude d'un OT à l'étranger et ses relations avec les diplomates de l'ambassade ; le problème de la « transmission » des agents lors du changement d'OT en poste ; le travail « en couple » et ses contraintes ; les conditions d'opération au Pakistan et les difficiles relations avec l'ISI, etc. François Waroux dresse ainsi un véritable vade mecum de l'OT, démystifiant et expliquant avec clarté, concision et franchise, les réalités de ce métier méconnu, loin du fantasme véhiculé par les médias.

Mémoires d'un officier traitant L'ouvrage vivant et pédagogique de François Waroux apportera aux lecteurs une meilleure connaissance du renseignement dans une période troublée où - il est essentiel de le rappeler - nous avons besoin « d'espions » pour assurer notre sécurité et lutter contre la menace terroriste. Ainsi, les services recrutent de plus en plus de jeunes gens qui exerceront un jour le métier d'officier traitant. Ils trouveront dans ce livre des éléments d'information et de réflexion qui contribueront à leur choix de carrière. Espérons qu'ils seront nombreux à vouloir épouser cette vocation et à rejoindre ce club très fermé que le général soviétique Vinarov appelait « les combattants du front invisible ».

**Éric Denécé** Directeur du Centre Français de Recherche sur le Renseignement (CF2R)

\*\*\*\*\*

### *Séance du jeudi 2Août 2018*

« PIERRE BOURRINET, UN INSTITUTEUR-ARCHÉOLOGUE PASSIONNÉ »

*Par Jean-Marc Warembourg.*

Texte publié dans les présentes Chroniques Nontronnaises.

\*\*\*\*\*

### *Séance du jeudi 6 septembre 2018*

« L'EAU ET SES USAGES. TOUTE UNE HISTOIRE ! »

*Par Gabriel Duverneuil.*

Pendant près de huit mois, Gabriel Duverneuil a sillonné la nouvelle commune, enquêtant auprès des habitants et recueillant une masse de renseignements concernant les vestiges de tous les ouvrages, moulins, lavoirs, puits, citernes, mares, étangs, fontaines, ponts, etc., ayant un rapport avec l'utilisation de l'eau.

Avec Nicole et André Vigne, pendant la même période, des recherches aux archives départementales ont permis de documenter et donc de retracer l'histoire des quatre moulins à eau situés sur le territoire de la commune, et d'une manière générale de poser des jalons historiques sérieux sur l'histoire de tous ces petits édifices ruraux en rapport avec l'eau, témoins de la vie quotidienne de nos ancêtres.

Le conférencier se propose donc de montrer, documents à l'appui, comment les habitants de La Tour Blanche-Cercles ont su dompter l'eau pour actionner des moulins aux fonctions diverses, la rendre ou la garder potable pour la boire, la stocker pour faire boire les animaux, pour les cultures et

aussi pour les loisirs. Ce sont donc des techniques et des savoir-faire parfois disparus qui seront exposés.

Cette recherche permanente du mieux vivre n'a pas été un mouvement uniforme, des périodes de stagnation et d'autres de changements rapides du mode de vie rural se sont succédé : ces puits, lavoirs, citernes, mares et étangs en restent les témoins.

Ce sera l'occasion également de montrer toute la richesse patrimoniale que recèlent nos campagnes et dans ce cas précis la commune de La Tour Blanche-Cercles.

## L'eau et ses usages

### Toute une histoire !

*Fontaines et ruisseaux, puits, citernes et lavoirs, étangs mares et tourbières, moulins, meules et meulrières, ponts et ponceaux, machine hydraulique.*

*Par Gabriel Duverneuil*



Figure 4 : La Tour Blanche : lavoir et fontaine Saint-Jacques



Figure 1 : Le puits du Claud



Figure 2 : citerne de Maumasson



Figure 3 : le moulin de Gagnole

\*\*\*\*\*

### *Séance du jeudi 4 octobre 2018*

« LE PETIT MONDE DE NOS CONTES ET LÉGENDES DU NONTRONNAIS. »

*Par Jaumeta Beauzetie.*

Lors de cette soirée, nous vous invitons à une promenade dans la forêt des contes, afin de découvrir tout un monde invisible, une quarantaine de personnages que nos anciens nous avaient fait connaître et que l'artiste Pierre Rapeau avait su peindre sur les arbres et les rochers du « **Bòsc dau Leberon** » à Abjat-sur-Bandiât dans les années 90.

Dans ce bois, devenu nouveau lieu de transmission orale, pendant une dizaine d'années, directement de bouche à oreille, avaient été évoquées les histoires de la « **Leberona** » de Soudat, de **Claire et de Jan Masfranc** de la Révolte d'Abjat, de « **Burgou** », le Robin des Bois de la région, de « **Sensilhon** », de la « **Vielha dau potz** », de « **la Lebre** », du dernier **loup** de Varaignes et du mystérieux « **Jan dau Rei** » des vêpres parodiques collectées à Bussière... ce qui avait permis aussi de tisser le lien entre les paroles du passé, celles du présent et celles à venir, en faisant vivre la langue occitane d'ici.



Lo Lop

\*\*\*\*\*

### *Séance du jeudi 8 Novembre 2018*

« ÉVOLUTION DU SYSTÈME DE SANTÉ EN DORDOGNE AU 19<sup>E</sup> SIÈCLE. »

*Par J.M. Cazauran.*

La santé est une préoccupation primordiale des individus et des sociétés. Ce phénomène sociétal souvent appelé « médicalisation » débute vers le XVII<sup>e</sup> siècle et s'épanouit au XIX<sup>e</sup> siècle avec l'organisation d'un système de santé naissant de la rencontre de trois éléments, les demandeurs de soins, les offreurs de santé (pas que les médecins et les pharmaciens mais aussi les sages-femmes, les sœurs soignantes, les administratifs et les donateurs) et les autorités régulatrices. L'institutionnalisation du système entraîne la professionnalisation des acteurs et leur inscription dans le système qui évolue selon les relations des trois éléments.

La trajectoire du corps médical débute avec la loi de 1803 qui assure le monopole, fixe la formation et le fonctionnement de la profession. Il y a deux ordres de praticiens, les docteurs en médecine et chirurgie issus des facultés de médecine et les officiers de santé. La première moitié du siècle est caractérisée par un encombrement médical (jusqu'à 458 praticiens en 1847 en Dordogne) et la seconde moitié par une démedicalisation. Les médecins s'investissent dans la vie de la cité (politique, érudition, franc-maçonnerie, philanthropie). Ils gèrent les épidémies et sont les maîtres de l'hygiène. Donnant leurs avis sur les problèmes de société, ils ont été accusés d'exercer un biopouvoir.

La profession de pharmacien est organisée par une loi de 1803 qui assure un monopole bien mal respecté. Durant le siècle la Dordogne se couvre d'officines (110 à la fin du siècle). De la vente de préparations à base essentiellement de plantes on passe à la vente de la spécialité issue de l'industrie pharmaceutique.

Les sages-femmes officient dans l'ensemble du département améliorant la qualité de l'obstétrique. Les sœurs soignantes sont présentes dans les bureaux de bienfaisance et les structures d'accueil, hôpitaux, hospices, maisons diverses.

Progressivement, durant le siècle, l'ensemble de la population s'adresse aux offreurs de santé et pour des pathologies de plus en plus variées allant jusqu'aux soins de bien-être. Les

hôpitaux sont fréquentés par d'autres types de malades que les vieillards, les infirmes et les enfants abandonnés.

La couverture du département en structures d'accueil s'élargit avec un mouvement de fondations de petits établissements en relation avec la charité privée. Trois établissements sont reconstruits, Eymet, Ribérac et surtout Bergerac. Tous les autres établissements évoluent sur place. Certains finissent le siècle dans un triste état. D'autres, et en particulier les établissements des sous-préfectures essaient d'assurer l'accueil médical, chirurgical et obstétrical. L'hôpital de Périgueux rêve de déménagement et d'agrandissement mais doit s'adapter sur place. La distinction entre hôpital et hospice est admise à la fin du siècle.

Le XIXe siècle est une période libérale où se rencontrent demandeurs et offreurs de soins, la charité venant au secours des indigents. La IIIe République en fin de siècle, face à la « question sociale » devient plus dirigiste et le système continue d'évoluer.

\*\*\*\*\*

### *Séance du jeudi 6 décembre 2018*

« ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DU CHÂTEAU DE BIRON. »

*Par Laure Leroux.*

Situé aux confins du département de la Dordogne, au point de rencontre entre le Périgord, le Quercy et de l'Agenais, le château de Biron constitue l'un des sites castraux les plus imposants d'Aquitaine, dont la complexité architecturale égale la longévité. Sur la trame du site médiéval, s'enchevêtrent les programmes architecturaux des Gontaud de Biron, prestigieuse lignée se réclamant de plus de dix siècles d'ancienneté. Leurs faits de guerre ont toutefois laissé plus d'archives que leurs ambitions concernant le château de Biron, dont l'histoire demeurerait largement méconnue. Grâce à l'engagement du Conseil Départemental de la Dordogne et l'appui du Service Régional de l'Archéologie, ce monumental site castral a fait l'objet d'une thèse conjuguant histoire, archéologie et architecture, révélant le destin mouvementé d'une des quatre baronnies du Périgord.

## SOMMAIRES DES CHRONIQUES NONTRONNAISES.

### NUMERO –1 (A Saint-Martin le Pin au XVIIIe siècle) – 1981

- Fiche technique - Quelques précisions sur la monnaie et les mesures - Saint-Martin sur la carte de Belleyme
- Chapitre 1 : Vivre et mourir à Saint-Martin au XVIIIe siècle
- Chapitre 2 : L'économie du village
- Chapitre 3 : Les cadres de la vie paroissiale
- Chapitre 4 : La société villageoise, la pyramide sociale
- Chapitre 5 : Solidarité et tension au village. *Guy Mandon*

### NUMERO 0 (biographies et bibliographies) Ecrivains et Terre Natale

- Joseph Nadaud - François Chabaneau - Camille Chabaneau - Les Verneilh-Puyraseau
- Joseph de Verneilh-Puyraseau - Félix de Verneilh-Puyraseau - Jules de Verneilh-Puyraseau
- Alcide Dusolier - Antonin Debidour - Ribault de Laugardière et G. de Monneron
- Georges Rocal - Fernand Dupuy - Michèle Brunet - Madeleine Ducourtieux
- Paulette Ménager - Paul Thibaud - Félicie Brouillet - Pierre Barrière
- Claude Barrière - Léonard Pomeyrol.

### NUMERO 1 – 1981

- Du haut du clocher de Nontron : *Robert Bouet*
- Monnaies dans la région de Nontron sous Richard Cœur de Lion (1169-1199) : *Gérard Chaperon*
- Forge-Neuve et Montalembert : *Jean Maudet*
- La Nontronite : *Suzanne Battut*
- La montée à Paris d'un jeune Nontronnais, Antonin Debidour : *François Debidour*
- Les gisants de Javerlhac : *Marcel Belly*
- Registres paroissiaux de Teyjat (1754-1792) : *Robert Bouet*

### NUMERO 2 – 1981

- Les Moulins du Bandiat : Travail collectif
- Au temps du subdélégué Duboffrand : *Robert Bouet*
- Le château de Piégut : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Notes sur la Cure de Nontron et ses curés du XVIe au XVIIIe siècle : *Robert Bouet*
- Les Bernardières : *Jean Perrard*
- Poésies intimes de Camille Chabaneau : *Hélène Clavaud*
- Autour d'une prescription médicale à Javerlhac en 1680 : *Odette Plazer*

### NUMERO 3 – 1982

- Les métiers de Nontron : *Madeleine Thibaud*
- Les châteaux de Nontron : *Suzanne Battut*
- Les Carnot : *Paulette Bourdiol*
- La poste à Nontron : *Gérard Chaperon*
- L'église de Nontron pendant la Révolution française : *Robert Bouet*

### NUMERO 4 – 1983

- La vie municipale à Javerlhac de 1837 à 1891 : *Marthe Bontemps et Charlotte Martial*
- Quelques coutumes dévotieuses et pratiques superstitieuses dans le Nontronnais : *Odette Plazer*
- La direction de l'Hôpital de Nontron de 1802 à 1952 : *Robert Bouet*
- Nontron et le pouvoir politique de 1789 à 1815 : *Irène Massevy*
- Routes et chemins en Nontronnais : *Madeleine Thibaud*

### NUMERO 5 – 1984

- Les guérisseurs, leurs remèdes, les Saints guérisseurs : *Joseph Doucet*
- Petite étude historique sur la ligne du chemin de fer du Quéroy à Nontron : *François Reix*
- Les chemins de fer en Nontronnais, les projets non réalisés, Nontron-Périgueux et Nontron Chabannais : *François Reix*
- La carrière administrative de Jean-Baptiste-Joseph Verneilh Puyraseau (1756-1839) : *Roland Drago*
- La Renaudie : *Docteur Georges Durieux*
- Disparition des ruines du château-fort de Nontron : *Suzanne Battut*
- La caisse d'épargne de Nontron : *Denise Lafarge*

### NUMERO 6 – 1985

- Connaissance d'Henri Delage : *Jean Delage*
- Piégut : ses marchés, son tramway : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Sur les traces de Burgou : *Paul Thibaud*

- Les dix dernières années de Du Guesclin : *Jean Perrard*
- Règlement de police municipale de Nontron du 20 décembre 1850 au 30 novembre 1889 : *Hélène Clavaud*
- Un lustre de Notre-Dame de Nontron : *Suzanne Battut*
- La vie rurale en Périgord Vert dans la première moitié du XXe siècle : *Fernand Dupuis*

#### **NUMERO 7 – 1986**

- Historique du GRHIN. Sa centième : *Hélène Clavaud*
- Délibération du Conseil Municipal de la commune d'Etouars (sollicite érection en succursale) : *Louis Le Cam*
- Hôpital de Nontron. Legs et aliénations : *Hélène Clavaud*
- Saint-Pardoux-La-Rivière des origines à 1300 : *René Agard-Lafond*
- Des fontaines miraculeuses – Les bonnes fontaines : *Joseph Doucet*
- L'Hôtel de ville de Nontron : *Irène Massevy*
- En Nontronnais au temps des Etats-Généraux (1788-1789) : *Robert Bouet*

#### **NUMERO 8 – 1987**

- La Baronnie de Nontron dans la mouvance de Bretagne (1275-1464) : *Suzanne Battut*
- Deux parlementaires nontronnais, Thomas et Alcide Dusolier : *Henri Laforest*
- Richard Cœur de Lion en Limousin : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Procès à cadavre du curé de Nontron, Jean-Baptiste Turçat, en 1759 : *Robert Bouet*

#### **NUMERO 9 – 1987**

- L'affaire de Vaucocour ou le soulèvement d'Abjat en 1640 : *Robert Fayemendy*
- La fabrication de canons de marine dans les forges du Nontronnais : *Pierre Blanc*
- « Le pain noir » Nontron, 7 avril 1817 : *Irène Massevy*
- Léonard Pomeyrol, directeur d'école et écrivain occitan : *Marcel Belly*

#### **NUMERO 10 – SPECIAL BICENTENAIRE – 1989**

- Le district de Nontron : 1789 – 1790 – 1791 – 1792 : *Robert Fayemendy*
- Sacrilège à Teyjat : *Marcel Belly*
- Deux curés en révolution : *Robert Bouet*
- État civil de la commune de Nontron, décennie 1793-1802 : *Louis Le Cam*
- Tribulations du curé Dubut de Front-sur-Dronne pendant la Révolution : *Docteur Georges Durieux*
- Les fêtes révolutionnaires à Nontron : *Irène Massevy*
- « Souvenir de 75 ans... » Verneilh Puyraseau : *Jean Bardoulat*

#### **NUMERO 11 – 1990**

- L'abbaye de Peyrouse : *Joseph Doucet*
- Premier collègue de Nontron : *Hélène Clavaud*
- Les vicissitudes du langage : *Paul Thibaud*
- La vie quotidienne à Nontron au début du XIXe siècle : *Irène Massevy*

#### **NUMERO 12 – 1991**

- Notes d'histoire sur la forge de Rudeau ou des Bernardières : *Madeleine Hériard*
- Histoire vécue d'une jeune fille sous la Terreur : *Jacqueline Carensou*
- Mémoires d'émigration d'un gentilhomme périgordin, Antoine Faurichon de la Bardonnie (1791-1797) : *Jacqueline Carensou*
- Extrait du rapport sur les gisements de plomb argentifère : *P. Termier*
- Les petits moulins de Saint-Estèphe : *Madeleine Thibaud*

#### **NUMERO 13 – 1997**

- Le conventionnel Jean Allafort et ses enfants : *Marthe Bontemps*
- Un aristocrate périgordin dans la Révolution française, le citoyen Chapelle-Jumilhac : *Pierre Ortega*
- Un Périgordin de Nontron : Le comte de Saint-Aulaire, *François Debidour*
- Un prêtre philanthrope, Pierre Védey : *Irène Massevy*
- L'agronomie forestière de Justin Amédée de la Garde : *Armand Affagard*
- Abbé Julien – Georges Rocal : *Paul Delavallade*

#### **NUMERO 14 – 1998**

- Le drame de Montcigoux : *Jean Bardoulat*
- Prisonniers de guerre et déserteurs pendant la Révolution : *Docteur Michel Duverger*
- L'octroi à Nontron au cours du XIXe siècle : *Odette Plazer*
- L'hospice de Nontron, les enfants trouvés : *Irène Massevy*

#### **NUMERO 15 – 1999**

- La Révolution de 1848 et la seconde République. Vie quotidienne et municipale à Nontron : *Louis Le Cam*
- Un rite politique oublié : la fête de l'Empereur en Nontronnais au second Empire : *Georges Marbeck*
- L'hospice de Nontron, les indigents : *Irène Masevny*
- Le crime du Bandiat : *Hervé Lapouge*

#### **NUMERO 16 – 2000**

- Pour un centenaire, le chanoine Lavergne, archiprêtre de Nontron : *Père Pommarède*
- Aux armes Citoyens de Javerlhac ! : *Odette Plazer*
- Thomas-Robert Bugeaud (1784-1849) « Ense et Aratro »-« Par l'épée et la charrue » : *Pierre Ortega*
- Lucien-Jacques Janet de Lasfond (1819-1893), Louvetier, Maire et pamphlétaire : *A. Ribadeau Dumas*
- L'état civil dans la société du Haut-Périgord et du Bas-Limousin aux XVIIIe et XIXe, *Robert Fayemendy*
- Cent ans de murs peints publicitaires en Nontronnais : *Alain Poinet*

#### **NUMERO 17 – 2001**

- La Cella de Badeix dans l'ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*
- La fuite de Louis XVI – Réactions en Dordogne : *François Reix*
- François Chabaneau, un savant périgordin oublié (1754-1842) : *Abbé Robert Bouet*
- L'hospice de Nontron reçoit les militaires (1802-1835) : *Irène Masevny*
- De la naissance de l'assurance à l'incendie du château de Nontron : *Alain Poinet*
- Javerlhac au temps de la séparation de l'Église et de L'État (1880-1910) : *Odette Plazer*

#### **NUMERO 18 – 2002**

- Le nom de Nontron dans la littérature : *Jean-Bernard Besse*
- Nos prieurés de l'ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Alcide Dusolier (1836-1918) : *Robert Fayemendy*
- Antonin Debidour (1847-1917) : *Jeanine Valade*
- Léon Sireyjol (1861-1942) : *Jean-Serge Eloi*
- En Périgord-Vert, quelques Maires des moins notables aux notables : *Daniel Lacombe*

#### **NUMERO 19 – SPECIAL 25 ANS DU GRHIN – 2003**

- Un pionnier de l'aviation, méconnu, le baron Charles de Verneilh-Puyraseau : *Jean Bardoulat*
- Alcide Dusolier, homme politique : *Robert Fayemendy*
- Un brin d'histoire et d'éducation civique à l'aube du 3<sup>ème</sup> millénaire : *Pierre Guillout*
- Histoire du Lycée-Collège Alcide Dusolier de Nontron : *Louis Le Cam*
- Grandmont, un Ordre qui connut quelques désordres : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Apothicaires et leurs remèdes en Nontronnais : *Odette Plazer*
- Le monument aux morts de Saint-Pardoux. Aperçus de la Grande Guerre : *François Reix*

#### **NUMERO 20 – 2004**

- Réfractaires, émigrés et biens nationaux en Javerlhacois ( 1789-1794) : *Odette Plazer*
- Les guerres de Religion en Nord-Périgord : *Anne-Marie Cocula*
- Rochers de légende du chaos granitique de Piégut-Pluviers. Communes d'Augignac et de Saint-Estèphe : *Bernadette Dumas-Oklé*
- Grandmont dans la tourmente. Les chocs de la civilisation occidentale du 14<sup>ème</sup> au 17<sup>ème</sup>. : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Les Périgordins dans les Brigades Internationales. : *Jean-Jacques Gillot*
- Étude sur le chemin de fer en Dordogne : *Daniel Lacombe*
- Réfractaires, émigrés et biens nationaux (1789-1794) deuxième partie : *Odette Plazer*

#### **NUMERO 21 – 2005**

- La Chapelle (St) Robert et Forgeneuve pendant la Révolution ; les ateliers de salpêtre : *Odette Plazer*
- Aspects de la vie rurale en Nord Périgord, souvenirs d'un médecin de campagne de Thiviers : *Dr. Claude Hautefeuille*
- Saint-Angel et le domaine de La Pouyade ; *Marie-Thérèse Mousnier*
- Noblesse aujourd'hui, dans son contexte historique : *Henri Malga*
- L'héraldique ; explications des règles élémentaires de quelques blasons du Périgord : *Henri Malga*
- 1- Badeix et la Réforme du 17<sup>e</sup> siècle. 2- Destruction de l'Ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*

#### **NUMERO 21 Bis (supplément spécial Mme Battut) 2005**

- Manuscrit sur les châteaux de Nontron et leurs seigneurs
- Pièces annexes
- Histoire d'un lustre de l'église de Nontron
- La Nontronite.

#### **NUMERO 22 – 2006**

- Histoires d'encriers : *Jean Bardoulat*
- Instruments de musique ancienne : *Michel Dollé*
- Les origines de la cavalerie française : *Henri Malga*
- Heurs et malheurs de la Royale. L'Hermione : *Dr Claude Varlet*
- Les relations entre la France et les Pays-Bas pendant les Temps Modernes : *Gérard Van Der Most*.

#### **NUMERO 22 bis – 2006**

- Guerres et insurrections de la misère : *Marie-Thérèse Mousnier*

#### **NUMERO 23 – 2007**

- Villebois-Mareuil, le La Fayette de l'Afrique du Sud : *Henri Malga*
- L'eau et les hommes : *Bernadette Dumas-Oklé*
- La lumière de Chartres dans les ténèbres périgordines : *Thierry Baritaud*
- Le général d'Empire Fournier-Sarlovèze, comte de Louis XVIII, 1775-1827 : *Henri Malga*
- Véritable et tragique histoire du château de LHERM : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Réception d'un hôte de marque au XVIIe siècle : *Jean-Marie Bouzy*

#### **NUMERO 24 – 2008**

- L'abbaye de Ligeux, pensionnat pour jeunes filles nées : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Albert de Calvimont, préfet et homme de lettres : *Philippe Lalanne de Jonquel*
- Jean de Bretagne, vicomte de Limoges : *Francis Gérard*

#### **NUMERO 25 – 2009**

- Armand-Emmanuel de Richelieu (1766-1822) : *Geneviève Moreau*
- Madame Grand, Madame de Talleyrand-Périgord, Princesse de Bénévent : *Jean-Marie Bouzy*
- George Sand (1804-1876) : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Les débuts de la carte postale : *Jean-Pierre Rudeaux*
- Aucors, histoire du château et de ses seigneurs (1100-2000) : *Claude-Henri Piraud*
- Hautefaye 1870 : *Georges Marbeck*
- Des pigeonniers seigneuriaux : *Francis Gérard*

#### **NUMERO 26 – 2010**

- Notre voyage à La Tour-Blanche : *Gabriel Duverneuil, Francis Gérard*
- La prison militaire de Nontron en 1944 : *Jean-Jacques Gillot*
- Lussas et Nontronneau : *Abbé Robert Bouet*
- Fontaines, ses prieurés, son château : *Michel Vergnaud*
- La Vicomté de Turenne : *Marie-Thérèse Mousnier, Gérard Francis, Henri Malga*
- La Guyenne : le tremplin politique d'Henri III de Navarre, le futur Henri IV : *Anne-Marie Cocula, Marie Pauthier*
- Le camp américain de la Forêt de La Braconne : *Colonel Jean Delahaye*

#### **NUMERO 27 – 2011**

- Notre voyage en Charente : *Francis Gérard*
- Les écrivains du Piégutais : *Jean Bardoulat*
- Le canton de Jumilhac-le-Grand : *Jean-Pierre Rudeaux*
- Jean Guy Antoine Devard : *Hervé Lapouge*
- Notre voyage vers les Bastides : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Nontron en cartes, plans, gravures... : *François Reix*
- L'Aquitaine : *Marie-Thérèse Mousnier*

#### **NUMERO 28 – 2012**

- Des dessins du baron de Verneilh-Puyraseau : *Francis Gérard*
- Michèle Brunet - de la place du Canton à Lecture pour tous : *Hervé Lapouge*
- Notre voyage en Charente : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Le vin de Rossignol et des environs : *Michel Vergnaud*
- Teyjat - présence du passé : *Jean-Marc Warembourg*
- La Vierge dorée de l'église de Bussière-Badil : *Marie Pauthier*

#### **NUMERO 28 bis - Tome 1 – 2012**

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; les publications dans le Bulletin de la SHAP : *F. Gérard*

### **NUMERO 28 bis - Tome 2 – 2012**

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; les autres publications : *F. Gérard*

### **NUMERO 28 bis - Tome 3 – 2012**

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; Florilège : *F. Gérard*

### **NUMERO 29 – 2013**

- La route de la poste royale, la « diagonale d'Aquitaine ». *Gabriel Duverneuil*  
- Bourdeilles XIV<sup>e</sup> siècle. Huit années de présence anglaise. *Bernard Angeli*  
- Petit Patrimoine. Patrimoine oublié... *Marie Pauthier*  
- Notre Voyage dans le Brantômois. *Jean-Pierre Rudeaux*

### **NUMERO 29 bis - 2013**

- Naissance des associations à Nontron : *Dominique Poupeau*

### **NUMERO 30 - 2014**

- A propos des fouilles archéologiques. *Gabriel Duverneuil - Francis Gérard*  
- Le voyage touristique de Raymond Poincaré en Dordogne. *Jean-Pierre Rudeaux*  
- La vie quotidienne au Moyen Âge. *Sonia Breux-Pouxviel*  
- Les tailleries de meules de Saint-Crépin-de-Richemont. *Maurice Cestac*  
- Construction du chemin de fer de Nontron à Thiviers. *François Reix*

### **NUMERO 30 bis - 2014**

- Un siècle au service de l'herbe à Nicot : *Jean Bardoulat*

### **NUMEROS SPECIAUX 1, 2, 3, 4, 5, 6 : chanoine Brugière**

- **1** : Le canton de Nontron ;  
- **2** : Le canton de Mareuil ;  
- **3** : Le canton de Bussière-Badil ;  
- **4** : Le canton de Verteillac ;  
- **5** : Le canton de Champagnac.  
- **6** : Le canton de Saint-Pardoux-la-Rivière

### **NUMERO 31 - 2015**

- Destins de femmes en Périgord Vert : *Francis Gérard*  
- Les mottes castrales : *Jacques Jarry, Francis Gérard*  
- Les quatre dynasties des seigneurs de Varaignes : *Jean-Marc Warembourg*  
- L'histoire de l'orgue de Marin Carouge : *Henri Aristizabal*  
- Jean Lapeyre Mensignac : *Collectif*

### **NUMERO 31 bis - 2015**

- L'Ancienne industrie du fer en Nontronnais (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.) : *Madame Clavaud*  
- Forge-Neuve et Montalembert : *Jean Maudet*  
- Notes d'histoire sur la forge de Rudeau ou des Bernardières : *Madeleine Hériard*  
- La fabrication des canons de Marine dans les forges du Nontronnais. *Pierre Blanc*  
- Blanchard de Sainte-Catherine, maître de forge à la Chapelle-Saint-Robert. *Jean Maudet*

### **NUMERO 31 ter - 2016**

- Les Associations à Nontron de 1900 à la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale : *Dominique Poupeau*

### **NUMERO 32 - 2016**

- L'architecte Catoire, ses mystères, son œuvre. *Nelly Buisson*  
- La poste en Nontronnais des origines à 1900, à travers les marques postales. *Josette Chaperon-Gay*  
- Le Moyen Âge à table. *Sonia Breux-Pouxviel*  
- Histoire du « Claud » à Saint-Martial-de-Valette (1581-2016). *Marie-José Baglione*  
- L'agriculture en Dordogne pendant la première guerre mondiale. *Jean-Pierre Rudeaux*

### **NUMERO 32 bis - 2017**

- Hommage à Louis Le Cam.

### **NUMERO 33 - 2017**

- Histoire du soldat Laugerie, parcours militaire d'un enfant du Nontronnais. *Josette Chaperon-Gay*  
- Le cinéaste Louis Delluc (1890-1924) - Homme de lettres oublié. *Gilles Delluc*

- Deux crimes en Nontronnais (1812-1826). La justice en ce temps-là. *François Reix*
- Le costume au Moyen Âge. *Sonia Breux-Pouxviel*
- Les églises à coupes. *Serge Larué de Charlus*

#### NUMERO 33 bis - 2018

- Hommage à Hélène Clavaud, Présidente du GRHIN
- Hommage à Odette Plazer
- Hommage à L'abbé Robert Bouet
- Hommage à Marcel Fournier - Intervenant
- Hommage à René Pijassou - Intervenant
- Hommage à François Debidour - Intervenant

#### NUMERO 34 - 2018

- Histoire de la cartographie de la Terre. *Alain Reilles*
- Quelques éléments sur la villa gallo-romaine de Nontronneau. *Francis Gérard*
- La colline d'Écorneboeuf et les Pétrrocres, le peuple fondateur du Périgord. *Christian Chevillot*
- Jules de Verneilh et Léo Drouyn, deux complices surdoués. *Bernard Larrieu*
- Le Piémont à Nontron. *Hervé Lapouge*.
- Notre sortie autour de Saint-Barthélemy-de-Bussière. *Jacques Jarry, Jean Bardoulat, Francis Gérard*
- Pierre Bourrinet, instituteur-archéologue de Teyjat. *Jean-Marc Warembourg*
- Étouars, de la pérennité de son habitat. *Marie-Thérèse Mousnier*

#### Commande d'anciennes Chroniques :

N <sup>os</sup> -1 à 16	10 €	X .....	=	€
N <sup>os</sup> 17 à 34	15 €	X .....	=	€
N <sup>os</sup> spéciaux, Brugière	20 €	X .....	=	€
N <sup>os</sup> 28 bis t1 t2 t3	25 €	X .....	=	€
N <sup>os</sup> 29 bis et 31 ter	10 €	X .....	=	€
N <sup>o</sup> 30 bis	6 €	X .....	=	€
N <sup>os</sup> bis autres	15 €	X .....	=	€
Frais postaux pour envoi des Chroniques (5 €) ....			=	€
Total : .....				€

Date :

Signature :

Chèque de règlement à l'ordre du GRHIN

Commande à envoyer à GERARD Francis  
Bernardières  
24340 CHAMPEAUX  
frgerard24@orange.fr

NB : les Chroniques ordinaires (n<sup>o</sup> -1 à 33) sont disponibles en mode PDF sur le site de la SHAP.